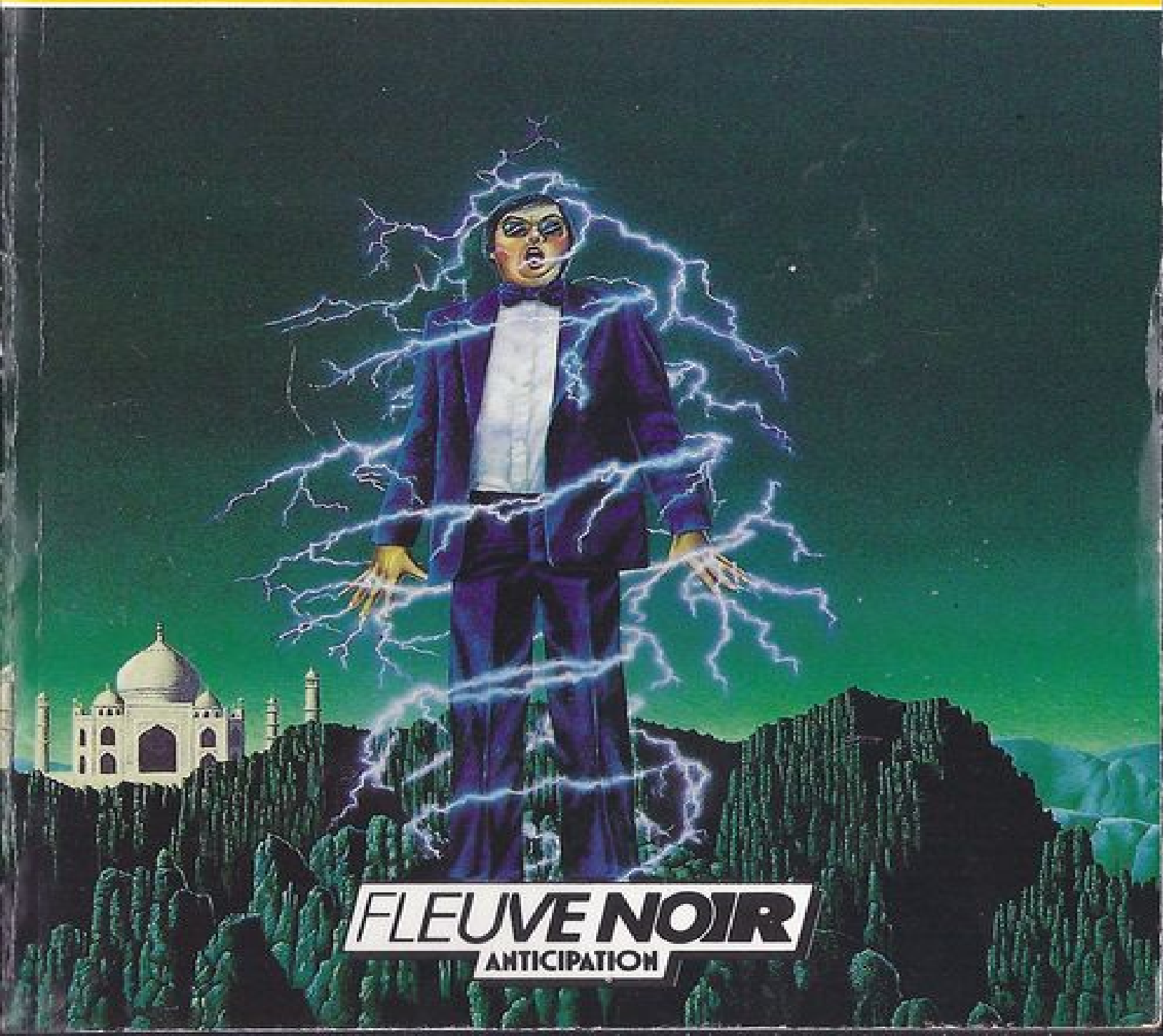


ANTICIPATION

CHRISTOPHER STORK

LE TRILLIONNAIRE



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

CHRISTOPHER STORK

LE TRILLIONNAIRE

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière – Paris VI^e

OceanofPDF.com

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1987, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-03658-7

OceanofPDF.com

CHAPITRE PREMIER

Qu'est-ce que c'est qu'un trillionnaire ? Quelqu'un qui possède un trillion. Et que signifie un trillion ? Voyons cela d'un peu plus près car ce n'est pas si simple.

Un million égale mille fois mille, soit 1 suivi de six zéros, soit encore 10 exposant 6. Un milliard vaut mille millions, 1000000000, en abrégé 10 exposant 9. Et, en continuant sur cette lancée, voici le trillion qui, logiquement, devrait représenter mille milliards, s'écrire 1000000000000 ou 10 exposant 12, n'est-ce pas ? Eh bien, pas du tout ! Car, depuis 1948, le trillion a changé de valeur et cette valeur n'est pas la même selon les ouvrages que l'on consulte.

Pour les uns il s'agit d'un million de milliards (10^{15}) et d'un milliard de milliards (10^{18}) pour d'autres. Certains auteurs assurent même que le trillion français ou américain (10^{12}) est différent du trillion allemand ou britannique (10^{18}). De quoi donner la migraine au comptable le plus averti.

Il est vrai que ce nombre sert peu dans la vie quotidienne. La ménagère n'en a que faire, l'homme de la rue non plus. Pour arpenter l'espace, les astronomes préfèrent les années-lumières. Les physiciens de l'infiniment petit mesurent le temps des particules en nano ou picosecondes. Même dans les milieux d'affaires où les zéros ne manquent pas, on parle souvent de millionnaires, quelquefois de milliardaires mais jamais de trillionnaires. Jusqu'au jour où Gian-Orazio Drago fit son apparition.

*

* *

Sept hommes étaient assis dans une pièce autour d'une table ronde. Nul besoin de décrire la pièce, ni les hommes dont le nom d'ailleurs n'a pas plus d'importance que l'apparence physique. Seule comptait leur fonction ou, plus précisément, le domaine dans lequel cette fonction s'exerçait. Comme

quoi il est possible de faire quelque chose sans être nécessairement quelqu'un.

— Cette fois, ce Drago exagère ! grommela l'homme qui représentait la Banque ; nous imposer son nom comme unité de compte, c'est... c'est grotesque ! Allons-nous devoir désormais calculer nos créances en dragodollars ?

— Cela relève de la mégalomanie pure et simple, renchérit l'industrie en haussant les épaules ; ce qui, venant de Drago, n'a rien de tellement surprenant. En revanche, je me demande quelle tête feront mes métallos et mes mineurs quand ils toucheront leur salaire en dragos !

Le Pétrole eut un ricanement goguenard.

— Nous n'en sommes pas là, assura-t-il ; on a déjà essayé de lancer de nouvelles monnaies sur le marché. Rappelez-vous, au xx^e siècle, l'eurodollar, le pétrodollar, l'écu... Ils n'ont duré que le temps d'une mode...

— Une mode qui s'est terminée par le krach de 1994 et la Troisième Guerre mondiale, merci bien ! répliqua aigrement l'Agriculture.

— Une autre guerre est heureusement devenue impossible grâce à nos Sentinelles de la Haute atmosphère, protesta l'Espace.

— Parlez pas de malheur ! ronchonna l'Armement ; nos gars sont surentraînés, nos engins pourrissent dans les arsenaux, nous sommes en train de perdre une fortune alors qu'il suffirait d'un rien pour que tout reparte comme en 14... Je parle de 2014, bien entendu... Mais voilà ! Ce fils de pute de Drago ne veut pas entendre parler de la guerre. Alors nous restons là, l'arme au pied, comme des soldats d'opérette ! Qu'est-ce qu'on attend pour en finir avec cet empaffé ?

L'Espace lui jeta un coup d'œil agacé.

— Si vous suggérez par là d'aller attaquer Drago dans sa forteresse, dit-il sèchement, je vous rappelle qu'il dispose, lui aussi, de troupes très résolues et bien plus aguerries que les vôtres car elles se sont déjà battues, elles !

— Des terroristes ! grogna l'Armement d'un air dégoûté.

— Parfaitement ! confirma l'Espace ; l'élite du terrorisme international que Drago a ralliée à sa cause. Et ses armes ne sont pas négligeables non plus : satellites d'observation et de destruction, missiles à têtes nucléaires, bref, plus qu'il n'en faut pour nous faire mal, très mal...

L'Armement se dressa soudain, rouge comme un coq.

— Et qui lui a fourni ce matériel ? aboya-t-il.

— Nos savants, répondit l'Espace avec flegme ; je veux dire : ceux de nos savants que Drago a recrutés en leur offrant cent ou mille fois plus que vous ne les payez. Cela vous apprendra à croire que les hommes de science sont de purs esprits ! Mais il existe une autre raison pour laquelle Drago est inattaquable, ouvertement du moins : c'est l'opinion publique.

— On en fait ce que l'on veut, de celle-là, murmura la Banque avec un reniflement méprisant.

— Oui, surtout quand on l'achète ! répliqua l'Espace ; et, depuis ses débuts, Drago n'a pas cessé de faire autre chose. Résultat : il règne sur des milliards de petits porteurs qui ne jurent que par lui et nous balaieront comme un raz de marée si nous touchons à un cheveu de sa tête.

Un silence pesant s'établit dans la pièce.

— Il doit quand même y avoir moyen de contrer cet homme ! s'exclama enfin l'industrie ; je me demande si une grève générale...

— Les syndicats sont à ses pieds, interrompit l'Agriculture ; et je parle aussi bien de mes fermiers que de vos métallos.

— Pourquoi pas une offensive concertée de toutes les banques centrales ? suggéra l'Espace.

La Banque secoua la tête avec une expression désolée.

— La moitié nous lâchera tout de suite, soupira-t-il ; un quart restera sur la touche et comptera les coups ; et le quart restant n'aura plus qu'à mettre les clés sous la porte. Vous oubliez une chose, mes bons amis : Drago, à lui tout seul, détient des réserves d'or et de diamants supérieures à tout ce que nous avons dans nos coffres. Et, avec cette nouvelle monnaie qu'il vient de créer, il est capable de réduire le marché des changes en bouillie !

— Comme le marché des céréales ou du coton, marmonna l'Agriculture d'un ton amer ; personnellement, je ne vois qu'une solution : le coincer au niveau des carburants.

Le Pétrole sursauta.

— Pas de mauvaises plaisanteries ! bougonna-t-il ; Drago fait ce qu'il veut des émirats du Golfe et des autres membres de l'O.P.E.P. D'ailleurs, si nous tentions quoi que ce soit dans ce domaine, il lui suffirait de nous

lancer dans les pattes la voiture électrique dont il a les plans pour nous renverser tous comme des quilles !

— Alors quoi ? gronda l'Armement ; on n'a plus qu'à baisser nos frocs et à tendre l'autre fesse quand il nous aura botté la première ?

— La fréquentation quotidienne des militaires ne vous vaut rien, fit remarquer la Banque d'une voix acide ; cela dit, je crains en effet que...

— Messieurs, messieurs, intervint l'informatique qui n'avait pas encore ouvert la bouche, pas de défaitisme, je vous en prie. Aucun problème n'est insoluble à condition de bien le poser.

— Et vous allez poser le problème Drago à l'un de vos ordinateurs ? ironisa l'Agriculture.

— C'est déjà fait, assura tranquillement l'informatique.

Toutes les têtes se tournèrent à la fois dans sa direction.

— Et alors ? demandèrent plusieurs voix.

L'Informatique eut un sourire amusé.

— Et alors rien. Résultat nul. Données insuffisantes. Paramètres défectueux.

— Et vous nous annoncez ça comme si c'était une bonne nouvelle ! s'exclama le Pétrole.

— Mais c'en est une, mon cher. En fait, je n'en espérais pas tant.

— Ça s'appelle : se foutre du monde ! maugréa l'Armement.

— Je ne me le permettrais pas, assura l'informatique ; et je m'explique : si mon ordinateur m'avait donné quelques renseignements, même, fragmentaires, sur Gian-Orazio Drago, j'en aurais été non pas désolé mais déçu. Car je me serais trouvé en présence d'une fiche forcément incomplète et dont il m'aurait été bien difficile de combler les blancs. Or la fiche de Drago est entièrement vierge ! En fait, elle n'existe pas. On ne connaît même pas sa date de naissance ni le nom de ses parents. C'est à croire qu'il a surgi du néant ou qu'il est tombé de la Lune ! Comme ces hypothèses sont exclues, il n'en reste qu'une...

— Il a fait disparaître sa fiche de vos circuits en piratant la banque de données, murmura l'Agriculture.

— Bravo ! dit l'informatique ; et, maintenant, poursuivez votre raisonnement : pourquoi Drago a-t-il agi de la sorte ?

— Parce qu'il ne voulait pas que certains détails le concernant figurent au fichier central...

— De mieux en mieux ! Conclusion partielle : notre homme a une ou plusieurs choses à cacher.

— On s'en serait douté ! ricana l'Armement.

— À nous de découvrir les secrets de Drago, poursuivit l'informatique.

— En supposant que cela soit possible, que voulez-vous en faire ? demanda l'Espace ; Drago ne cédera pas à un chantage.

— Aussi n'est-ce pas à un chantage que je songe... C'est vous qui, tout à l'heure, parliez de l'opinion publique, des milliards de petits porteurs pour qui Drago est une idole. Imaginez qu'en enquêtant sur lui, nous le fassions tomber de son socle et que nous révélions à la foule de ses admirateurs ce qu'il est en réalité.

— Un escroc, par exemple, suggéra l'industrie.

L'Informatique balaya l'air d'une main impatiente.

— Un escroc qui a réussi comme Drago s'appelle un génie des affaires... Non, ce que j'aimerais déterrer dans son passé, c'est un épisode minable, répugnant et, si possible, un peu ridicule...

— Un trafic de drogues, de femmes, des parties de dés truquées, proposèrent plusieurs voix.

— C'est bien banal...

— Oui, mais cela pourrait l'amener devant les tribunaux, fit remarquer l'Agriculture.

L'Informatique lui décocha un coup d'œil dédaigneux.

— Restons sérieux, je vous prie ! Où trouverons-nous un juge capable, je ne dis pas de condamner Drago, mais de le faire comparaître, lui et l'armée d'avocats qui est à sa solde ? La situation est la même pour n'importe quelle commission de type parlementaire où que ce soit dans le monde. Drago a mis les pouvoirs publics et la classe politique à sa botte... Une situation dont nous avons d'ailleurs tous largement profité... Ce qu'il nous faut, c'est le scandale qui révolte les masses par sa mesquinerie, sa médiocrité, sa bassesse. Ah ! Si notre homme avait pu commencer sa carrière en dérobant les économies d'une vieille impotente ou d'une veuve nécessiteuse affligée de cinq enfants en bas âge !

— Pourquoi pas en chipant la sébile d'un aveugle ? s'esclaffa le Pétrole.

— Pourquoi pas, en effet ? L'important, c'est que le fait soit vrai, indéniable.

— Et où le dénicherez-vous, ce fait, puisque votre fichier est muet en ce qui concerne Drago ? demanda la Banque.

L'Informatique eut un sourire malin.

— Je n'ai pas dit qu'il était muet sur tous les points. Certaines anecdotes y figurent, notamment au chapitre des femmes...

L'Armement partit d'un gros rire.

— Alors là, mon vieux, vous n'apprendrez rien à personne ! La Terre entière sait que ce foutu baiseur s'est marié quatre fois et qu'il entretient un sérail. Et ça ferait plutôt rigoler le populo. Où est le scandale ?

— Un peu de patience, répondit l'informatique ; je n'ai pas dit que c'était la vie privée de Drago qui nous fournirait matière à scandale. En revanche, elle nous donne de précieuses indications sur ce que sont ses goûts, voire ses fantasmes sexuels. Nous avons mis tout cela sur ordinateur et nous sommes arrivés à une conclusion formelle : Drago change souvent de partenaire mais, comme beaucoup de séducteurs, il recherche toujours le même genre de femme, au physique comme au moral. En procédant par recoupements successifs, nous avons réussi à établir une sorte d'archétype ou, si vous préférez, de portrait robot de ce qui constitue l'idéal féminin de Drago... Le voici...

Tous les yeux se portèrent sur la grosse enveloppe que l'informatique venait de sortir de sa poche et de poser au centre de la table. Puis des mains se tendirent, des rectangles de papier glacé apparurent et se mirent à circuler tandis que des murmures s'élevaient dans la pièce. Le premier à réagir fut l'Armement.

— Moi, une nana pareille, j'en veux bien dans mon lit pour une partie de jambes en l'air, ricana-t-il ; mais, tout de suite après, du balai ! Ce doit être une de ces emmerdeuses !

— Je ne suis pas de votre avis, murmura rêveusement la Banque ; ce petit front bombé, cette expression de défi et, en même temps, ce sourire de coquette... Certainement pas quelqu'un de commode, je le reconnais, mais comme elle doit être intéressante...

— Une gamine à qui on flanquerait volontiers la fessée ! grommela l'Agriculture d'une voix un peu enrouée ; il est vrai que Drago raffole des

fruits verts.

— Le vice incarné ! s'exclama le Pétrole avec indignation ; ce sont des créatures comme celle-ci qui ont détruit tout sens moral dans notre société !

— Si elle ne vous plaît pas, n'en dégoûtez pas les autres ! protesta jovialement l'industrie ; personnellement, j'estime que cette jeune femme est tout à fait ravissante...

— Et que Drago est un sacré veinard, ajouta l'Espace ; du moins, il le serait si ce séduisant personnage existait dans la réalité.

— Il existe, assura l'informatique, et même à plusieurs exemplaires. Le fichier central nous a fourni les coordonnées de quatre sujets qui, à quelques détails près, correspondent à ce modèle. Il y en avait beaucoup plus au départ mais, en procédant par éliminations successives, nous en avons éliminés les trois quarts pour des raisons d'âge, de psychologie, d'état civil, voire de profession.

— De profession ? répéta la Banque en fronçant les sourcils.

— Trois des sosies du portrait robot étaient des prostituées, expliqua l'informatique ; si Drago l'avait découvert, tous nos projets tombaient à l'eau. Plusieurs autres manquaient de culture et vous savez que Drago y attache beaucoup d'importance...

— Ce salopard, avec ses soirées artistiques, marmonna l'Armement.

— Bref, continua l'informatique, nous disposons de quatre séductrices qui devraient s'accorder en tout point avec les rêves de Drago.

— Mais pourquoi quatre ? s'étonna l'Espace ; c'est trois de trop, me semble-t-il.

Nous devons tenir compte du goût du changement qui caractérise notre don Juan. Il faut aussi prévoir le cas où l'une de nos... informatrices échouerait dans sa tâche, laquelle sera loin d'être facile.

— Justement, quelle sera-t-elle, cette tâche ? marmonna le Pétrole.

— De faire perdre la tête à Drago au point qu'il se relâche de sa prudence habituelle et fasse quelques confidences à sa partenaire, laquelle nous les rapportera aussitôt.

— Elle sera donc au courant du rôle qu'elle joue ? demanda l'industrie.

— Bien entendu.

— Ne risque-t-elle pas de nous trahir au profit de Drago ?

— Elle n’y aura pas intérêt, ni elle, ni aucune de ses... collègues. Le fichier central a les moyens de s’assurer de la fidélité de ceux qu’il emploie...

L’Informatique souriait toujours en disant cela. Mais quelque chose dans le ton de sa voix fit tout à coup baisser les yeux aux six hommes qui l’entouraient.

OceanofPDF.com

CHAPITRE II

Sur l'écran du visiophone, le visage de l'homme avait une expression singulière et son sourire était si forcé qu'il en devenait une grimace.

— Laure ! Ma petite Laure ! cria-t-il d'une voix de fausset ; ce coup-ci, ça y est ! Je t'ai décroché la timbale !

Laure Cabrières resserra contre elle les pans de son peignoir de bain.

— Ce n'est pas la première fois que j'entends cette phrase, René, dit-elle d'un ton maussade ; si c'est encore pour me faire une de tes propositions dégueulasses, je te préviens tout de suite que...

— Mais tais-toi donc, malheureuse ! interrompit René ; d'abord, mes propositions dégueulasses, comme tu les appelles, tu n'as pas toujours craché dessus quand tes fins de mois étaient un peu difficiles, pas vrai, ma poulette ? Ensuite, je te répète que ce que je t'offre aujourd'hui, c'est la lune sur un plateau d'argent... D'argent ? Que dis-je ? D'or massif, vingt-quatre carats ! La Compagnie Jacques Janvier, tu connais évidemment. Eh bien, tu en fais partie !

— Quoi s'exclama la jeune femme en devenant un peu pâle ; qu'est-ce que tu racontes ?

— La vérité, ma mignonne ! Une des comédiennes de la troupe a eu un accident de voiture. Elle est à l'hosto pour six mois. Et, dans quelques jours, Janvier part en tournée avec sa smala. Je l'ai rencontré tout à l'heure, au *Bar Bleu*. Il en était malade. Alors, en bon imprésario que je suis, j'ai lâché ton nom, à tout hasard. Il a sauté dessus comme la vérole sur le bas clergé breton...

— Merci quand même, ironisa Laure d'une voix acide.

— Façon de parler, ma cocotte. Bref, il est prêt à t'engager pour la tournée. Et quelle tournée ! Tu sais où elle commence ? Dans l'île de Gian-Orazio Drago, l'homme le plus riche du monde, oui ! Ne me demande pas où c'est, je n'en sais rien. Quelque part dans le Pacifique, de l'autre côté de

la planète... Et après, le voyage de rêve, Nouvelle-Guinée, Australie, Hawaï, la Californie et j'en passe... Tu me suis ?

Laure eut un rire nerveux.

— J'ai du mal, avoua-t-elle ; j'espère que ce n'est pas encore une de tes combines vaseuses comme celle qui s'est terminée dans un Éros Center de Djibouti...

— La confiance règne, pas vrai, ma chérie ? ricana René ; eh bien, je vais te mettre à l'aise ; dans une demi-heure, tu recevras la visite d'un nommé Sandro Mosca. C'est lui qui t'expliquera le topo en détail et qui te fera signer le contrat. Il te remettra aussi une avance sur tes cachets... et je compte bien sur toi pour que tu n'oublies pas la commission de ton brave vieux René... *Ciao*, mon adorée ! Envoie-moi des cartes postales !

La communication fut coupée. Laure demeura un instant immobile, les yeux fixés sur le cadran éteint, puis elle bondit hors de son fauteuil et courut vers la salle de bains. « Enfin ! songea-t-elle en se penchant vers son miroir ; enfin la chance ! Il était temps !... Mais ne t'emballe pas, ma fille ! Cette canaille de René t'a déjà roulée dans la farine et embarquée dans des histoires ignobles... Oui, mais, cette fois, il a cité des noms. Jacques Janvier, c'est quand même une référence... Et ce milliardaire aussi, comment déjà ? Drago, c'est ça, Drago... Une île dans le Pacifique, l'Australie, la Californie... On dirait un film trivi pour métro de banlieue à six heures du soir ! En attendant, qu'est-ce que je vais mettre, moi, pour recevoir ce type ? »

Elle fouilla à la hâte dans sa penderie, écarta successivement une robe de cocktail en lamé or, très courte et décolletée jusqu'au nombril, un tailleur en jean dont le blouson était zippé sur le devant et la jupe droite fendue, un fourreau de jersey vert jade qui la moulait comme un maillot de danseuse et se décida enfin pour une combinaison en chevreau glacé blanc au pantalon très ajusté.

« Après tout, se dit-elle, je n'ai aucune raison de le vampirer, ce bonhomme qui vient me voir. Donc, pas de maquillage et, comme coiffure, la queue-de-cheval, voilà, parfait... J'ai presque l'air d'avoir seize ans ! Mais à seize ans, ma petite, on ne boit pas de la tisane de lune et on ne fume pas de codo... Un peu de ménage en vitesse ! »

Elle fit disparaître le flacon triangulaire qui contenait encore quelques doigts d'un liquide irisé, le verre d'où montait une lourde senteur d'herbes

brûlées, le cendrier débordant de mégots argentés et mit en marche le conditionneur d'ambiance. Un souffle d'air marin envahit la salle de séjour, accompagné d'un faible bruit de vagues s'écrasant sur le sable. Au même instant, un carillon se fit entendre et la voix métallique du robot-concierge annonça :

— M. Sandro Mosca demande à voir M^{lle} Laure Cabrières. Désirez-vous l'identifier et vérifier son badge, mademoiselle ?

— C'est inutile. Je l'attendais. Qu'il monte, répondit Laure.

Et, en signe de bienvenue, elle coupa le système de sécurité de la porte d'entrée et se mit sur le seuil pour attendre son visiteur. Mais, dès qu'elle l'aperçut, elle faillit regretter sa confiance. Sandro Mosca était sinistre avec son complet de velours noir boutonné jusqu'au menton, le feutre à larges bords qui lui cachait la moitié du visage, ses gants à crispin cloutés de métal. Il tenait à la main une grosse valise de cuir. La jeune femme fut si décontenancée qu'elle en oublia les usages.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? balbutia-t-elle en désignant la valise.

— Vous allez le savoir, répondit l'homme en pénétrant dans le studio.

Il avait une voix étrange, rauque et sifflante à la fois et quelque chose de raide dans la démarche. « On dirait un robot, songea Laure, prise d'une vague frayeur ; il paraît qu'on en fabrique maintenant de si parfaits qu'on s'y trompe... »

— Vous êtes bien Sandro Mosca ? demanda-t-elle ; et vous êtes venu me faire signer un contrat avec la Compagnie Janvier ?

— C'est exact, répondit l'homme en s'installant dans un fauteuil et en posant sa valise à ses pieds ; mais je voudrais d'abord procéder à certaines vérifications... Asseyez-vous et écoutez...

Il avait sorti de la poche de sa veste un Minicord à peine plus grand qu'un briquet et le mit en marche d'un coup de pouce. Une voix impersonnelle sortit de l'appareil :

— « Fichier Central-Brigade des Mœurs-Section Théâtre et Cinéma – Transmis à Brigade des Stupéfiantes – Concerne : Lise Martin, dite Laure Cabrières, née le 23 janvier 2124 à Paris-Trois, de Paul Martin et Hélène Tréon. Profession : comédienne – État civil : célibataire... »

Laure devint aussi blanche que sa combinaison de chevreau.

— Vous... vous êtes un flic ! s'écria-t-elle, consternée.

D'un geste sec, Sandro Mosca lui fit signe de se taire. Le Minicord continuait à débiter son rapport sur le même ton indifférent.

— « A joué dans plusieurs petits théâtres périphériques – Figurante dans quelques films publicitaires – Rencontre René Maupéou, imprésario, (voir fiche à ce nom) dont elle devient la maîtresse – Situation financière difficile (voir rapports bancaires en annexe) – Maupéou la met en contact avec Pietro Riposto (voir fiche à ce nom), organisateur de spectacles pornographiques et producteur de films trivis pour amateurs pédophiles – Travaille pendant quelques mois pour le club clandestin Téléorgies (voir fiche à ce nom) – Court séjour à l'Éros Center de Djibouti... »

— Je ne savais même pas ce que c'était ! hurla la jeune femme en portant les mains à ses tempes ; Maupéou m'avait assuré que...

— Ce n'est pas terminé, interrompit Sandro Mosca, impassible.

— « Donne chez elle des soirées spéciales où elle joue le rôle d'animatrice. Il est probable mais non établi qu'elle est rémunérée pour ce faire. En revanche, il est avéré (voir témoignages en annexe) qu'au cours de ces rencontres on a consommé chez elle de l'hydroxyle de Nubium, dit « tisane de Lune », et de l'herbe dite « codo », deux stupéfiants dont l'usage et la détention sont interdits par l'article 343 du Code Pénal International concernant... »

La main gantée de noir se referma sur l'appareil qui devint aussitôt muet. Sandro Mosca le remit dans sa poche.

— Ça vous suffit ? demanda-t-il ; ou voulez-vous entendre la déposition de certains de vos partenaires ?

Laure, qui s'était assise sur l'accoudoir du fauteuil le plus proche, hocha lentement la tête.

— Inutile, souffla-t-elle, les yeux baissés ; qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

— Ce que vous voudrez, répondit Mosca ; ou je préviens la brigade des Stups qui viendra perquisitionner et vous embarquera tout de suite pour vous interroger. Oh ! vous ne risquez rien de terrible : quelques jours de garde à vue, une inculpation en bonne et due forme, un an de prison avec sursis, des bricoles... L'ennui, c'est que les journalistes en parleront. Le public adore les histoires de partouzes et de trivis cochons, surtout avec des gosses, vous pensez...

— Il n’y avait pas de gosses ! protesta Laure ; rien que des filles de mon âge déguisées en nymphettes.

— Il faudrait le prouver, ricana Mosca, et d’ailleurs peu importe ! De toute façon, votre carrière est fichue, je parle de votre carrière de comédienne, évidemment. Pour le reste, ce ne sont pas les Éros Centers qui manquent dans le monde...

La jeune femme eut un frisson, croisa les mains pour les empêcher de trembler et murmura, les dents serrées :

— Plutôt crever !

— C’est une solution, reconnut l’homme en noir avec flegme ; elle n’a qu’un tort, c’est d’être un peu limitée. Alors que le contrat que je vous apporte vous ouvre au contraire des perspectives considérables.

Laure releva brusquement la tête. Ses yeux gris, agrandis par la surprise, tentèrent vainement de rencontrer le regard de son vis-à-vis.

— Je n’y comprends plus rien ! s’exclama-t-elle ; il y a une minute, vous étiez sur le point de m’emmener en prison et maintenant vous me reparlez de ce contrat qui ne peut être que bidon !

— Il est tout ce qu’il y a d’authentique, assura Mosca en s’emparant de la liasse de feuillets et en la tendant à la jeune femme ; lisez-le tout à votre aise, je ne suis pas pressé.

Laure tenta vainement de déchiffrer le texte mais les mots dansaient devant elle et elle ne percevait que des lambeaux de phrases. « Entre la Compagnie Jacques Janvier représentée par... et mademoiselle Laure Cabrières il a été convenu... une tournée de trois mois minimum avec, comme étapes principales... île de Tonga (résidence de M. Gian-Orazio Drago), Port Moresby (Nouvelle-Guinée), Darwin...

Les noms des lieux, les dates d’arrivée et de départ ne lui apparaissaient plus qu’à travers une brume d’où un paragraphe se détacha tout à coup, peut-être parce qu’il avait été dactylographié en rouge : la liste de ses rôles :

« Chérubin, dans *Le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais.

« Agnès, dans *L’École des Femmes*, de Molière.

« Ondine, dans *Ondine*, de Giraudoux.

« Mara, dans *L’Annonce faite à Marie* de Paul Claudel... »

— Mais je n’ai jamais joué tout cela, bredouilla Laure ; il me faudra un temps fou pour apprendre mon texte, pour répéter, pour...

— Nous nous arrangerons sur place, assura Mosca ; avez-vous vu les cachets que l'on vous offre ? Au bas de la page 3...

La jeune femme se reporta à l'endroit indiqué mais ne distingua guère que des colonnes de zéros précédés du chiffre 1 ou 2 et suivis du même mot qui revenait sans cesse : « dragos ».

— Qu'est-ce que c'est qu'un drago ? interrogea-t-elle.

— Une nouvelle monnaie qui vient d'être mise en circulation, précisa la voix sifflante de Mosca ; mais rassurez-vous. Elle est aussi bonne que les autres, et même meilleure ! Un drago vaut dix dollars américains... Faites le compte...

Laure essaya et y renonça vite.

— Une petite fortune, poursuivit l'homme en noir et que vous pourrez faire fructifier si vous savez vous y prendre... Je vous y aiderai de mon mieux.

— Vous accompagnez donc la tournée ?

Pour la première fois depuis son arrivée, un sourire retroussa les lèvres minces de Mosca.

— Je l'accompagne jusqu'à l'île de Tonga. Pour le reste, cet excellent Jacques Janvier se débrouillera sans moi... et sans vous...

La jeune femme tressaillit.

— Ce qui veut dire ? demanda-t-elle.

— Que le premier soir, à Tonga, vous jouerez, divinement j'en suis sûr, le rôle de Chérubin mais qu'ensuite un autre emploi vous attend...

— Et lequel ?

— Vous allez devenir la maîtresse de Drago, annonça Mosca avec flegme.

Il y eut quelques instants de silence. Le bruit des vagues diffusé par le conditionneur d'ambiance devint plus net mais il fut très vite couvert par un autre : celui du fou rire convulsif qui venait de s'emparer de Laure et la secouait tout entière.

— Excusez-moi, dit-elle enfin d'une voix entrecoupée de hoquets, mais je me demande si... si vous n'êtes pas un peu fou ! Vous auriez monté toute cette comédie, fiche de police et chantage compris, rien que pour que j'aie couché, à l'autre bout du monde, avec votre milliardaire ! C'est... c'est désopilant !

— Ravi de vous divertir à ce point, marmonna Mosca en se penchant pour ouvrir sa valise ; j'espère avoir encore plus de succès quand je vous montrerai ceci...

Il souleva le couvercle de cuir. Laure aperçut des étoffes brillantes, des dentelles, des plumes, le tout soigneusement recouvert d'une housse en matière plastique.

— Au risque de vous paraître bon pour la camisole de force, dit l'homme en noir, je vais maintenant vous demander de passer ce costume. C'est celui que vous porterez dans le rôle de Chérubin... Ah ! Un détail, mais d'une importance capitale : n'oubliez pas les dessous... Non, ajouta-t-il en voyant le regard méfiant que lui décochait la jeune femme, non, je ne désire pas que vous vous habilliez ici, devant moi. Allez vous changer où vous voudrez, j'attends...

De plus en plus désarçonnée, Laure empoigna la valise et se rendit dans la salle de bains. « Qu'il soit sain d'esprit ou non, se dit-elle, cet homme sait ce qu'il veut... D'ailleurs ne travaille-t-il pas pour un milliardaire qui doit être un excentrique comme ils le sont tous ?... » Les vêtements qu'elle examina un à un la ravirent : un habit à la française, brodé d'argent, une chemise à jabot, une culotte de soie blanche, une petite cape de velours bleu et un tricorné orné de plumes rouges. Mais les dessous lui firent froncer les sourcils. « Jamais je ne tiendrai dans cette guêpière ! » pensa-t-elle en retirant sa combinaison. Elle parvint pourtant à l'agrafer et s'aperçut que la gaine étroite lui remontait très haut les seins et laissait le bas de son corps entièrement à découvert, sauf le pubis qu'un minuscule triangle de satin dissimulait à peine. « À quoi bon me déguiser en homme si, à chaque mouvement que je fais, je prouve que je n'en suis pas un ? se demanda la comédienne ; allons ! C'est bien une histoire de fous... ou de maniaque sexuel ! »

Elle n'en termina pas moins sa toilette, massa ses longs cheveux noirs sous le tricorné, s'entoura des plis de la cape et revint dans la salle de séjour d'un pas assuré. Mosca n'avait pas quitté son fauteuil et tenait une photo en relief dans le creux de son gant de cuir.

— Parfaite ! approuva-t-il avec une chaleur inattendue ; absolument parfaite... à quelques détails près.

— Dois-je vraiment porter cette guêpière ? demanda Laure ; elle me coupe le souffle et je... je la trouve fort indécente.

Mosca eut à nouveau son sourire narquois.

— Il faudra perdre quelques kilos ou prendre votre mal en patience, dit-il ; quant à l'indécence, elle est voulue et, d'ailleurs, indispensable. Vous saurez pourquoi en temps utile. Pour le reste, voyons... Enlevez ce chapeau. Oui, vous devrez vous couper les cheveux très court, à la garçonne, épiler vos sourcils... Du bleu sur les paupières pour rendre les yeux plus brillants... Un fond de teint légèrement ocré...

— C'est tout ? ironisa la comédienne ; pas de chirurgie esthétique ? Le nez et les oreilles vous conviennent ?

— Heureusement ! Nous n'aurions pas eu le temps matériel de les rectifier... Faites quelques pas maintenant... Tournez-vous... Entrouvrez votre habit... Je veux que la chemise soit plus étroitement appliquée sur le torse, de manière à ce que l'on sache que vos seins sont nus sous l'étoffe.

— Je vous rappelle, murmura Laure, que je suis censée jouer le rôle d'un adolescent...

— Peu importe ! Faites ce que je vous dis... Cambrez-vous... Très bien... Un essai de voix à présent... Chantez-moi ceci sur l'air de *Malbrough s'en va-t-en guerre*...

La jeune femme fut reprise par son fou rire.

— C'est dans la pièce, assura Mosca, impassible ; acte II, scène IV, Chérubin pousse la romance devant la comtesse et sa servante Suzanne... Je vous écoute...

Laure prit la brochure que lui tendait Mosca, s'éclaircit la voix et commença :

— *Mon coursier hors d'haleine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
J'errais de plaine en plaine,
Au gré du destrier...*

— Un ton plus bas, commenta Mosca ; Chérubin n'est pas un soprano. Laure hocha la tête et attaqua le deuxième couplet :

— *Au gré du destrier,
Sans varlet, n'écuyer ;
Là, près d'une fontaine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)*

*Songeant à ma marraine,
Sentais mes pleurs couler...*

— Cela suffira, dit Mosca ; comme vous chanterez de dos, et penchée en avant, Drago pensera à tout autre chose qu'à votre voix...

La jeune femme vint s'asseoir en face de son visiteur et le considéra avec perplexité.

— En résumé, murmura-t-elle, vous ne me confiez ce rôle que pour que je séduise votre fameux Drago.

— C'est bien cela.

— En admettant que j'y parvienne, qu'est-ce qui se passera ensuite ? Bon. Je ne suis pas une oie blanche. Drago doit être un compliqué, aux goûts bizarres, et il faudra que je le satisfasse.

— Cela vous fait peur ?

— Pas du tout. C'est ce qui viendra après, qui m'inquiète. Si je plaque Jacques Janvier dès le début de la tournée, il ne me le pardonnera jamais et ma carrière est en l'air.

— Janvier sera royalement dédommagé et Drago a les moyens de vous assurer un avenir plus que confortable. Tout dépendra de vous, ma petite, et de la façon dont vous saurez vous rendre indispensable. Car il ne s'agit pas seulement de devenir la maîtresse de Drago, mais aussi son amie, sa complice, sa confidente... Surtout sa confidente...

Un nouveau sourire tordit les lèvres trop minces.

— Entre autres particularités, Drago a celle de parler beaucoup, après l'amour.

— Vous le connaissez drôlement bien, dites donc ! s'exclama Laure ; qu'est-ce que vous êtes pour lui ?

— Disons... un de ses secrétaires... Il vous dira donc quantité de choses sur ses affaires, les œuvres d'art qu'il vient d'acheter, les voyages qu'il s'appête à faire, que sais-je. Mais tout cela n'a guère d'intérêt. Ce que j'attends de vous, c'est que vous l'interrogiez, sans éveiller sa méfiance, sur son passé, son enfance, son adolescence, sur la manière dont il est devenu ce qu'il est... Il faudra tout écouter, tout retenir... et tout me répéter...

La comédienne se raidit.

— Voilà qui ressemble beaucoup à... à une espèce de trahison ! remarqua-t-elle d'un ton sec.

Mosca haussa les épaules.

— Pensez-en ce que vous voudrez ! répliqua-t-il ; vous cherchiez un rôle ? Je vous le donne. Libre à vous de le refuser. Mais, dans ce cas, plus de contrat, plus de tournée et...

— Et une descente de police dans une demi-heure, conclut Laure en se levant d'un bond ; je crois avoir compris, monsieur le secrétaire... Et ma réponse est oui ! Après tout, je serais bien bête d'avoir des scrupules envers un homme dont je connais à peine le nom et qui n'a aucune raison de m'être sympathique... Où est ce contrat, que je le signe !

— Le voici, dit Mosca, et aussi la petite avance traditionnelle. Je vous l'ai apportée en billets, car vous n'aurez pas le temps de passer à la banque... Le texte de Chérubin à apprendre, ce n'est pas rien... Et surtout sa chanson, vous vous souvenez ?

Il se dirigea vers la porte d'entrée en fredonnant de sa voix sifflante :

— *Que mon cœur, mon cœur a de peine...*

OceanofPDF.com

CHAPITRE III

Laure se réveilla en sursaut. Une voix éraillée lui soufflait à l'oreille :

— Si vous voulez profiter du spectacle, il serait temps d'ouvrir vos jolis yeux, mon petit.

La jeune femme considéra avec agacement le visage rougeaud et empâté qui lui faisait face, le sourire qui découvrait des dents jaunies par la nicotine, les paupières bouffies, le crâne à demi-chauve, et eut une moue irritée.

— Je vous ai déjà dit que je voulais dormir, monsieur... monsieur...

— Baker, Bryan Baker, journaliste. Je n'ai pas changé de nom ni de profession depuis le décollage, mon petit, gouailla l'autre.

« Ni de langage, apparemment ! songea Laure ; de quel droit cet ostrogoth m'appelle-t-il son « petit » ? Parce qu'il pourrait être mon père ? »

— De quel spectacle parlez-vous ? demanda-t-elle avec aigreur ; depuis des heures, nous survolons la mer, la mer, et encore la mer...

— Oui, mais celle-ci n'est pas comme les autres, assura Baker ; mettez votre nez au hublot. Vous verrez tout de suite ce que je veux dire...

La comédienne obéit machinalement et poussa un cri de surprise. Sous les ailes de l'appareil, ce n'était plus l'immense étendue gris acier dont la vue avait fini par l'endormir, mais une surface limpide et calme, aux reflets turquoise, d'où émergeaient çà et là des monticules vert émeraude, lisérés de blanc.

— L'extrémité nord des Tonga, commenta le journaliste ; et il y en a comme ça sur des centaines de kilomètres carrés, cent cinquante îles, petites et grandes, dont chacune est un paradis... Une des rares parties du globe à avoir échappé aux nuages radioactifs et à la vitrification... Souvenez-vous de ce qui restait de la Nouvelle-Zélande...

Laure réprima un frisson. Elle revoyait distinctement ces déserts noirs recouverts d'une sorte de lave pétrifiée, trouée par endroits de cloques gigantesques comme de monstrueux bubons crevant la peau d'un géant malade.

— Il n'y a donc pas eu de guerre ici ? murmura-t-elle.

— Disons qu'elle n'a pas eu les mêmes conséquences, répondit Baker ; ces îles étaient des cibles dépourvues d'intérêt par comparaison avec les mégalofoles d'Europe, d'Amérique ou d'Asie. C'est pourquoi elles ont survécu, alors que Paris, Londres, New York, Los Angeles, Moscou, Pékin et j'en passe, s'évaporaient en tout ou en partie... Moralité : en cas d'apocalypse, mieux vaut vivre dans le Tiers-Monde et faire pitié qu'envie... Vous ne voulez toujours pas une goutte de ce whisky ?

La jeune femme détourna la tête et vit le journaliste lui tendre le flacon d'argent noirci qu'il avait sorti de sa poche revolver.

— Non, merci, dit-elle sèchement ; vous... vous ne trouvez pas que vous y allez un peu fort avec l'alcool ?

Baker but une longue gorgée avant de riposter :

— Comme l'a dit un poète français du dix-neuvième siècle, « l'alcool est le plus trouble et le plus tremblant des habits. » Sans lui, on verrait la vie toute nue, quelle horreur ! Les Tongans que vous allez bientôt rencontrer l'ont bien compris. Dès que notre civilisation leur a foutu la paix pour cause d'holocauste, ils sont revenus aux délices, trop longtemps interdites, de la boisson, du jeu, de l'inceste, de la partouze et du cannibalisme... La tradition, quoi ! Et quand des Blancs sont revenus pour les néo-coloniser, ils leur ont ri au nez avant de les passer à la broche.

Laure fronça le nez avec dégoût.

— Je suppose que vous trouvez cela très bien, maugréa-t-elle.

— Ni bien ni mal, tout juste rigolo, répliqua le journaliste en haussant les épaules ; on leur avait déjà fait le coup de la loi, de l'ordre et de l'amour du prochain. Ils ont préféré leur barbarie à notre prétendu progrès.

— Et... ils mangent toujours de la chair humaine ? interrogea la comédienne avec une inquiétude évidente.

Baker eut un gros rire et reboucha son flacon.

— Non, rassurez-vous. Ils préfèrent le cochon parce qu'il est plus digeste. Mais, pour le reste, ils continuent à considérer les Blancs comme

une race inférieure. Quand de nouveaux marchands et de nouveaux missionnaires sont revenus à la charge, accompagnés cette fois de quelques soldats pour les aider à diffuser plus largement la culture occidentale, ils ont émasculé les soldats, sodomisé les missionnaires, excusez-moi si je vous choque, mais laissé les marchands libres de pratiquer leur négoce, à une condition toutefois...

Il leva un doigt sentencieux.

— S'ils faisaient mine de repartir, les neuf dixièmes de leurs bénéfices leur étaient automatiquement confisqués. En revanche, s'ils s'installaient dans l'archipel et y fondaient une famille, ils étaient exemptés d'impôts. Bien entendu, la plupart des marchands se sont fait naturaliser avec enthousiasme et ont accumulé les richesses les plus diverses. C'est ainsi qu'en quelques années, Tonga est devenu le nouvel Eldorado du XXI^e siècle...

— Et si je suppose que c'est là que Drago intervient, murmura Laure.

— Oh non ! Lui, c'est bien plus tard, quand les carottes ont été cuites pour les autres, comme d'habitude ! Avant Drago, il y a eu les premiers spéculateurs, ceux qui voulaient faire de l'argent avec l'argent des marchands. Mais ils se sont heurtés au même dilemme : ou bien ils s'en fourraient plein les poches mais ne savaient comment utiliser leur fric en restant à Tonga, ou bien ils s'en allaient mais devaient laisser derrière eux la plus grande partie de leurs biens, le meilleur d'eux-mêmes, en somme... Heureusement pour eux, un petit malin a trouvé...

Baker s'interrompit, se pencha vers le hublot et posa la main sur l'épaule de Laure.

— Là-bas, vers la gauche, cette longue île en forme de crabe, c'est Tongatabu, la plus grande de toutes. Et cette ville, c'est la capitale, Nukualofa.

— Elle est très étendue, remarqua la jeune femme en repoussant la main du journaliste.

— Faut bien loger tous les banquiers ! ricana Baker.

— Les banquiers ? Mais je croyais que...

— Pas si vite ! Je vous disais qu'un petit malin avait trouvé la solution au problème posé par les Tongans. Il leur a suggéré d'imprimer à ses frais des

bouts de papier garantissant que le porteur était propriétaire d'un certain capital immobilisé dans les îles. Vous vous y connaissez en finances ?

— Pas du tout.

— Moi non plus. Mais, pour ce que j'en ai compris, le petit malin en question avait réinventé du même coup le billet de banque, l'action négociable et le marché à terme. C'est-à-dire que la première Bourse du Pacifique était née... Tenez ! Vous pouvez l'apercevoir d'ici... Ce grand bâtiment blanc, juste derrière ce palais qui ressemble à un Versailles en version polynésienne... Les deux appartiennent à Drago, comme tout le reste de l'archipel d'ailleurs, mais en sous-main... sans compter les îles nouvelles...

— Qu'est-ce que vous appelez les îles nouvelles ?

— Ces rochers noirs que vous voyez un peu partout. Ils sortent du Pacifique sous la pression d'une éruption volcanique sous-marine. Puis des arbres y poussent, des oiseaux s'y posent, des hommes y débarquent... et Drago achète...

— Pour en faire quoi ?

Le journaliste se remet à rire.

— Le siège social d'une de ses sociétés par exemple. C'est pratique de pouvoir dater un acte de vente d'un endroit qui n'existe pas sur la carte.

— Je ne vois pas...

— Drago vous expliquera peut-être que si vous le lui demandez gentiment... Et, s'il est de bonne humeur, il vous dira pourquoi sa villa, sa banque privée et la Bourse du Pacifique sont construites à cheval sur le 180^e méridien...

Laure fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Que vous êtes ici exactement de l'autre côté de la Terre. Quand il est midi à Londres, il est minuit à Tonga, si vous venez de l'ouest, comme nous. Mais, si vous arrivez par l'est, tout change. L'heure est la même mais pas le jour. Si bien que vous vous trouvez dans le seul endroit de la planète où vous puissiez vieillir ou rajeunir de vingt-quatre heures rien qu'en faisant un pas au-delà ou en deçà d'une ligne imaginaire... Ce qui permet bien des astuces quand on se livre à telle ou telle opération financière...

— Je continue à ne pas comprendre, assura la jeune femme.

— Drago vous fera le topo... D'autant plus volontiers que vous êtes son type, on a dû vous le dire...

Laure colla son visage au hublot et feignit de ne plus s'intéresser qu'aux manœuvres d'atterrissage. « Oh, oui, on me l'a dit ! songea-t-elle avec colère ; à commencer par Jacques Janvier lui-même ! Et tout le reste de la troupe, surtout les femmes... À croire qu'elles sont jalouses ! Ce n'est quand même pas ma faute si... Mais qu'est-ce que c'est que ça ? »

L'appareil venait de s'immobiliser en bout de piste et un cortège de Rolls d'un blanc moiré se dirigeait lentement vers lui à une allure processionnelle.

— Drago nous sort le grand jeu, ricana Baker de sa voix éraillée ; il est vrai qu'on n'a pas tous les jours l'honneur d'accueillir une troupe venant de Paris !

— Vous êtes souvent venu ici ? demanda Laure sans tourner la tête.

— Encore assez. Je dois être le seul journaliste au monde que Drago tolère dans ses réceptions. Et savez-vous pourquoi ? Parce que j'ose en dire du mal ! Et aussi parce que je bois au moins autant que lui !

— Ah ! L'homme le plus riche du monde est donc un pochard ! dit la jeune femme d'un ton acide.

— Si vous voulez employer des mots désagréables, oui ! Lui aussi n'aime que la vie habillée, vous voyez ce que je veux dire ? Et les femmes déshabillées, bien entendu ! Oh, pardon !

— Aucune importance, assura Laure ; de toute façon, vous êtes ivre.

— Oui, mais aussi sacrément lucide, répliqua Baker en dodelinant de la tête ; et, à ce titre, je me permets de vous dire, mon petit...

— Cessez donc de me donner ce nom ridicule ! s'exclama la comédienne ; je ne suis pas si petite et, surtout, je ne suis pas « vôtre »...

— Tant pis... ou tant mieux ! bredouilla le journaliste ; laissez-moi tout de même terminer ma phrase : je me permets de vous dire, mademoiselle Cabrières, que si, pendant les heures qui vont suivre, vous aviez besoin d'un coup de main amical, rien qu'amical, vous pouvez compter sur moi...

Baker avait cessé de sourire et quelque chose qui ressemblait à de la pitié passa dans ses yeux rougis par l'alcool.

— C'est gentil, répondit Laure, radoucie ; mais je ne crois pas que j'aurai besoin de votre aide, même amicale, monsieur Baker ; il y a longtemps que

j'ai appris à me défendre seule.

— Alors battez-vous bien et que le meilleur gagne ! souffla le journaliste en ressortant son flacon d'argent ; je bois à vos succès, mademoiselle Cabrières... et je ne parle pas tant de celui que vous aurez en scène que de...

Sa voix s'étouffa dans un borborygme étouffé. Laure n'écoutait plus. Elle regardait Sandro Mosca qui venait de descendre de la voiture de tête et se dirigeait vers la portière arrière qu'il ouvrait lentement en s'inclinant très bas. Une forme apparut. Laure poussa une exclamation incrédule puis se mit à rire à gorge déployée. L'homme qui s'extrayait péniblement de la Rolls était un colosse de près de deux mètres de haut mais aussi un obèse tel que la jeune femme n'en avait jamais vu jusqu'alors.

Recouverte d'une forêt de cheveux gris hirsutes, la tête massive, aux joues rebondies, semblait ne pas avoir de cou et s'enfoncer directement dans les épaules de portefaix que prolongeaient des bras épais comme des cuisses et des mains boudinées dont les poignets portaient des bourrelets de graisse. Le torse en forme de barrique menaçait de faire éclater la chemisette qui ne le contenait qu'à demi. Quant au ventre, c'était une panse phénoménale qui débordait largement par-dessus la ceinture du short d'où émergeaient des jambes pachydermiques.

— Ainsi, voilà votre fameux Drago ! pouffa Laure ; mais c'est un monstre !

— Taisez-vous, malheureuse ! souffla le journaliste ; à Tonga, plus on est riche, plus on est gros. Ce n'est pas seulement une tradition mais une carte de visite. Comme Drago est l'homme le plus riche de l'archipel, du Pacifique et peut-être de la Terre entière, il se devait d'en avoir le format... Cessez de rire, donnez-vous un coup de peigne et reprenez cet air du chérubin qui vous va à ravir. Drago n'en sera pas dupe un instant mais il aime les gens qui s'appliquent à bien jouer leur rôle...

La comédienne s'engagea sur la passerelle à la suite de ses camarades de la troupe qui, présentés par Mosca, saluaient un à un leur hôte. Quand vint son tour, Laure tendit la main et la sentit disparaître dans l'énorme patte de Drago qui la retint peut-être un peu plus longtemps qu'il n'était absolument nécessaire. Mais la jeune femme n'y prit pas garde. Elle se sentait comme hypnotisée par le regard fixé sur elle, par ces yeux d'un bleu intense, si lumineux qu'ils en étaient presque phosphorescents, des yeux de

thaumaturge ou d'ange qui exprimaient toute l'intelligence du monde mais où brillait surtout, en ce moment, une extraordinaire ironie...

OceanofPDF.com

CHAPITRE IV

Notes de voyage de Bryan Baker

26 mars

Retour à Nukualofa après bientôt deux ans. Rien n'a changé, sauf que Drago a fait construire un Trianon à côté de son Versailles et aménager un théâtre qui n'a rien à envier aux salles les plus modernes. Toujours mégalomanie, le vieux D., et toujours pratique. La seule idée d'être invité à une « première » aux antipodes excite tous les milliardaires du monde, leur cheptel féminin, légitime ou illégitime et leur cour de pique-assiette. Le goût bien connu de D. pour les partouzes géantes fait le reste et nous sommes au bas mot cinq cents à Nukualofa.

Innovation : on ne loge plus dans le palais lui-même, sauf quelques rares privilégiés, mais dans des paillotes de luxe où le confort est époustouflant. Rien n'y manque, même pas la vidéocassette en trivi (forte prédominance de films pornos), ni le bar. J'ai compté quarante-sept bouteilles ! Pas bu à toutes, vu que j'avais pas mal éclusé déjà dans l'avion.

Drago, d'ailleurs, m'a kidnappé dès l'arrivée et emmené dans un de ses bureaux pour m'« interviewer ». Toujours aussi pince-sans-rire, le pirate ! Et toujours pareil à lui-même : 2 mètres sous la toise, 150 kilos sur le pèse-personne, des yeux façon laser (un laser qui serait bleu et non rouge) et cette expression très curieuse d'un gosse qui joue un jeu connu de lui seul, avec un sérieux de pape mais en s'amusant comme un fou.

Il voulait savoir, le grand D., l'effet produit par l'introduction du dragodollar sur les marchés financiers internationaux. Comme s'il n'avait pas des bataillons d'experts et des dizaines de satellites pour le renseigner seconde après seconde ! Mais ce qu'il désirait apprendre de ma bouche, c'était l'impact que l'apparition du « drago » avait eu sur l'homme de la rue.

— L'homme de la rue, connais pas, ai-je répondu ; mais je pratique un peu la femme de la rue et je peux te dire que la première pute à qui j'ai proposé dix dragos pour une passe m'a regardé comme si j'étais atteint du Sida.

Drago a froncé ses gros sourcils poivre et sel et marmonné quelque chose sur « toute une éducation à faire ». Puis, l'air de ne pas y toucher, il m'a interrogé sur Jacques Janvier et sa troupe. Je l'avais vu venir de loin et j'ai fait durer le plaisir en lui parlant de tout le monde sauf de celle qui l'intéressait. J'en arrivais au pompier de service quand il m'a interrompu d'une tape sur l'épaule à me la déboîter :

— Tu m'emmerdes, Bryan ! Qu'est-ce que tu penses d'elle ?

— Je la connais à peine.

— menteur ! Tu lui as fait du gringue pendant tout le voyage, je suis informé.

— Mal informé ! On ne fait pas du gringue à Laure Cabrières. On lui montre avec doigté qu'elle ne vous est pas indifférente. Et, si elle s'en fout, il n'y a plus qu'à raccrocher.

— Une dure ?

— Oui... Mais une gosse aussi. Une gosse qui aurait durci au feu... au feu des projecteurs, bien entendu.

— Garde tes astuces vaseuses pour ton canard ! Mosca m'a garanti que la petite était partante...

Je n'ai rien répondu. Je n'aime pas Mosca. Ni d'ailleurs aucun des secrétaires à tout faire de Drago, cette bande de jeunes cadres compétents et dynamiques qui vivent sur le dos du patron comme des rémoras sur celui d'un requin en prétendant lui servir de poissons pilotes.

Assez écrit pour aujourd'hui. Paesa est venue faire « la couverture ». Toujours aussi mignonne. Si elle n'a rien perdu de ses bonnes habitudes, nous allons faire « la couverture » à deux...

27 mars

Les invités continuent à arriver de tous les coins du globe. Rien que du beau linge mais une proportion inaccoutumée de financiers de haut vol, d'hommes d'affaires à toutes mains, plus quelques rescapés des clubs du

Bilderberg et de la Trilatérale, cette élite qui prétendait diriger le monde à coups d'accords secrets et d'alliances clandestines, et qui s'est retrouvée, comme n'importe qui, le nez dans la crotte atomique.

Ces seigneurs n'ont rien perdu de leur superbe. (Tant il est vrai qu'après une défaite, on ne voit plus de généraux vaincus mais des armées défaillantes.) Pourquoi Drago a-t-il fait venir sur ses terres ces redoutables polichinelles ? Espère-t-il les accrocher à ses fils, les embaucher dans son spectacle ? Dangereux ! L'homme le plus riche du monde n'est quand même qu'un parvenu aux yeux de ceux qui ont été riches avant lui... À moins qu'il n'ait les moyens de les faire tous danser à son pas...

Pour l'heure, et à propos de spectacle, il n'est question que du *Mariage de Figaro* dont la première a lieu demain, et des querelles qui opposent Jacques Janvier et Sandro Mosca à propos du costume de Chérubin, alias Laure Cabrières. Selon Janvier, ce costume est à la limite de la pornographie et ne convient absolument pas au rôle. Pour Mosca, qui s'est arrogé – à quel titre ? –, les fonctions de metteur en scène, Laure est parfaite telle qu'elle est et pas question d'y changer quelque chose.

Après l'apéritif du matin – champagne à gogo –, Drago m'a pris à part.

— Il paraît que ça grince entre Mosca et Janvier à propos de la petite. Tâche donc de m'arranger ça...

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? Je n'y connais rien, moi, au théâtre, mis à part le prix du billet.

— Bah ! Un journaliste et des comédiens, ça doit pouvoir s'entendre, non ?

Quand je me suis pointé au théâtre, juste avant la répétition de l'après-midi, Mosca a fait la gueule mais Janvier m'a reçu comme le Messie.

— Comment donc ! s'est-il exclamé quand j'ai dit ce qui m'amenait ; nous avions justement besoin d'un témoin objectif.

— Et au jugement sain, a ajouté l'actrice qui joue la comtesse.

— Qui aime le théâtre pour lui-même et non pour ses bas côtés... je veux dire ses à-côtés, a renchéri Suzanne, la suivante, en me décochant une œillade à faire perdre la foi à un trappiste en fin de carrière.

Laure, elle, n'a rien dit. Elle se tenait sur scène, dans un habit brodé et une culotte de soie qui la moulait comme une peau... Le spectacle était enchanteur mais de là à parler de pornographie...

— Tout le monde en place et allumez les projecteurs ! a crié Janvier.

Dès que le premier pinceau lumineux s'est posé sur Chérubin, j'ai compris ! Impossible de ne pas voir que, sous la chemise à jabots, les seins de la belle étaient nus et offerts comme en vitrine ! Puis, quand elle s'est tournée et s'est penchée en avant pour saluer la comtesse... Pourquoi diable la mignonne s'exhibait-elle ainsi ?

— C'est d'autant plus absurde, a grommelé Janvier, que Chérubin est un homme, ou, du moins, un adolescent du sexe mâle...

— Mais traditionnellement interprété par une femme, a interrompu Mosca de sa voix sifflante ; ainsi vêtue, M^{lle} Cabrières ne fait qu'accentuer l'équivoque ! Une équivoque qui plaira beaucoup à M. Drago, je vous le promets...

Qu'en savait-il, le vilain bougre ? Les mœurs de Drago sont très loin de l'orthodoxie, c'est vrai, pour ce que j'en connais. De là à afficher publiquement ses goûts pour les androgynes, il y avait de la marge, une marge que, je l'espérais, Laure allait m'aider à franchir.

— Qu'en pense M^{lle} Cabrières ? ai-je demandé.

La réponse a été superbe. Laure s'est tournée vers la salle et a lancé d'une voix claironnante :

— Je ne suis pas payée pour penser, monsieur, mais pour plaire à mon public !

Et elle nous a, une fois de plus, présenté un bas du dos à faire passer la Vénus callipyge pour une haridelle cachectique.

— Nous ne sommes pas aux Folies Bergère, quand même ! a protesté la suivante.

— Heureusement ! a riposté Laure ; car, dans ce cas, vous ne seriez pas ici, sauf peut-être comme ouvreuse.

Allait-on en venir aux mains ? Pas du tout ! Le miracle de la scène a joué, comme d'habitude, et l'acte II s'est déroulé sans anicroches, Laure avait vraiment l'air d'être amoureuse de la comtesse quand elle lui a chanté, sur l'air de Malbrough, « Que mon cœur, mon cœur a de peine ! » À retenir, si jamais la donzelle me faisait les yeux doux. Quand une comédienne ment-elle ? Toujours ? Jamais ? Ou les deux ?

Mais je ne risque rien. Cette petite n'est pas pour moi. Elle ressemble trop à tout ce dont Drago raffole, pile et face. C'en est même gênant. On

dirait qu'en la recrutant, Mosca s'est souvenu de toutes les autres femmes que son patron a séduites, avec ou sans l'accord de M. le maire. Et comme plusieurs d'entre elles assistent à la fête, Joy, Pamela et Christine notamment, cela pourrait donner lieu à des confrontations pittoresques.

Quoi qu'il arrive, Laure a, sur le reste du harem, l'avantage d'être la dernière arrivée et la plus jeune. Les autres ont beau se ressembler, l'âge fait la différence. Chez Joy surtout que la gnole, en plus, n'a pas arrangée (tu devrais aller te regarder dans ta glace, coco !). Pamela, elle, marcherait plutôt à la tisane de Lune à en juger par sa voix de rogomme. Pour Christine, sa vacherie naturelle lui tient lieu de drogue, et aussi le fait d'être – pour l'instant ! – la plus récente des « ex-madames Drago ». On dit que, pour consentir au divorce, elle a arraché un sacré paquet au gros D.

L'incident provoqué par les dessous de Chérubin s'est terminé à l'amiable : Drago, et lui seul, décidera si Laure doit démontrer publiquement qu'elle n'est pas aussi angélique que son nom pourrait le faire croire. À mon avis, il dira oui, rien que pour le plaisir de voir râler les nanas et saliver les mecs. Car une fête « à la Drago » n'en est pas une si elle ne provoque pas au moins un scandale... »

*

* *

Christine Rykov émergea de l'eau tiède et bleue du lagon, fit quelques brasses paresseuses pour rejoindre le bord, se hissa en souplesse dans un creux de rocher et, après avoir jeté un coup d'œil autour d'elle, retira son maillot et s'étendit, nue et dorée, sur une couche de varech. Elle se sentait dans une forme extraordinaire à l'idée que, dans quelques heures, elle allait recevoir, des mains mêmes de son ex-mari, un gros chèque signé Gian-Orazio Drago.

Ce n'était pas tellement le montant du chèque qui enchantait la jeune femme que la perspective de voir s'assombrir le visage massif de Drago quand il le lui tendrait. « Comme si je lui enlevais une livre de chair, songea joyeusement Christine ; de lard plutôt, vu son gabarit ! En somme, je lui rendrais presque service, à ce pauvre chéri ! Il est vrai que mes dividendes sont bien peu de chose pour lui. N'empêche qu'il souffre le martyr chaque

fois qu'il me les paie, ne fût-ce que parce que cela lui rappelle que j'ai barre sur lui. Et Dieu sait que j'aime qu'il souffre, ce salopard ! »

Elle ferma les yeux et s'abandonna à la caresse du soleil sans pour autant interrompre son monologue intérieur. « Et ce n'est pas fini ! se dit-elle ; chaque fois que c'est possible, je rachète en sous-main quelques actions de plus. Je disposerai bientôt de la minorité de blocage et alors je commencerai vraiment à m'amuser, mon Drago adoré... »

Le bruit d'une toux embarrassée la fit tressaillir. Elle se redressa vivement en ramenant son maillot sur elle et aperçut, à une dizaine de mètres, la silhouette incongrue en ce lieu d'un homme-grenouille vêtu d'une combinaison de plongée.

— Qu'est-ce que vous faites là ? cria Christine d'une voix furieuse ; vous ne savez donc pas qu'il est interdit de pêcher dans ce lagon ?

L'homme se débarrassa de son masque.

— Aussi n'ai-je aucune intention de pêcher, chère amie, répondit-il.

— Ah ! C'est vous, Bikfaya, dit Christine qui laissa retomber son maillot ; étant donné vos mœurs bien connues, je ne vois pas de raison de jouer les vierges effarouchées et d'interrompre mon bronzage intégral... Mais que diable fabriquez-vous dans cette tenue ?

— Je vous cherchais. Et comme on m'avait dit que vous étiez ici, j'ai passé ce costume en prétendant que je m'intéressais aux récifs coralliens.

La jeune femme se mit à rire. Avec son crâne chauve, son épaisse moustache, sa bedaine proéminente et ses jambes torses terminées par des palmes, Bikfaya ressemblait étonnamment à un phoque.

— Vous me cherchiez, dites-vous ? Et pourquoi ? demanda-t-elle.

— Pour vous apprendre deux nouvelles, l'une bonne et l'autre mauvaise.

Le rire de Christine s'interrompit net.

— La mauvaise d'abord, dit-elle sèchement ; la bonne me la fera oublier... Je l'espère...

Bikfaya fit quelques pas maladroits à travers les rochers et vint s'asseoir à côté de la jeune femme.

— Le patron doit vous remettre, ce soir, le montant de vos dividendes, murmura-t-il.

— Si c'est cela, votre nouvelle, vous ne m'apprenez pas grand-chose ! riposta Christine.

— Le chèque qu'il vous donnera sera libellé en dragos, poursuivit Bikfaya d'une voix détachée.

Les yeux de la jeune femme eurent une lueur méfiante.

— En dragos ? répéta-t-elle ; mais ce n'est qu'une monnaie de compte...

— Dont le patron veut faire une monnaie tout court.

— Pas avec moi ! gronda Christine ; le drago n'est même pas encore coté sur le marché des changes !

— Le patron a fixé le cours à un drago pour dix dollars américains.

— Le patron, le patron a dit... Le patron a fixé... ragea la jeune femme ; c'est votre patron, Bikfaya, pas le mien ! Et rien ne prouve que sa monnaie tiendra !

— Rien, en effet.

— Ni que son chèque sera encaissé ! Je n'en veux pas, moi ! Qu'il me paie en yens, en marks, en francs suisses, à la rigueur en roubles ! Pas en dragos !

— Le chèque est rempli et signé... Il n'y en aura pas d'autre, assura Bikfaya.

— Ah ! C'est ainsi ! s'exclama Christine en revêtant son maillot ; il veut me forcer la main, ce salaud ! Il va voir de quel bois je me chauffe ! J'ai quand même quelques atouts dans mon jeu !

— Vous en avez même beaucoup, chère amie, assura le petit chauve ; vos actions de la Drago Pacific Investment, par exemple...

La jeune femme, qui était en train de natter ses longs cheveux blonds en une lourde tresse, s'immobilisa.

— Qu'est-ce que vous dites ? demanda-t-elle d'une voix sans timbre.

— C'est cela, la bonne nouvelle, répondit Bikfaya ; j'ai un acheteur prêt à prendre tout le paquet au double de sa cotation actuelle, payable tout de suite dans la monnaie de votre choix... Mais il veut une réponse immédiate.

Christine devint très pâle sous son hâle.

— Qui est-ce ? souffla-t-elle.

Bikfaya baissa les yeux.

— Il m'est impossible de vous répondre, chère amie.

La jeune femme le saisit par le bras.

— Son nom ! exigea-t-elle ; si vous refusez de parler, je cours prévenir Drago qu'un de ses hommes de confiance est en train de lui faire un enfant dans le dos... ce qui est le comble pour un pédé ! ajouta-t-elle avec une vulgarité soudaine.

Bikfaya se tortilla sous l'étreinte des doigts qui s'enfonçaient dans sa chair molle.

— Voyons, chère amie, gémit-il ; n'utilisez pas ce langage ! Il vous va très mal... et il me fait beaucoup de peine. Vous savez que je vous ai toujours été dévoué...

— Dans les limites de vos bakchichs, c'est exact ! ironisa Christine ; combien sera-ce, cette fois ? Cinq ? Sept et demi ? Dix ?

— Pas un sou en ce qui vous concerne, assura le chauve ; c'est... l'autre qui paiera...

— Qui est-ce ? insista la jeune femme ; il n'y a rien de fait si je ne sais pas avec qui je traite...

Bikfaya poussa un interminable soupir, regarda autour de lui comme s'il craignait d'être surveillé et finit par murmurer :

— Mayebachi...

Christine ouvrit des yeux immenses.

— Les gens de Tokyo déterrent donc la hache de guerre ? marmonna-t-elle comme pour elle-même.

— Il n'y a pas qu'eux ! assura Bikfaya ; à Wall Street aussi, on a commencé la danse du scalp ! En fait, je ne connais pas de places financières où l'on ne soit en train de mijoter quelque chose contre le patron, pardon ! Contre Drago... Il faut reconnaître aussi qu'il a exagéré en créant sa propre monnaie. Les banques centrales sont folles de rage... Pour moi, Drago est fichu à plus ou moins brève échéance...

— Et c'est pourquoi vous quittez courageusement le bateau avant qu'il ne coule ! persifla la jeune femme ; merci quand même, Bikfaya, de m'avoir prévenue à temps...

— Vous acceptez la proposition de Mayebachi ? demanda le chauve d'un ton soulagé.

Christine termina sa tresse avant de répondre :

— Non. Je veux le triple de la cotation plus une participation dans la société...

— Fichtre ! Vous y allez fort ! dit Bikfaya, estomaqué.

— Et ce n'est pas fini, mon vieux ! Mais je m'occuperai moi-même de la suite... Mayebachi a certainement un représentant discret à Tonga ? Rassurez-vous, mon petit Bikfaya. Vous toucherez quand même votre bakchich... Qui dois-je voir ?

— Paul Andrews, souffla le chauve ; mais, surtout, que personne ne sache...

L'éclat de rire de Christine couvrit sa voix.

— Paul Andrews ! Le superman de l'informatique travaille en douce pour les Japs ! criait-elle ; on aura tout vu ! Je sens qu'on va s'amuser, mon vieux, s'amuser comme des petits fous au cours de la fête à Drago !

OceanofPDF.com

CHAPITRE V

La Cour de Marbre était une copie conforme de celle qui, à Versailles, s'étendait sous les fenêtres de Louis XIV, mais un énorme « flamboyant » en occupait le centre et ses fleurs d'un rouge ardent montaient jusqu'au balcon du roi. De petits lézards verts couraient sur les plafonds peints, dorés et sculptés, et des cacatoès à la huppe multicolore étaient perchés au sommet des colonnes de marbre.

Bryan Baker eut un sourire moqueur en montant l'escalier qui menait aux appartements de Drago. « Ou il prend tout cela au sérieux, pensa-t-il, et il est encore plus fondu qu'il n'en a l'air ; ou il se fout du monde – c'est mon impression personnelle – et cherche à démontrer à ceux qui lui rendent visite que, plus on a du fric, plus on devient débile... Pourtant il ne l'est pas, lui, débile... Alors, à quoi joue-t-il ? Et pourquoi me faire convoquer ainsi, à l'heure de la sieste ? Va-t-il encore me poser des questions sur sa nouvelle favorite ? Les amours du gros D., j'en ai ras la fontanelle, tout comme de ses gardes du corps ! »

Deux hommes en combinaison noire, portant chacun un désintégrateur à protons, l'avaient en effet encadré dès son arrivée au palais et conduit jusqu'à une porte dont le panneau portait un écusson au centre duquel scintillait un « D » d'or massif. Baker savait qu'une des boucles de la lettre dissimulait une lentille micrométrique qui était en train de retransmettre son visage de l'autre côté du battant.

Celui-ci s'ouvrit aussitôt et deux nouveaux gardes apparurent, tellement pareils aux premiers qu'on aurait dit leur reflet dans une glace.

— Ce n'est pas vrai ! s'esclaffa le journaliste ; on doit vous fabriquer à la chaîne, les gars !

— Faites-le entrer et qu'on ne me dérange plus, dit la voix de Drago.

Le cabinet de travail dans lequel pénétra Baker n'avait plus rien du style « grand siècle ». Il aurait plutôt fait penser à une cabine de cosmonaute ou à un laboratoire de physique nucléaire. Les murs sans fenêtres étaient

couverts de cadrans bleutés où s'inscrivaient à toute allure des rangées de chiffres accompagnés de symboles mathématiques. Trois gros ordinateurs occupaient le centre de la pièce et entouraient le bureau en demi-cercle derrière lequel se tenait Drago.

Toujours vêtu d'une chemisette à manches courtes et d'un short, le colosse pianotait avec frénésie sur le clavier le plus proche en poussant par instants des grognements d'impatience.

— Si tu es en train de faire tes comptes, ironisa Baker, je peux revenir plus tard...

— Assieds-toi et boucle-la pendant une minute, tu veux ? lança Drago d'un ton hargneux, sans relever la tête.

Le journaliste se laissa tomber dans un fauteuil, alluma une cigarette et regarda les volutes de fumée monter vers le plafond. Il découvrit alors que celui-ci était fait d'une coupole transparente, hérissée d'antennes paraboliques que de gros câbles reliaient aux ordinateurs. « De moins en moins louis-quatorzième, se dit-il ; serais-je, par hasard, dans le poste de commandement du grand D. ? C'est bien la première fois qu'il me fait l'honneur de m'y recevoir... »

Un sifflement strident se fit entendre et l'un des ordinateurs se mit à crépiter comme une mitrailleuse. Drago souleva sa masse, se pencha par-dessus son bureau en prenant appui sur ses poings, regarda fixement l'écran où se dessinait un graphique aux formes torturées et se laissa retomber en arrière avec un soupir de soulagement.

— Ça va comme tu veux ? demanda Baker en lui faisant un clin d'œil.

Les prunelles d'un bleu phosphorescent se fixèrent sur lui avec ironie. Puis un tremblement saccadé secoua le ventre distendu.

— Oui, Bryan, ça va comme je veux, répondit enfin le colosse ; et ça ira encore mieux quand tu m'auras donné un coup de main.

— Un coup de main ? répéta le journaliste, éberlué ; volontiers, mon lapin. Mais ne compte pas sur moi pour faire joujou avec ces machins-là ! ajouta-t-il en désignant les appareils qui l'entouraient ; dis donc, Drago, tu es équipé comme une fusée Terre-Lune ! Tu m'avais caché ça !

— Il faut bien marcher avec le progrès... Bryan, ton canard, il ne publie pas que tes potins vicieux sur la fesse internationale ? Il parle aussi des milieux d'affaires, de la Banque, de la Bourse, enfin, tout ce bordel ?

— Je pense bien ! dit Baker ; nous avons la meilleure rubrique économique et financière des États-Unis. Les rigolos de Wall Street ne lèvent pas un doigt avant de l’avoir consultée.

— Parfait ! Et, côté fait divers, vous êtes dans le coup ? Pour les histoires de drogues, par exemple ?

Le journaliste dressa le pouce.

— On est comme ça ! On a même des infos qui nous viennent droit du Bureau des Stups.

— Au poil ! Et si ces infos venaient de toi, pour une fois ?

Le visage empâté de Baker exprima une stupéfaction totale.

— De moi ! Qu’est-ce que je peux lui refiler comme tuyaux dans ce genre, à mon rédac chef ? Je ne vais quand même pas lui annoncer que ta Pamela est imbibée de tisane de Lune dès qu’elle sort du lit ? D’ailleurs il le sait !

— Il ne s’agit pas de Pamela, grommela Drago ; suppose que tu lui envoies deux articles, à ton rédac chef. Un sur une opération boursière qui va se dérouler à Wall Street, précisément, et pour laquelle tu as des renseignements de première main. L’autre à propos d’un trafic de drogues, toujours à New York... Est-ce qu’il te prendrait au sérieux ?

Le journaliste se frotta vigoureusement le crâne du plat de la main.

— Venant de moi, il va d’abord croire à un canular, marmonna-t-il ; mais, si ça lui paraît solide, il fera vérifier et...

— Ce sera du béton ! assura le colosse avec un sourire goguenard ; allons-y, mon vieux ! Installe-toi à ma place et prends des notes... Moi, je vais marcher un peu, ça me stimule les cellules grises... Tu y es ? Je commence... Je m’apprête à créer une banque-consortium...

— Je suis déjà paumé ! maugréa Baker ; qu’est-ce que c’est que cet outil ?

— Tu vas comprendre. Imagine qu’un groupe de banques de fort calibre s’associent pour en fonder de plus petites dont elles garantissent le crédit, personne ne va mettre ce crédit en doute. C’est comme si, dans une partie de poker, j’annonçais aux autres joueurs que je couvre tes relances. Pas un seul n’osera moufter. Tu piges ?

— Jusqu’ici, oui.

— O.K., accroche-toi pour la suite. Moi, mon consortium, je vais me le faire à moi tout seul, en réunissant mes douze banques les plus importantes, à commencer par la Drago Pacific Investment.

Le journaliste s'arrêta d'écrire et mordilla le bout de son stylo vieux modèle.

— En somme, tu t'associes avec toi-même, murmura-t-il.

— Tout juste, mon vieux Bryan ! répondit le colosse en riant ; ça te dérange ?

— Moi, je m'en fous ! Mais ça ne paraîtra pas bizarre ?

Le rire de Drago résonna dans la pièce.

— Et comment ! Tous les gugusses de Wall Street vont se demander à quoi je joue. Et les moins empotés se diront qu'en me couvrant ainsi, je cherche à camoufler quelque chose... Un accès de faiblesse, par exemple... Et, cet accès, je vais l'avoir ! Le bruit courra, dans les places financières, que j'ai perdu la majorité de la D.P.I... Et ce sera exact !

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'exclama Baker, de plus en plus ahuri.

— La vérité, mon pote ! À partir de demain, je n'aurai plus le droit de carrer mes miches dans le fauteuil de P.-D.G. de la D.P.I., laquelle va sans doute changer de nom. Après ça, qu'est-ce qui va se passer, selon toi ?

— Comment pourrais-je le savoir ?

— Toutes les banques du consortium vont flancher comme la première. C'est le principe du château de cartes. Si l'une glisse, l'ensemble : s'écroule. Et les actions de mes autres sociétés vont suivre. On vendra du Drago pour le prix du papier ! Il ne restera plus que les petites banques, les filiales ; du consortium, auxquelles personne ne pensera tant elles paraîtront minables. On y pensera d'autant moins que, là-dessus, un nouveau scandale éclatera à Wall Street... Ce sera le sujet de ton deuxième article...

Le journaliste leva les bras au ciel.

— Attends au moins que j'aie terminé le premier !

— Non. Je préfère te donner tout le paquet d'un coup. Tu comprendras plus facilement où je veux en venir... Avril 1987, le trafic de cocaïne à Wall Street, ça ne te rappelle rien ? Une bonne quinzaine de courtiers arrêtés la main dans le sac pour avoir utilisé la came dans leurs transactions. Elle leur servait à tout et à n'importe quoi : acheter des titres, des listes de clients, des renseignements confidentiels... Eh bien ! ça recommence !

— Quoi ! s'exclama Baker.

— Oui, Bryan. C'est reparti ! Mais, cette fois, c'est de la tisane de Lune qui sert de monnaie d'échange. Il y a un an que cela dure et que je gardais le dossier sous le coude. Le moment est venu de le mettre en circulation. Tu racontes ça prudemment, bien entendu, au conditionnel, juste assez pour que les Stups en reniflent l'odeur et viennent y mettre le nez.

Le colosse s'immobilisa devant le bureau, les poings sur les hanches.

— Et qu'est-ce qu'ils vont découvrir ? gronda-t-il ; que ce pauvre Drago a été la victime de ces salopards de courtiers ! Que leur trafic n'avait pour but que d'abattre l'homme le plus riche du monde ! L'opinion publique se fâche, demande des comptes. Et, pendant ce temps-là, mes petites filiales minables rachèteront à tour de bras, mes actions dévalorisées.

— Ce n'est pas ça qui les fera grimper, murmura le journaliste.

— Non, bien sûr. Ce seront tous les braves gens qui croient en moi et au drago et qui ne voudront pas me laisser choir dans un moment pareil. Mais cela ne suffira pas pour que je remonte la pente. Il faudra une grande nouvelle, un événement planétaire, quelque chose enfin qui obligera la Terre entière à me prendre au sérieux. Et cette nouvelle, Bryan, elle vient de tomber là, devant toi, sur ce télex...

Drago tendit le bras vers l'appareil et détacha de l'imprimante une bande de papier quadrillé qu'il considéra avec une jubilation évidente.

— Ah ! soupira-t-il ; je crève d'envie de tout te dire, mais ça, ce n'est pas pour ton article, ni pour personne... Tu me jures de la boucler ?

Pour toute réponse, Baker haussa les épaules.

— Les Chinois ! s'exclama Drago ; les Chinois marchent avec moi ! Ils remplacent leur yuan par la drago dont ils font la monnaie nationale ! Un milliard d'hommes comme associés, Bryan ! C'est ça qui va faire remonter mes actions au septième ciel ! Du coup, je ne serai plus milliardaire mais trillionnaire ! Ce sera la première fois que le titre existe !

Le journaliste demeura un long moment silencieux et finit par murmurer d'un ton morne :

— En somme, tu te ruines toi-même pour mieux ; pouvoir t'enrichir... Quel métier !

L'éclat de rire du colosse fit trembler la coupole au-dessus de sa tête hirsute.

— Ce n'est pas un métier, mon vieux, c'est un jeu, un jeu de gosses ! Je ne sais plus qui a dit un jour que le processus par lequel les banques créaient de l'argent était si simple qu'il répugnait à l'esprit. Et c'est très juste, Bryan ! Il suffit de quelques tours de passe-passe à la portée du premier venu pour ramasser de l'oseille. Mais, moi, je me fous de l'oseille ! Je n'essaie pas d'en gagner, mais de gagner tout court, de gagner la partie ! Et cette fois j'y suis arrivé ! J'ai dix longueur d'avance sur les autres ! Cette planète est à moi !

Soudain, son rire s'interrompit et il fronça les sourcils, l'air inquiet, comme s'il craignait d'en avoir trop dit.

— Mais je bavarde, je bavarde, bougonna-t-il ; et toi tu as tes articles à écrire... On va te reconduire chez toi où tu pourras travailler à l'aise. Je t'attends ici dans deux heures...

Dès que Baker fut sorti, Drago appuya sur un bouton.

— Surveillez-le discrètement, dit-il ; je veux savoir ce qu'il fait, où il va, qui il rencontre... Et appelez-moi Bikfaya...

Quelques instants plus tard, le petit homme s'inclinait devant lui. Malgré sa tenue légère, chemisette à fleurs et short assorti, son crâne chauve ruisselait de sueur.

— Ahmed, tu as bien travaillé, dit Drago ; Christine a avalé l'appât avec l'hameçon et la ligne dès que tu as lâché, comme convenu, les noms de Mayebachi et de Paul Andrews. Elle a déjà pris contact avec celui-ci, par téléphone, à bord de son yacht où ils ont rendez-vous ce soir, après le dîner...

Ahmed Bikfaya s'épongea le front avec un mouchoir un peu trop parfumé.

— Alors, tout va pour le mieux, patron, murmura-t-il.

Drago releva brusquement la tête. Sa mâchoire inférieure saillit comme celle d'un bouledogue en colère.

— Sauf sur un point, mais capital ! rectifia-t-il d'un ton rogue ; quand Andrews est venu jeter l'ancre dans le port de Nukualofa, je t'ai bien donné l'ordre de mettre la radio de son yacht, *La Puce*, sur écoute ?

— Ce qui a été fait tout de suite, assura Bikfaya.

— Oui, petite tête. Mais tu n'as pas pensé que, pour ses communications à longue distance, avec Tokyo par exemple, Andrews disposait d'un

système de brouillage.

Le visage olivâtre du petit chauve devint gris. :

— Je ne pouvais pas prévoir... balbutia-t-il.

— Qu'Andrews aurait des confidences à faire à ses associés de la Mayebachi ? interrompit Drago avec mépris ; dans ton métier, il faut tout prévoir, Ahmed, à commencer par les coups tordus ! Voilà trois fois déjà qu'Andrews parle avec Tokyo sans que je puisse rien capter que des beuglements de vache malade ! ajouta-t-il en désignant l'un de ses ordinateurs ; alors tu vas m'arranger ça, Ahmed. Dès qu'il fera nuit, prends avec toi une équipe de nageurs de combat et va me coller une batterie de capteurs-décodeurs sur la coque de *La Puce*.

— Et si on se fait prendre ? murmura Bikfaya.

— Tu te démerdes ! Tu dis que des terroristes ont menacé de poser des mines magnétiques sur certains ! bâtiments du port... Tu fais preuve d'imagination, quoi ! Ou commencerais-tu à en manquer Ahmed ? Un coup de vieux, peut-être ? Tu abuses du garçonnet ? Fais gaffe, bonhomme ! Ce n'est pas le moment de décrocher... Nous arrivons en bout de piste et le poteau n'est plus loin. Il s'agit de rester dans le peloton de tête... Vu ?

— Vu, patron, chuchota Bikfaya en baissant les yeux.

— Alors, au galop, Ahmed ! Ce soir, je veux entendre Andrews et ses Japs comme s'ils se trouvaient dans ce bureau... File maintenant ! Christine va arriver, c'est son heure...

Resté seul, Drago demeura un long moment immobile, les yeux dans le vague. Puis, d'un tiroir de son bureau, il retira un portefeuille de cuir gaufré, l'ouvrit, examina le rectangle de papier bleu ciel qu'il contenait et hocha la tête avec un sourire ambigu. « Le coup de fin de partie, se dit-il ; aux échecs, on parlerait d'un gambit de la dame... À prendre ou à laisser... Mais Christine le refusera, j'en suis sûr, et le reste s'ensuivra logiquement, mathématiquement. Pour moi, c'est la victoire mais, pour Christine, la ruine... et j'en ai presque du remords... C'est que je l'ai aimée, moi, cette garce ! Ma seule faute de tactique depuis le début ! Ah ! Ils sont forts, les autres, de me l'avoir lancée dans les pattes ! Et maintenant, cette comédienne... Comment déjà ? Oui, Laure, Laure Cabrières. Fait-elle aussi partie des pièges ? Peut-être... Mais elle arrive un peu tard... Tandis que Christine, si elle voulait... »

— M^{me} Christine Rykov, annonça une voix.

— Qu'elle entre ! répondit Drago en s'avancant vers la porte, le sourire aux lèvres et la main déjà tendue.

Mais sa main s'immobilisa et son sourire se figea sur ses lèvres quand il aperçut sa visiteuse !

— Christine ! s'exclama-t-il ; mais tu as... tu n'es pas... Je ne te reconnais plus !

La jeune femme, qui portait une courte robe de lin bleu lavande de la même couleur que ses yeux et dont les longs cheveux dorés étaient coiffés en torsade, eut un rire grinçant.

— J'en suis ravie, Gianni !

— Te voilà blonde, maintenant !

— Comme tu vois.

— Et ces yeux bleus ?

— Des lentilles de contact. Je me suis aussi fait rectifier le nez.

— Il n'en avait aucun besoin, pourtant.

— Si ! Il te plaisait. Donc il me déplaisait. N'importe quoi pour ne plus faire partie des Drago's *girls* ! À ce propos, mes compliments pour ta nouvelle acquisition ! À moitié pute, à moitié garce, c'est exactement ce qu'il te faut !

Elle s'assit dans un fauteuil en croisant très haut ses jambes bronzées et demanda :

— Tu sais pourquoi je suis là, Gianni ?

Sans répondre, Drago prit le portefeuille et le lui tendit. Christine le considéra avec une moue goguenarde, en retira le rectangle de papier bleu et laissa tomber sur le sol l'enveloppe de cuir.

— Le contenu seul m'intéresse, dit-elle ; garde le contenant. Il pourra t'être utile... pour ton prochain divorce... Mais qu'est-ce que cela ? ajouta-t-elle, les yeux fixes ; d'où sors-tu cette nouvelle monnaie ?

— Tu as quand même entendu parler du dragodollar ? grommela le colosse.

— Vaguement, oui. Par des gens que ta mégalomanie fait bien rire. Moi aussi d'ailleurs. La preuve !

D'un geste vif, elle déchira le chèque.

— Fais m'en un autre, Gianni chéri. De préférence en yens. J'ai vaguement envie d'aller voir le Fuji-Yama...

— Le drago est accepté au Japon.

— C'est toi qui le dis ! Je préfère ne pas faire l'expérience du contraire et j'insiste pour que...

— N'insiste pas ! coupa Drago qui s'était assis en face de la jeune femme.

Le sourire de Christine se crispa.

— Tu refuses donc de me payer mes dividendes ?

— Je te les offre dans la devise de mon choix.

— Ton choix n'est pas le mien.

— Désolé.

La jeune femme se dressa tout à coup.

— Tu le regretteras, Gianni ! gronda-t-elle ; je vais de ce pas consulter mon avocat et mon conseiller financier.

— À ton aise, mais...

Drago changea d'expression et poursuivit sa phrase sur un ton presque suppliant :

— Mais ne fais pas de bêtise, Christine, mon petit Chris ! Je te parle ainsi dans ton intérêt, pas dans le mien. Ne va pas te lancer dans n'importe quelle aventure rien que parce qu'elle pourrait me porter préjudice. Pourquoi, d'ailleurs, voudrais-tu me faire du tort ?

Le rire de Christine s'éleva, si aigu qu'il en était presque hystérique.

— Pourquoi ? Quelle question idiote, Gianni ! Parce que je ne serai heureuse, vraiment heureuse, que le jour où je t'aurai vu mordre la poussière, voilà pourquoi !

Le visage massif du colosse se durcit.

— Tu risques d'attendre longtemps ce jour-là, répliqua-t-il d'une voix rauque ; j'ai les moyens de te contrer, ma belle, toi et tous les... amis que tu peux avoir...

— Oh ! Je sais ! Tu es fort, mon gros, fort comme l'hippopotame auquel tu ressembles de plus en plus. Rien ne peut percer ta cuirasse... à moins que l'on n'en trouve le défaut. Or il se fait que, ce défaut, je le connais, Gianni chéri. Tu veux que je te dise où il est ?

Elle fit un pas vers le colosse, les yeux étincelants, le visage déformé par la haine.

— Souviens-toi, une nuit, nous venions encore une fois d'avoir une scène ignoble. Tu avais bu comme un porc et tu t'es mis à délirer... Tu n'étais pas seulement le grand, le tout-puissant Gian-Orazio Drago, mais quelqu'un de bien plus considérable encore... Ta fortune, tu ne l'amassais pas pour ton compte mais pour celui d'un groupe...

Les énormes poings de Drago se serrèrent si violemment que les jointures des doigts blanchirent.

— Tu ne m'as pas révélé grand-chose sur ce groupe, poursuivit Christine, sauf qu'il avait l'intention de s'emparer de tous les pouvoirs sur la Terre. Pas pour des raisons politiques, non. Pour le plaisir ! Je me souviens très bien que tu m'as dit ces mots : « Pour le plaisir ! » Et aussi que, de tous tes partenaires, tu étais celui qui jouait le mieux, le plus vite et le plus intelligemment et que tu avais les meilleures chances de gagner la partie...

— Ce n'est pas vrai ! hurla Drago en se levant ; je n'ai pas pu parler ainsi !

— Tu l'as fait, Gianni, je t'assure ! J'en ai la preuve ! Quand je t'ai entendu divaguer, j'ai mis le magnétophone en marche et enregistré une cassette. Après, j'en ai tiré plusieurs copies, dont chacune est en sécurité dans un endroit où tu n'as pas accès...

La jeune femme eut un nouveau rire.

— Voilà comment je te tiens, mon gros père, ricana-t-elle ; avec cette cassette, je puis te faire condamner comme agent d'une puissance étrangère ! Car c'est bien ce que tu es, n'est-ce pas ?

Un bruit étrange naquit de l'autre côté du bureau, là où Drago se tenait debout, les bras ballants, le regard vacillant. Une série de secousses convulsives agitèrent ses épaules de portefaix. Des larmes jaillirent de ses yeux, ses lèvres s'écartèrent sur un hoquet caverneux. Et brusquement, à sa stupeur indicible, Christine se rendit compte que le colosse riait.

— C'est ça, bégaya-t-il, c'est ça, Christine ! Tu as tout compris ! Je suis un agent d'une puissance étrangère ! Et maintenant, fous-le-camp, idiote ! Va répéter tes accusations où tu voudras ! Va faire entendre ta cassette à tout le monde ! Tu m'as percé à jour, je suis pris, je suis fait ! Tu as eu la peau de Drago !

Son expression était si inquiétante que la jeune femme courut vers la porte.

— Mais oui ! Ne perds pas de temps ! l'encouragea le colosse ; tu vas avoir un succès fou avec ton roman d'espionnage ! Drago, l'agent secret, tu parles d'un scoop ! Avec ça, ta fortune est faite !

Christine disparut. Drago continua à rire. Puis il se calma peu à peu et regarda autour de lui avec une sorte de crainte. « Mais il ne faudrait pas, songea-t-il, que cette imbécile aille compromettre toute la partie avec ses conneries ! Je dois prévenir les autres... quitte à me faire taper sur les doigts... »

Lentement, il marcha jusqu'à l'un des appareils, enfonça un bouton. Une vive lumière s'alluma sur l'écran. Drago se plaça devant lui, bien en vue, et se concentra.

CHAPITRE VI

Laure entra en trombe dans sa loge dont elle fit claquer la porte, arracha son habit, sa chemise, sa culotte et ses bas de soie, dégrafa sa guêpière à la hâte, la jeta à ses pieds et se laissa tomber dans le premier fauteuil venu en poussant un interminable soupir de soulagement.

— Ouf ! s'exclama une voix moqueuse.

La comédienne tressaillit, tourna la tête et demeura muette de surprise. À quelques mètres d'elle, une jeune femme était assise sur le bord d'un divan et l'observait en souriant. Mais ce n'était pas tellement cette présence, pourtant inattendue, qui stupéfiait Laure, que l'extraordinaire ressemblance existant entre elle et sa visiteuse. Les mêmes cheveux noirs et bouclés recouvraient le même front bombé. Les yeux, d'un gris velouté, avaient la même expression de méfiance et d'ironie. Et les lèvres pulpeuses révélaient une sensualité identique.

— Un véritable instrument de torture, n'est-ce pas ? murmura la jeune femme en désignant la guêpière qui gisait sur le sol.

Laure se leva tranquillement et alla décrocher un peignoir de satin vert d'eau qu'elle enfila sans se presser.

— Vous l'avez donc porté, vous aussi ? demanda-t-elle en revenant vers le fauteuil.

— Celui-là et bien d'autres ! s'esclaffa son sosie ; mais j'oublie de me présenter. Je m'appelle Pamela, Pamela Fendel, et je suis une ancienne amie de Drago...

Elle avait une voix singulière, sourde et voilée, comme si elle souffrait de la gorge.

— Pas si ancienne que cela, quand même, dit Laure d'un ton narquois ; on ne vous donnerait pas vingt ans...

— Et à vous pas plus de dix-huit ! riposta Pamela en riant ; mais entre vous, moi et notre trousse à maquillage, nous savons que l'on se

tromperait ! D'ailleurs, qu'importe !

— Oui, qu'importe ! répéta la comédienne ; ce n'est pas pour évaluer nos âges que vous m'attendiez dans ma loge, je suppose.

— Non, mais pour évaluer tout le reste, rectifia la jeune femme ; on m'avait tellement dit que nous étions des sœurs jumelles que j'ai voulu m'en assurer. Et, comme les portes du théâtre étaient rigoureusement interdites pendant la répétition, je suis venue ici... Vous ne m'en voulez pas, je l'espère ?

— Nullement, assura Laure ; mais, maintenant que votre curiosité est satisfaite, je vais vous demander de me laisser... Il faut que je m'habille...

— Mais habillez-vous donc, ma chère ! l'encouragea Pamela ; cela ne me dérangera pas, au contraire ! Ou voulez-vous que je me déshabille, pour que nous soyons à égalité ? ajouta-t-elle avec un sourire équivoque ; nous pourrions ainsi nous comparer l'une à l'autre plus complètement... Mais je vous choque peut-être...

— Il en faudrait plus, murmura la comédienne en se dirigeant vers la penderie où se trouvaient ses vêtements.

— J'en suis sûre, dit Pamela ; et je parie que vous ne refuseriez pas non plus une goutte de ceci...

De la poche de son ample jupe bariolée, elle avait sorti un petit flacon de cristal taillé, à demi plein d'un liquide irisé. Laure secoua la tête.

— De la tisane de Lune, à cette heure-ci ? s'étonna-t-elle ; non, merci !

Pamela but une longue rasade avant de répondre.

— Vous avez donc vos heures, que c'est drôle ! souffla-t-elle.

« Sa voix ! songea Laure qui achevait de refermer son blouson de jean ; cette voix râpeuse des amateurs de tisane... Elle est bien accrochée, Pamela ! Et moi, je devrais faire attention ! Tout à l'heure, dans l'air de Chérubin, j'ai failli détonner deux fois... »

— Allons ! insista Pamela dont le regard était devenu un peu flou ; une goutte seulement, pour me tenir compagnie... Ou alors une cigarette de codo ?

Laure revint vers elle et croisa les bras.

— À quoi voulez-vous en venir, Pamela ? demanda-t-elle d'un ton brusque ; vous essayez de me droguer pour coucher avec moi ? Si j'en avais envie, je n'aurais pas besoin de cela...

Un éclair de colère passa dans les yeux gris de Pamela mais s'évanouit aussitôt.

— Dommage ! soupira-t-elle avec lassitude ; ça m'aurait amusée de tromper Drago de cette manière... Et puis non ! Même pas ! En fait, ce que j'étais venue vous dire, c'est... c'est...

Elle s'interrompt, passa ses doigts chargés de bagues sur ses boucles soyeuses, et ajouta dans un murmure :

— C'est : foutez le camp ! Foutez le camp avant qu'il ne soit trop tard !

— Trop tard pour quoi ? interrogea Laure.

Pamela eut un geste vague.

— Pour vous en tirer sans casse, pour éviter les pièges de Drago.

— Il est donc si terrible ?

— Terrible, oui... Mais pas comme vous pourriez le croire... Quand on le voit, avec sa graisse, avec sa masse, on pense à un ogre, n'est-ce pas ? Et, d'une certaine façon, c'en est un. Mais c'est un gosse aussi, un gamin, un petit Poucet dans la peau d'un ogre et encore plus gourmand que l'ogre... Il lui faut tout ! L'argent, bien sûr, et la puissance. Mais les êtres aussi, les femmes... Pas seulement leurs corps mais, c'est idiot ce que je vais dire, mais leur âme...

La jeune femme redressa tout à coup la tête et Laure vit deux larmes couler sur ses joues.

— Oui, leurs âmes, répéta Pamela ; il les achète, il les stocke... et celles qui essaient de lui échapper, il les pourchasse jusqu'à ce qu'il les reprenne en mains et les enferme pour toujours... Joy, sa première femme, s'est bouclée dans l'alcool, moi dans la drogue... Christine a réussi à s'en sortir, mais pour combien de temps ?

Elle saisit la main de Laure et la serra entre les siennes.

— Ne vous laissez pas piéger par Drago ! supplia-t-elle ; ne lui permettez pas de faire de vous ce que nous sommes toutes devenues : des pions sur un échiquier, des pions qu'il manipule pour gagner je ne sais quel jeu absurde... Absurde pour nous, en tout cas. Mais lui, Drago, il sait ce qu'il fait, ce qu'il veut... Savez-vous ce que je me suis demandé parfois ? Venez plus près, asseyez-vous à côté de moi, ce ne sont pas des choses que l'on peut crier sur les toits...

Laure céda aux mains qui l'attiraient. Dès qu'elle fut assise, Pamela l'entoura de ses bras et se pencha vers son oreille.

— Je ne suis pas certaine que Drago soit un être humain, chuchota la jeune femme ; je veux dire... un habitant de cette planète... J'ai surpris des conversations qu'il avait, dans une langue inconnue, avec je ne sais qui, la nuit, quand il me croyait endormie... Il riait beaucoup et d'autres rires lui répondaient, des rires d'enfants qui s'amuse...

La comédienne tenta de s'écarter.

— Non, ne me lâchez pas, gémit Pamela ; je sais ce que vous pensez mais je ne suis pas folle... J'ai peur... Écoutez, Laure... Vous n'avez jamais remarqué que les initiales de Gian-Orazio Drago étaient G.O.D., c'est-à-dire Dieu en anglais ? Vous ne croyez pas que cela signifie quelque chose ? Oh ! Ma chérie ! Aidez-moi ! Aidez-moi à sortir d'ici ! Partons ! Partons ensemble ! Vous n'êtes pas encore sous sa coupe, vous ! Vous vous en tirerez et vous me sauverez avec vous !

Laure sentit des lèvres se rapprocher des siennes, une main frémissante se glisser par l'échancrure de sa veste, lui caresser les seins. On frappa à la porte. Pamela s'éloigna aussitôt. La comédienne se leva, remit de l'ordre dans sa tenue et cria :

— Entrez !

Bryan Baker apparut dans l'embrasement et prit un air confus en apercevant les deux femmes.

— J'espère ne déranger personne, bredouilla-t-il.

Pamela se dressa à son tour.

— Vous ne dérangez personne et certainement pas moi ! lança-t-elle d'un ton acide ; je m'en vais, j'ai à faire...

Elle sortit d'un pas hésitant. Le journaliste la suivit des yeux puis se tourna vers Laure avec une expression malicieuse.

— Non ! Pamela et moi, nous n'étions pas en train de faire l'amour ! déclara la comédienne en haussant les épaules ; sinon j'aurais fermé ma porte à clé et je ne vous aurais pas dit d'entrer.

— Ça vous regarde, ma mignonne, ricana Baker ; pauvre Pamela ! Elle a encore forcé sur la tisane... Un de ces jours, ce sera le pépin...

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Laure, abruptement.

— Vous dire que je vous avais trouvée très bien dans le rôle de Chérubin... et je ne parle pas seulement de vos dessous ! répliqua le journaliste ; je comptais aussi vous inviter à dîner mais je n'ai pas l'impression que vous soyez d'humeur à...

— Eh bien, vos impressions vous trompent ! assura Laure en le prenant par le bras, et je serai ravie de bavarder un peu avec vous...

Paul Andrews lissa soigneusement ses cheveux argentés qu'il portait à la dernière mode, très longs et massés sur la nuque dans une sorte de catogan, et s'inclina sur la main que lui tendait Christine.

— Vous êtes sensationnelle, ma chère, assura-t-il en l'aidant à prendre pied sur le pont du yacht ; il est presque dommage que nous devions passer la soirée à parler affaires... Mais peut-être nous accorderons-nous un petit entracte...

Christine portait une robe de cuir noir qui s'arrêtait à mi-cuisses et dont les échancrures en forme de croissant révélaient par endroits la peau nue et bronzée. Ses cheveux blonds formaient une sorte de diadème sur le sommet de sa tête. Ses chevilles et ses poignets étaient cerclés de lourds bracelets d'or massif.

— Vous voyez, cher ami, que je viens à vous pieds et poings liés, répondit-elle en riant ; mais n'en abusez pas ! Il est vrai que, dans ce smoking d'un blanc virginal, vous avez l'air d'un ange. Et *je* n'ai rien à craindre d'un ange, n'est-ce pas ?

« Un ange déchu, songea Christine en observant son hôte ; il est marqué, ce pauvre Paul, et je me demande par quoi. Ce n'est ni par l'alcool ni par la drogue, on le saurait. Alors ? Une maladie secrète, cancer, Sida ou ce nouveau virus qui nous vient de la Lune et dont on parle de plus en plus ? En tout cas, pas question que je couche avec lui, à supposer qu'il en ait envie... Mais, de ce côté-là aussi, il paraît qu'il est en perte de vitesse... »

— Rien à craindre, c'est vite dit ! protesta Andrews ; et ce n'est guère flatteur pour moi ! D'autant moins que nous sommes seuls à bord, ainsi que vous le souhaitiez... C'est bien ce que vous m'avez dit par téléphone, tout à l'heure ?

— En effet.

— Avouez qu'un pareil rendez-vous ferait rêver tous les hommes !

— Mais vous n'êtes pas n'importe quel homme, mon cher Paul, ironisa Christine ; où m'emmenez-vous ?

— Dans le petit salon. J'ai pensé qu'il conviendrait mieux que la salle à manger à notre tête-à-tête. Et je ferai moi-même le service.

— Une bonbonnière ! s'exclama Christine en pénétrant dans une pièce dont les murs étaient tendus d'une soie cramoisie brochée de fils d'argent ; et ce tableau ? C'est un Titien, n'est-ce pas ?

— Une ébauche, rectifia Andrews ; la première version de sa célèbre Danaé qui est au Musée National de Naples ; une version beaucoup plus osée comme vous pouvez le voir, ajouta-t-il en prenant un chandelier d'argent sur la table dressée et en s'approchant de la toile ; voyez comme Danaé s'ouvre largement pour mieux recevoir la pluie d'or et quel plaisir elle éprouve à être ainsi pénétrée...

— Paul, voulez-vous vous taire ! dit la jeune femme avec un rire pointu ; vous allez me faire rougir ! Je suis venue ici pour parler de choses sérieuses...

— Tant pis ! soupira Andrews ; vous boirez bien quand même une coupe de champagne... Asseyez-vous, je vous en prie...

Christine s'installa sur le canapé qui occupait l'angle du salon et se laissa aller contre le dossier rembourré, sans paraître se rendre compte qu'elle exhibait ainsi presque entièrement ses jambes et qu'une des échancrures de sa robe laissait passer la pointe d'un sein. Mais elle vit fort bien que les yeux de son hôte devenaient fixes et que son souffle s'accélérait. « Est-ce cela son problème ? se demanda-t-elle ; le beau Paul serait devenu impuissant et, donc, voyeur à défaut d'autre chose ? C'est à retenir. »

— Paul, dit-elle en faisant tourner entre ses doigts sa flûte à champagne, Drago a refusé de me payer mes dividendes de la D.P.I. ou, plus exactement, il me les a offerts dans cette monnaie ridicule qu'il vient de mettre sur le marché.

Andrews demeura impassible.

— Sur quoi, j'ai déchiré son chèque et j'ai fait un petit calcul, continua la jeune femme ; je possède un bon paquet des actions de la D.P.I., pas assez pour arriver à la minorité de blocage, mais presque. Or je ne dispose pas des fonds qui me permettraient d'en acheter davantage. En revanche, une société qui a des D.P.I. dans son portefeuille pourrait, si elle y ajoutait les miennes, devenir partie prenante et peut-être même majoritaire dans

l'affaire. Je me suis laissée dire, peu importe par qui, que vous connaissiez peut-être des amateurs éventuels... Je me trompe ?

Andrews but une gorgée de champagne avant de répondre.

— Vous ne vous trompez pas sur ce point, Christine, dit-il d'une voix égale ; mais... croyez-vous sage de déclarer ainsi ouvertement la guerre à votre ex-mari ?

La jeune femme eut un rire grinçant.

— La guerre ? persifla-t-elle ; mais nous nous faisons la guerre, Gianni et moi, depuis le jour où nous nous sommes rencontrés !

Un fin sourire plissa les lèvres du financier.

— Je ne parlais pas de cette guerre-là, plaisanta-t-il ; les lits sont des champs de bataille où les armistices se signent aisément... Par contre, Drago ne vous pardonnera jamais d'avoir aidé ses adversaires à lui enlever son enfant chéri, la D.P.I.

— J'en prends le risque ! riposta Christine en haussant les épaules, ce qui eut pour effet de mettre son sein un peu plus en valeur ; je désire d'ailleurs être la première à lui annoncer la nouvelle.

— Cela vous regarde, ma chère... Et combien demandez-vous pour ce paquet d'actions ?

— Le triple de sa cotation actuelle à Wall Street.

Andrews eut un hochement de tête amusé.

— Le triple, fichtre ! Comme vous y allez ! Et c'est tout ?

— Non, dit la jeune femme en tendant sa flûte ; encore un peu de champagne... et une participation dans la Société Mayebachi...

Pas un muscle ne bougea dans le visage du financier.

— Vous êtes décidément au courant de beaucoup de choses, remarqua-t-il en remplissant le verre de Christine ; mais vous ne pouvez pas tout savoir. Qui, par exemple, contrôle la Mayebachi ? Celui qui en possède la majorité des actions, pensez-vous ? Pas du tout ! Le vrai patron – peu importe son nom – ne détient que 17 % de ces actions. Mais il a, dans son portefeuille, 38 % de celles d'une autre société, la Kanazawa Company, à laquelle appartient un tiers des actions Myebachi, plus 45 % de la Kasuga Corporation elle-même propriétaire d'un quart de la Muromachi Development qui a racheté 8 % de la Kanazawa et 5 % de la Mayebachi...

— Arrêtez ! supplia Christine en reposant sa flûte et en se prenant la tête à deux mains ; vous me donnez le vertige !

— J'aurais préféré que ce soit pour d'autre raison, dit Andrews avec un rire forcé ; je voulais seulement vous faire comprendre la complexité du système dans lequel vous voulez entrer... Tout cela est bien trop ardu pour cette jolie tête, ajouta-t-il en s'asseyant près de Christine et en posant la main sur son épaule nue ; alors qu'il serait si simple pour vous d'aller tout droit à l'essentiel...

La jeune femme se redressa et regarda son hôte d'un air intrigué.

— Qu'est-ce que vous appelez l'essentiel ? murmura-t-elle.

— Danaé vous assurerait, si elle pouvait parler, qu'elle a choisi la voie la plus directe pour accéder à la richesse, ricana le financier.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Vous connaissez les lois de Tonga sur la fortune ? Les bénéfices faits par les habitants de l'archipel doivent rester sur place sous peine d'être amputés de neuf dixième de leur valeur à la sortie. Drago a tourné plus ou moins cette disposition en faisant circuler dans le monde une partie de ses biens sous forme d'actions et, maintenant, de billets de banque. Mais cet empire de papier n'existe que s'il garde sa couverture ici, à Tonga, sous forme de lingots, de diamants, de perles, de pierres précieuses, que sais-je... Vous me suivez ?

— J'essaie, répondit Christine, sans paraître s'offusquer de sentir la main d'Andrews caresser son genou et remonter lentement vers l'intérieur de ses cuisses.

— Où Drago conserve-t-il son trésor ? murmura le financier ; certainement pas dans les coffres de sa banque, la cible serait trop évidente. Il doit avoir trouvé autre chose, une cachette bien plus insolite, tel que nous le connaissons. Comment la découvrir ?

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent.

— Vous voulez embarquer le magot ! chuchota-t-elle.

Andrews parut scandalisé.

— Certainement pas ! affirma-t-il ; ce serait du vol pur et simple et je ne m'écarterai jamais de la légalité, même si je la bouscule un peu de temps à autre... Non, Christine, il ne s'agit pas d'embarquer le magot, comme vous dites de façon si pittoresque, mais de le changer de place, si bien que Drago

lui-même ignorera ce qu'il est devenu. Dès lors, si un événement quelconque l'obligeait à produire sa couverture en espèces, il en serait incapable et sa colossale fortune en papier disparaîtrait comme un mirage.

— Mais comment trouver la cachette ? souffla Christine.

Les doigts d'Andrews atteignirent le bord de la robe haut relevée.

— En employant un moyen vieux comme l'antique, répondit le financier d'une voix oppressée ; celui dont Danaé s'est servie pour faire tomber la pluie d'or...

Sous la robe, sa main toucha une surface bombée et soyeuse. La jeune femme se leva d'un bond, rouge de colère, et lui fit face.

— Vous voudriez que je couche avec ce porc pour le faire parler ! lança-t-elle d'une voix sifflante ; vous êtes immonde, mon petit Paul !

— Non. Pratique ! répliqua Andrews qui avait déjà repris son sang-froid ; Drago est encore amoureux de vous, tout le monde le sait. Il ne demandera pas mieux que de vous tenir dans ses bras. Et je vous crois bien assez habile pour lui arracher les confidences dites « sur l'oreiller »... Un peu d'alcool, un rien de tisane de Lune, votre charme par là-dessus, et votre Gianni vous livrera son secret. Je me charge du reste et, dans très peu de temps, vous serez une des femmes les plus riches du monde...

Christine vida nerveusement le fond de son verre.

— Et Gianni sera ruiné ? demanda-t-elle, les yeux dans le vague.

— Bon pour la soupe populaire ! promit le financier.

« Et pire encore, songea la jeune femme ; si, aujourd'hui, j'accusais Gianni d'agir pour le compte d'une puissance étrangère, tout le monde me rirait au nez et aucun juge n'oserait le condamner... Mais quand il sera à terre... Et je me servirai de Paul et de ses amis pour en finir une bonne fois avec le grand Drago... »

— Revenez donc vous asseoir, ma chère, murmura Andrews en étendant le bras, et soyez un peu moins farouche... Voyons... Vous ne portez vraiment rien là-dessous ? Ce sont de bien mauvaises manières...

— Des manières de Danaé ! ironisa Christine en laissant la main l'envahir.

CHAPITRE VII

Notes de voyage de Bryan Baker.

28 mars.

Quelle gueule de bois, mes aïeux ! Le lait de coco fermenté, le vin de palme, l'alcool de taro et, pour terminer, quelques verres de whisky de malt douze ans d'âge... Assez ! J'en ai la nausée, rien qu'à l'écrire ! Il faut quand même que je tienne ce carnet sinon, demain, j'aurai tout oublié de ce qui s'est passé hier soir... et ce serait dommage !

D'abord, en fin d'après-midi, pondu deux articles à la demande du gros D. L'un sur une opération boursière tellement compliquée que je n'y ai rien compris, même en me relisant ! D., lui, a eu l'air content et c'est le principal. Il s'apprête, m'a-t-il dit, à devenir un trillionnaire, quoi que cela signifie, en contrant les Japs et en se servant des Chinois, quelle salade !

L'autre article était plus concret : des courtiers de Wall Street arrondissaient leurs fins de mois en trafiquant de la tisane de Lune. Ça aussi, paraît-il, va faire entrer des sous dans les coffres de Drago. Comment ? Je n'en sais rien et je m'en cogne ! Ce rombier-là gagnerait du fric en tendant la main pour voir s'il pleut.

Une fois fini le boulot, j'ai eu envie d'une détente, et, sans bien m'en rendre compte (sale menteur !), je me suis propulsé jusqu'à la loge de Laure où je trouve qui ? Pamela Fendel, l'œil rouge, la lèvre humide, le corsage ému et visiblement pas contente de me voir. Soûle de tisane, en plus. Laure, elle, digne, stricte, réservée, le glaçon sorti du frigo. Je l'ai quand même invitée à dîner, sans y croire, et ô surprise ! elle accepte. Nous voilà partis pour un boui-boui en bord de plage où je me souvenais que le crabe farci et le porc mariné aux piments étaient de petites merveilles de l'artisanat culinaire local. Ils l'étaient toujours et les boissons ci-dessus mentionnées aussi, plus une plage de carte postale, une nuit idyllique, un clair de lune trop beau pour être vrai... et une Laure que je n'avais pas encore

rencontrée, vive, drôle, enjouée, la patte de velours mais le coup de griffes toujours prêt... Un régal...

Moi, bonne pomme, je m'attendris, je m'épanouis, je pavoise... jusqu'au moment où, dans un sursaut – je devrais dire : un hoquet – de lucidité, je m'aperçois que la donzelle est en train de me sortir les vers du nez, non pas sur moi, ce qui aurait été flatteur, mais sur le gros D. en personne.

À première vue, rien d'étonnant. Laure, qui n'est pas idiote, a très bien compris qu'elle n'avait été engagée dans la tournée de Jacques Janvier que parce qu'elle ressemblait à l'idéal féminin de Drago. Du reste, si elle en avait douté, le tête-à-tête avec Pamela aurait suffi à l'en convaincre. Je me demande même si ces deux greluches ne s'apprêtaient pas, quand je suis arrivé, à échanger tout autre chose que des recettes de cuisine, mais ça, c'est leurs oignons.

Laure, disais-je, semblait avoir très envie de mieux connaître le gros D. avant d'être connue par lui, bibliquement parlant (si toutefois cela se produit, ce dont je ne jurerais pas). Quoi de plus naturel ? Ce qui l'est moins, c'est que la mignonne s'intéressait à son futur conditionnel (drôle de formule !) comme si elle voulait en écrire la biographie : et son enfance, son adolescence, sa famille, ses débuts, tout, quoi !

J'étais bien incapable de lui répondre – le passé de Drago est un mystère pour moi comme pour tout le monde – et la petite s'en est vite aperçu car elle a changé de thème, ou plutôt l'a repris par un autre bout : Drago toujours, mais contemporain. Depuis quand était-il à Tonga ? Qu'est-ce qu'il y faisait au juste, à part fortune ? Combien de fois s'était-il marié ? J'ai joué les potiniers de mon mieux et je me suis finalement rendu compte que Laure revenait constamment à deux sujets, toujours les mêmes : à part la bande de parasites sortis du Bottin Mondain qui se gobergent à ses frais tout en se disant pis que pendre, et la douzaine de pirates qui lui passent la main dans le dos avant de le prendre à l'abordage, Drago a-t-il un seul ami, un vrai ? Et, question beaucoup plus délicate, comment se comporte-t-il, au lit, avec les femmes ?

Sur le premier point, pas de problèmes ! Le gros D. est entouré d'acolytes, de larbins, d'hommes de main ou de peine, de lèche-bottes et de ramasse-miettes, mais je ne lui vois pas un ami.

— Et vous ? a insisté Laure.

— Moi, l’ami de Drago ? Vous voulez rire ! Nous n’avons en commun que le mépris du fric et de ceux qui l’adorent ! À cette différence près que Drago s’en met plein les fouilles, ce qui n’est pas mon cas.

— Mais, si l’argent le dégoûte, pourquoi en ramasse-t-il tellement ?

— Pas la moindre idée ! Il est peut-être maso. Il se flagelle à coups de milliards comme d’autres se cinglent les fesses avec un martinet...

— Restons sérieux !

— Nous ne le sommes que trop !

— Alors racontez-moi quelques anecdotes bien croustillantes sur les amours de Drago...

J’en avais plein le dos du gros D., de ses pompes et de ses œuvres. J’ai rouscaillé :

— Vous voulez connaître le mode d’emploi avant de manipuler l’appareil ?

J’aurais mérité une baffe et peut-être y a-t-elle pensé mais son sourire est resté immuable.

— J’aimerais avoir une idée de ce qui m’attend... peut-être...

— Pourquoi ne pas vous adresser à celles qui y sont passées avant vous ? Pamela semblait pleine de bons sentiments à votre égard... Je vous signale, à tout hasard, qu’elle est bisexuelle...

— Merci, je l’avais remarqué... Elle m’a fait, en effet, quelques confidences mais dans un genre plutôt délirant...

— La tisane...

— Sans doute... Pourtant la tisane n’explique pas tout. Pamela a une peur folle de Drago. Elle le considère comme un ogre, ou, plutôt, comme un gosse déguisé en ogre, qui ne cherche pas seulement à s’emparer du corps des femmes mais de leur âme, qui les manipule comme des pions dans un jeu incompréhensible... Elle se demande même s’il est humain, je veux dire : s’il fait partie de cette planète...

— Et allez donc ! Revoilà les extra-terrestres !

— Pamela n’a pas prononcé le mot, mais l’idée y était.

— Complètement givrée !

— Peut-être... Mais elle m’a fait découvrir une chose qui ne m’était pas venue à l’esprit : les initiales du nom de Drago composent le mot

« GOD »...

J'ai éclaté de rire.

— La plaisanterie est aussi vieille que... Dieu lui-même ! On en a fait des variantes plus ou moins rigolotes, du genre « godasse », « godiche » ou « godemiché »

— Et Drago lui-même, qu'en dit-il ?

— Rien, à ma connaissance. C'est le genre de trucs dont il se fout éperdument, comme des allusions à son tour de taille... Mais évitez malgré tout de l'appeler « mon gros », surtout dans les moments de tendresse... Il a sa sensibilité, cet homme...

Laure s'est mise à rire et a mis sa main sur la mienne en disant :

— Au fond, vous l'aimez bien, votre Crésus !

J'ai parlé d'autre chose mais, depuis, je ne cesse de me poser la question : est-ce que vraiment je l'aime bien, le gros D. ? Où est-ce que je le déteste depuis que je mesure combien Laure s'intéresse à lui ? D'où il faudrait déduire que je suis jaloux de Drago et, donc, amoureux de Laure... Grotesque ! Je pourrais être le père de cette gamine et, d'ailleurs, elle n'est venue ici que pour son « trillionnaire »... Mais voilà justement ce qui me gêne aux entournures. Comment une fille de cette classe a-t-elle pu accepter de jouer un rôle pareil, et je ne parle pas de Chérubin ?

Du peu qu'elle m'a dit, je sais qu'elle a été engagée par Mosca. Ce ne serait pas la première fois que ce maquereau de luxe recrute du cheptel pour le compte de son patron. Mais quels moyens a-t-il employés pour embarquer Laure ? Le fric ? C'est curieux, je n'arrive pas à imaginer Laure en pute. Ce n'est pas l'oie blanche, non, il s'en faut de beaucoup. De là à faire la retape, il y a de la marge, une marge que je ne parviens pas à franchir.

Alors quoi ? Une machination ténébreuse montée par les ennemis de Drago, avec Mosca comme traître – ça lui irait comme un gant ! – et Laure en séductrice machiavélique ? Là, ça ne colle plus... à moins que je n'aie plus les yeux en face des trous, ce qui, après tout, est possible, l'âge et le whisky aidant... Pourtant, les questions de la petite étaient bien insistantes et nettement orientées... Mais n'est-ce pas son droit, à cette pauvre agnelle, d'en savoir un peu plus sur le grand méchant loup qui va la croquer ? À suivre...

*
* *

Laure s'étira et jeta un coup d'œil enchanté sur le paysage qu'elle découvrait de la fenêtre de son bungalow. Cette mer de velours, ourlée d'une écume argentée, où les îles voisines étaient posées comme des cabochons d'émeraude, ce ciel d'une pureté indicible que rien ne semblait pouvoir troubler, cette plage étincelante sous le soleil déjà chaud, mais balayée par une brise fraîche, chargée d'un parfum de gardénia, tout cela ravissait la jeune femme.

Puis une idée la rembrunit. « Oui, c'est le paradis, songea-t-elle ; mais même le paradis se paie... et le moment approche où l'on va me présenter l'addition ! D'ailleurs, voilà le garçon... ou le maître des cérémonies, comme on voudra... »

Mosca descendait en effet, de son pas raide de robot, le sentier qui conduisait au bungalow. Il paraissait plus sinistre que jamais, dans ce paysage de rêve, avec ses vêtements noirs, le feutre qui lui couvrait la tête et les grosses lunettes fumées qui lui cachaient la moitié du visage. Laure passa à la hâte une robe de chambre et pénétra dans la salle de séjour au moment où l'on frappait à la porte d'entrée qu'elle alla ouvrir en soupirant.

— Vous avez fait la grasse matinée, constata Mosca en avançant dans la pièce ; rien d'étonnant après la soirée d'hier... Est-ce qu'au moins cet ivrogne de Baker vous a raconté des choses intéressantes ?

« Il me fait donc surveiller ! » pensa la jeune femme avec irritation.

— Passionnantes, répondit-elle ; c'est fou ce que les gens du grand monde peuvent avoir des vies compliquées !

— Il ne s'agit pas d'eux ! répliqua sèchement le secrétaire ; vous n'avez rien appris sur Drago ?

— Rien de compromettant, en tout cas, assura Laure ; d'ailleurs Baker semble éprouver beaucoup de sympathie pour lui...

Mosca s'assit et croisa ses mains toujours gantées de cuir noir. « Des gants par cette chaleur ! songea la jeune femme ; il doit avoir une maladie de peau... »

— Et que vous voulait Pamela ? demanda le secrétaire.

— Décidément, vous ne me lâchez pas d'une semelle ! s'exclama Laure, de plus en plus agacée.

— Je fais mon métier, faites le vôtre ! lança Mosca de sa voix sifflante.

— Pamela désirait simplement vérifier si je lui ressemblais autant qu'on le lui avait dit...

— Rien d'autre ?

La jeune femme regarda fixement les verres fumés derrière lesquels les yeux de son interlocuteur demeuraient invisibles.

— Elle m'a tenu des propos assez décousus sur la peur que Drago lui inspire, murmura-t-elle en haussant les épaules ; elle était droguée jusqu'aux yeux...

— C'est son état habituel, ricana Mosca ; elle ne vous a pas proposé de coucher avec elle ?

— Disons qu'il aurait pu en être question...

— Profitez de la première occasion qui se présentera et cuisinez-la... J'ai toujours eu l'impression que Pamela savait, sur son ancien amant, des choses qu'il pourrait nous être utile de connaître... Mais, pour l'instant, consacrez-vous tout entière à Drago... Dès la fin du spectacle, il vous fera appeler et... vous n'aurez qu'à changer de rôle. Vous me ferez votre premier rapport demain matin.

Laure sursauta.

— Demain matin ! répéta-t-elle ; vous surestimez mes talents, Mosca ! Une nuit ne suffira pas pour que Drago me livre ses secrets... s'il en a...

— Débrouillez-vous, car le temps presse, déclara le secrétaire en se levant ; et souvenez-vous que, de cette première nuit, dépend la suite de votre carrière, en bien... ou en mal.

CHAPITRE VIII

Drago enfila son haut-de-chausse par-dessus sa chemise de dentelles, tendit ses bas de soie sur ses mollets herculéens, enfonça ses énormes pieds dans des chaussures de velours grenat aux boucles incrustées de diamants, passa son justaucorps de brocart brodé d'or, boucla autour de sa taille de pachyderme une ceinture moirée qui soutenait une épée dont la poignée était constellée de pierreries et s'enfonça enfin sur le crâne une monstrueuse perruque à boudins. Puis, un poing sur la hanche, il s'avança vers un miroir, s'observa pendant quelques secondes et éclata d'un rire homérique.

— Je suis grotesque ! hurla-t-il ; j'ai l'air d'un éléphant de cirque déguisé en Roi-Soleil ! Bryan, tu l'écriras dans ton article ! Mais tu ajouteras qu'il y a encore plus grotesque que moi : ce sont les invités qui, pour me faire la cour, vont se croire obligés de me dire que je suis superbe ! Alors qu'eux aussi seront empêtrés dans des accoutrements pas possibles ! Quelle bande de cloches !

— Merci pour moi ! s'exclama Bryan Baker en riant, lui aussi.

Le colosse jeta un coup d'œil critique sur la tenue du journaliste, vêtu d'un long habit noir boutonné jusqu'au menton.

— Toi, tu triches ! grommela-t-il ; tu es en cureton, ou quoi ?

— En conseiller au Parlement, rectifia Baker ; ce n'est pas d'une gaieté folle, d'accord, mais je ne cherche à épater personne... Alors que j'en ai vus, en bas, dans la Galerie des Glaces... Le vieux Lord Babcock-Appleby en mousquetaire, avec ses jambes torses et son cou de poulet, ce n'est pas triste ! Et Silvio Alatri, le prince des pétroliers...

— Et le pétrolier des princes, compléta Drago, goguenard ; qu'est-ce qu'il s'est mis sur le dos, celui-là ?

— La robe rouge du cardinal de Richelieu, pas moins ! Comme il ne dépasse pas le mètre cinquante, sa traîne est trois fois plus longue que lui. Quant à l'honorable Yokosuka, il a commis une petite erreur de chronologie

et se balade en sans-culotte avec une pique au bout de laquelle il a planté une tête en carton, le portrait de sa femme, paraît-il ; on n'est pas plus galant...

— Là, tu inventes ! s'esclaffa Drago.

— Je n'ai pas assez d'imagination pour ça ! Il faut le voir pour y croire ! Comme il faut voir ce pédé de Walter Grinzig en médecin de Molière, entouré d'une bande de petits pages aux fesses dodues et prêtes pour le clystère ; ou le banquier Sködsborg qui joue les ambassadeurs persans avec un turban tellement haut qu'il l'accroche dans tous les lustres...

— Et côté dames ? demanda Drago, de plus en plus réjoui.

— Alors là, tu vas te régaler ! Vu la mode du temps, tous les nénés sont à l'air et, s'il y en a qui ont bonne mine, d'autres sont franchement en berne. Pour les jambes, tu croirais qu'elles sont à égalité puisque les robes à paniers les cachent. Pas du tout ! Plusieurs mignonnes ont trouvé astucieux de porter les paniers sans robes ! On dirait des oiseaux en cage... La femme de Rédésieh, l'empereur du coton, lui-même en abbé de cour, a pris Marie-Antoinette pour modèle – encore un anachronisme ! – et elle tient en laisse un mouton qui lâche ses crottes partout...

— Sur mes parquets cirés et mes dalles de marbre ! grommela Drago.

— Avec le monde qu'il y a, ce sera vite balayé... Ah ! Je te signale que les favorites de Louis XIV font prime. On aperçoit des La Vallière, des Montespan et des Maintenon dans tous les coins et tu ne vas plus savoir où donner du sceptre... Christine elle-même fait partie de la compétition et son décolleté te collera le tournis...

— Christine ? s'étonna le colosse en fronçant les sourcils ; nous nous sommes pourtant quittés plutôt fraîchement...

— Elle se sera réchauffée depuis, dit Baker avec hargne ; de toute façon, ce soir, c'est Laure qui a la priorité.

Drago se détourna du miroir et jeta un coup d'œil intrigué au journaliste.

— On dirait que ça te dérange, murmura-t-il.

— Je m'en tamponne le coquillard ! répliqua Baker aigrement ; mais je me demande pourquoi tu vas chercher tes nénettes aussi loin...

— Les chercher ? répéta Drago, étonné ; je n'ai pas été la chercher, cette petite Laure. C'est Mosca qui me l'a apportée sur un plateau... et elle savait ce qui l'attendait en venant ici.

— Y compris ton tour de taille ? lança le journaliste, de plus en plus acide.

Le colosse garda le silence pendant quelques secondes. Ses yeux d'un bleu phosphorescent eurent une lueur ironique.

— Toi, Bryan, si je ne te connaissais pas aussi bien, je dirais que tu es jaloux, persifla-t-il.

Baker eut un rire forcé.

— Moi, jaloux ? Et pourquoi ? Parce que cette petite dinde va t'ouvrir les bras et les jambes à la seule vue de ton carnet de chèques, comme elles le font toutes ? Tu n'as pas grand mal à te donner pour les tomber, Drago ! Pas besoin de faire ta cour ! Il te suffit de sortir ta carte de visite : « Gian-Orazio Drago, trillionnaire », et ces dames prennent tout droit le chemin de ta chambre à coucher ! C'est presque trop facile !

Drago fronça ses épais sourcils. Puis son visage se détendit et il sourit avec malice.

— Beaucoup moins facile que tu ne le crois, répondit-il ; au départ, oui, mon nom et mon fric arrangent bien des choses. Mais après, quand je veux leur plaire vraiment, leur faire oublier comment je m'appelle et le montant de mon compte en banque, quel travail ! Et c'est alors que je m'amuse !

Un nouveau rire secoua sa panse monumentale.

— Car je m'amuse, mon vieux Bryan, assura-t-il ; je me marre, je me fends la pêche, avec les femmes comme avec l'argent ! Toute ma force vient de là. Les autres riches sont sinistres, lugubres, constipés. Ils ne pensent qu'à leur pèze. C'est leur idée fixe le jour et leur cauchemar la nuit, le sang de leurs veines et la chair de leur chair. Le roi Midas changeait en or tout ce qu'il touchait. Aujourd'hui, les obsédés de l'oseille ont fait mieux : c'est eux-mêmes qu'ils transforment en lingots, leur cœur, leurs tripes et leurs couilles ! Surtout leurs couilles ! S'ils perdent leur pognon, ils se sentent châtrés, ils se flinguent ou sautent par la fenêtre...

Drago marcha vers la cheminée de marbre, prit une poignée de cigares dans une boîte en marqueterie, en tendit un à Baker qui refusa d'un geste. Le colosse alluma le sien à la flamme d'une bougie.

— Alors, reprit-il, quand ils me voient vivre comme je le fais et courir les risques que je cours, ils ne comprennent plus, ils s'affolent. Ils ne peuvent pas s'imaginer que je suis prêt à tout paumer sur un coup de carte,

de dé ou de Bourse, prêt à me retrouver à zéro pour le plaisir, pour un caprice. Ils se disent : « Ce n'est pas vrai ! Pour jouer ce jeu-là, Drago doit avoir des réserves cent fois, mille fois plus importantes que ce que nous pensions. Faisons gaffe... » Total : ils se tiennent à carreau, ils attendent le coup sûr, l'occasion garantie... et, moi, pendant ce temps, je les ratisse !

— Comme tu ratisse les bonnes femmes ! maugréa le journaliste.

Drago s'entoura d'un nuage de fumée odorante avant de répondre d'un ton rêveur :

— Là, ce n'est pas pareil et, avec elles, je serais plutôt le perdant. Je te l'ai dit : je veux être aimé pour moi-même, malgré mes milliards et ma graisse. Incroyable, non ? Et le plus drôle, c'est que, quelquefois, j'y arrive ! Et ça fonctionne dans les deux sens ! J'en connais qui feraient n'importe quoi pour me récupérer bien que je les aie traitées comme pas permis...

— Joy et Pamela par exemple...

— Par exemple. Et puis d'autres qui m'ont si bien empaumé que j'ai failli en perdre les pédales... Christine, entre autres... Ah ! celle-là, si elle l'avait voulu... Mais passons ! Je me demande ce qui arrivera avec ta petite protégée...

— Si tu parles de Laure, elle n'est pas ma petite protégée ! protesta Baker ; je trouve simplement dégueulasse que tu puisses t'offrir une môme comme elle rien qu'en sifflant dans tes doigts ! Et, pour te faire les pieds, je voudrais qu'elle se conduise comme la dernière des garces !

— Qui sait ? Ça me plaira peut-être ! s'esclaffa le colosse en donnant une bourrade amicale à Baker ; et maintenant, viens, mon pote ! Allons voir comment ta merveille se débrouille dans le rôle de Chérubin...

*

* *

Cachée par un montant du décor, Laure attendait le moment d'entrer en scène et observait la partie de la salle qui lui était visible. Drago trônait au premier rang, dans un siège qui avait dû être construit spécialement pour lui et qui, pourtant le contenait à peine. Tous les fauteuils autour du sien étaient occupés par des femmes qui, depuis le début du spectacle, n'avaient cessé de jacasser entre elles, comme d'ailleurs la plupart des spectateurs.

« Ces braves gens se moquent pas mal de Beaumarchais, songea la comédienne ; ils ne sont pas venus applaudir une comédie mais en jouer une autre, la leur, qui les intéresse beaucoup plus... À moins qu'ils n'attendent mon entrée en scène pour se manifester... Oui, c'est assez probable et je puis même m'attendre à certains commentaires. Mais il en faudrait plus pour me faire perdre contenance et je m'en vais montrer à tout ce beau monde ce que c'est qu'une actrice... »

Dès qu'elle apparut, en effet, le léger murmure qui flottait dans la salle s'interrompit net pour être presque aussitôt remplacé par de légers rires qui se voulaient scandalisés. « Je ne suis pourtant pas plus indécente que la majorité des spectatrices, se dit Laure ; mais plus jolie et mieux faite, pour ça oui ! Et c'est bien ce qui les agace... Du cran, ma fille, nous n'en sommes qu'au début ! »

Elle se lança avec animation dans le dialogue avec Suzanne, la suivante de la comtesse, qui lui donnait la réplique sans aucune conviction. « Elle me laisse me débrouiller seule, pensa Laure ; eh bien, c'est ce que je vais faire ! »

— ... *vous soupirez pour madame et vous m'en contez à moi, par-dessus le marché !* lança mollement Suzanne.

Laure prit une profonde inspiration, se plaça face au public et répondit d'une voix passionnée :

— *Cela est vrai, d'honneur ! Je ne sais plus ce que je suis ; mais, depuis quelque temps, je sens ma poitrine agitée ; mon cœur palpite au seul aspect d'une femme ; les mots « amour » et « volupté » le font tressaillir et le troublent...*

Elle avait dit cela avec une telle force, un tel élan que les rires se turent. Et c'est dans un profond silence, que Laure acheva sa tirade, d'un ton de plus en plus exalté.

— *Enfin le besoin de dire à quelqu'un : « Je vous aime », est devenu pour moi si pressant que je le dis tout seul, en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues...*

La comédienne reprit son souffle et, avec un frisson de joie, entendit des applaudissements s'élever, timides et hésitants d'abord puis de plus en plus enthousiastes. À demi dressé dans son fauteuil, Drago faisait claquer ses énormes battoirs avec une sorte de frénésie. « C'est gagné ! songea Laure

en sentant les larmes lui monter aux yeux ; maintenant, plus personne n'osera se moquer de moi... Et je n'ai pas encore sorti le meilleur de moi-même ! Ils verront, avec la romance ! »

Ils virent en effet. Quand le ravissant androgyne s'inclina devant la comtesse et commença le premier couplet, elle y mit une telle grâce et, dans sa voix, une tendresse si fervente que ses camarades de scène semblèrent émues, elles aussi. Chaque fois que revenait les vers :

« Que mon cœur, mon cœur a de peine ! »

Laure lui donnait une inflexion de plus en plus poignante. Elle se prit si bien au jeu que lorsqu'elle chanta le dernier couplet :

Je veux, traînant ma chaîne,

(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)

Mourir de cette peine,

Mais non m'en consoler.

un long sanglot la secoua.

L'ovation qui suivit dura plusieurs minutes et Jacques Janvier commençait à se demander s'il allait devoir baisser le rideau quand la pièce put reprendre son cours normal. Elle s'acheva par un triomphe. Drago, debout, les bras tendus vers la scène, vociférait des phrases entrecoupées de rires et, en même temps, distribuait ses ordres à des laquais du plus beau noir qui accouraient les bras chargés de fleurs et de seaux à champagne.

— La fête continue dans la galerie des Glaces ! hurla le colosse.

Puis, apercevant Baker qui l'observait à quelques mètres, il fit un bond vers lui et le saisit par les épaules.

— Tu as gagné, l'ami ! gronda-t-il ; cette merveille-là n'est pas de celles que l'on achète ! Il va falloir que je la mérite ! Viens boire à sa santé avant qu'elle nous rejoigne !

Les deux hommes s'éloignèrent sans remarquer le couple qui se tenait à quelques pas.

— Vous avez entendu ? murmura Christine dont les longs cheveux blonds flottaient librement sur les épaules que laissait nues un somptueux déshabillé de dentelles noires.

Paul Andrews, auquel sa robe de moine donnait un air austère et presque ascétique, hocha sa tête décharnée.

— J'ai entendu, répondit-il ; cette jeune personne va décidément vite en besogne. Il est vrai qu'elle a employé tous les moyens du bord...

— J'ai les miens ! ironisa Christine en entrouvrant discrètement son déshabillé.

Andrews sursauta.

— Mais vous êtes nue, là-dessous ! souffla-t-il ; quel déguisement est-ce là ?

La jeune femme eut un rire canaille.

— Comment ? Vous ne reconnaissez pas Danaé ? C'est pourtant sa tenue, telle qu'elle est sur le tableau que vous m'avez montré... Il n'y manque que la pluie d'or... Et, justement, je comptais donner, tout à l'heure, une petite représentation intime, réservée aux seuls initiés... et à Drago bien entendu... Nous verrons bien si mes talents de comédienne valent ceux de cette Laure je ne sais qui...

Andrews s'éloigna sans répondre. « Il a l'air vraiment malade, songea Christine ; pourvu qu'il tienne jusqu'à ce que j'aie réglé mes comptes avec ce cher Gianni... »

CHAPITRE IX

— Non ! dit Laure ; je me refuse à porter une minute de plus cette odieuse guêpière ! Vous seriez même très gentil, Bryan, de quitter ma loge et de me laisser me changer... Dites à votre ami Drago que je suis très flattée, émue, etc., mais épuisée et que je ne rêve que d'une chose : me mettre au lit... seule, bien entendu !

Le journaliste parut complètement décontenancé.

— Mais tout le monde vous attend ! protesta-t-il ; et Drago le premier ! Pas pour vous faire la cour, comme vous pourriez le craindre, mais pour vous dire ce que nous pensons tous : vous êtes vraiment une comédienne exceptionnelle !

— Vous en doutiez donc ? demanda Laure avec un sourire moqueur ; merci à vous, à Drago, merci à tout le monde... et maintenant, pour l'amour de Dieu, fichez le camp et laissez-moi ôter cet instrument de torture !

Restée seule, la jeune femme se déshabilla entièrement et se considéra pendant quelques instants dans le miroir qui lui faisait face. Puis, avec un haussement d'épaules, elle entreprit de se démaquiller. « Qu'est-ce qui m'arrive ? se demanda-t-elle ; pourquoi est-ce que je m'enfuis ainsi ? Tout se passe à merveille, j'ai bien joué, j'ai conquis la salle, la troupe de Janvier elle-même m'a fait fête, mes admirateurs n'attendent que moi... et je vais me coucher ! Pourquoi ? Je sais très bien que je ne pourrai pas dormir... Alors, de quoi ou de qui ai-je peur ? De Drago ? Le pauvre homme était plus grotesque que jamais en Louis XIV et la seule idée qu'il pourrait me tourner autour dans cet accoutrement me fait horreur... Non ! J'exagère... Me fait pitié... »

Elle passa rapidement son ensemble jean et allait se diriger vers la porte quand elle s'immobilisa. « Que dira Mosca ? songea-t-elle ; si je refuse ce soir les hommages de Drago, je manque à mon contrat... et les conséquences pourraient être pénibles... Eh bien, tant pis ! Que Mosca

fasse ce qu'il veut ! Je ne me sens pas d'humeur à jouer Mata Hari après Chérubin ! »

On frappa à la porte.

— Qui est-ce ? demanda Laure.

— Drago.

« Le maître vient voir pourquoi son esclave refuse de lui obéir », pensa la jeune femme, goguenarde.

— Entrez donc ! Après tout, vous êtes chez vous ! cria-t-elle.

Elle fut heureusement surprise de voir que Drago avait remplacé son déguisement par un pantalon et une saharienne qui diminuaient quelque peu son ampleur. Le colosse paraissait en outre plutôt embarrassé.

— Je suis confus de vous déranger alors que vous avez besoin de repos, murmura-t-il ; Bryan Baker m'a dit que vous ne pourriez pas être des nôtres ce soir et je comprends très bien à quel point vous devez être lasse. Mais je tenais quand même à vous dire l'immense plaisir que vous nous avez procuré, à mes invités et à moi, en jouant comme vous l'avez fait... On va vous raccompagner chez vous...

— C'est tout à fait inutile, assura Laure ; je retrouverai mon chemin sans peine et... et je préférerais être seule. Pardonnez-moi ! Je dois vous sembler bizarre...

— Pas du tout ! protesta Drago ; moi aussi, je donnerais n'importe quoi pour pouvoir m'isoler un peu.

Un éclair malicieux passa dans les yeux gris de Laure.

— Vous ! Vous n'avez pas envie de retrouver cette foule de courtisans qui n'attendent que vous pour que la fête commence ?

Drago eut une moue dédaigneuse.

— La fête ? Quelle fête ? Un énorme chahut où tout le monde parlera sans que personne n'écoute personne, où l'on rira d'autant plus fort qu'il n'y aura aucune raison de s'amuser et où, après avoir vidé force bouteilles de champagne, les couples se mélangeront sans le moindre désir... Vous appelez ça une fête ?

— Non. Mais cela doit être curieux à voir... de loin...

Le visage massif de Drago s'anima tout à coup.

— Vous parlez sérieusement ? Venez ! Je vous emmène...

— Où ?

— Dans mon poste d'observation, là-haut... Rassurez-vous ! Ce n'est pas un piège. Vous serez libre de repartir dès que vous le voudrez...

Avant que Laure ait pu répondre, le colosse la prit par la main et l'entraîna dans le couloir jusqu'à un escalier en colimaçon dont il gravit les marches avec une agilité étonnante chez un être de son poids.

Ils parvinrent ainsi sur un palier circulaire où deux hommes en combinaison noire montaient la garde devant une porte monumentale.

— Ne bougez pas d'ici, leur dit Drago, et ne laissez passer personne sous quelque prétexte que ce soit. Quand cette demoiselle ressortira, vous la ramènerez chez elle... Par ici, ma chère...

Il fit entrer la comédienne dans une pièce encombrée d'appareils de toute sorte et dont le plafond était fait d'une coupole transparente derrière laquelle scintillaient les étoiles.

— On dirait un observatoire, murmura Laure.

— C'en est un, en quelque sorte, répondit Drago ; mais il n'est pas destiné à étudier le ciel, hélas ! Je dirais bien que vous êtes ici dans mon poste de commandement si ça ne faisait pas un peu militaire et encore plus prétentieux. C'est de cet endroit que je dirige mes affaires. Ces ordinateurs, ces télétypes, ces vidéos, me mettent instantanément en communication avec l'endroit du monde où je désire intervenir... Tenez ! Voulez-vous voir à quoi ressemble Wall Street ?

Il s'approcha d'un des récepteurs, tourna un bouton. Un écran s'alluma instantanément et une immense salle, noire de monde, apparut, tandis qu'un vacarme assourdissant faisait trembler le haut-parleur. Laure porta les mains à ses oreilles. Drago diminua le son.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? interrogea la jeune femme. Une émeute ?

— Une séance ordinaire à la Bourse de New York, répondit Drago en souriant.

— Et c'est toujours aussi bruyant ?

— L'ambiance me paraît plutôt calme aujourd'hui... On va savoir comment se tient le marché...

Du bout de l'index, il frappa une série de chiffres sur un clavier. L'image de la salle fut remplacée par celle d'une pièce étroite, encombrée de

dossiers et de téléphones, au centre de laquelle se tenait un homme en bras de chemise, l'air recru de fatigue.

— Ça va comme tu veux, Ned ? demanda Drago.

— Non, patron, murmura l'autre ; depuis qu'on parle de votre consortium de banques chapeauté par la D.P.I., les actions de celle-ci ont tendance à mollir...

— Laisse-les mollir, Ned. Les filiales sont en place ?

— Depuis ce matin, patron... Enfin... Pour vous, depuis hier soir...

— Non, Ned ! Depuis demain soir, rectifia Drago ; tu ne t'habitueras jamais à la différence des dates sur le 180^e méridien... Préviens-moi si le mouvement de baisse s'accroît...

— Entendu, patron. Vous pouvez compter sur moi, dit l'homme d'une voix étrangement rauque.

— Compter sur lui ! ricana Drago en coupant la communication ; ce pauvre Ned est imbibé de tisane de Lune et il ferait n'importe quoi pour s'en procurer, y compris me trahir... ce qui est le cas, d'ailleurs...

— Comment ! s'exclama Laure ; il vous trahit, vous le savez et...

— Et je m'en sers, acheva gaiement le colosse ; un bon traître, bien placé, bien employé est parfois plus utile qu'un ami sûr. En tant que comédienne vous devriez le savoir. Et ce qui se passe ici n'est rien de plus qu'une sorte de comédie... Mais je vous en avais promis une autre, ajouta-t-il en se dirigeant vers le fond de la pièce.

Il fit coulisser un panneau, découvrant une rangée d'écrans qu'il alluma l'un après l'autre.

— La Galerie des Glaces et les salons avoisinants, annonça-t-il ; vous voyez que l'ambiance est déjà assez chaude...

Des femmes s'étaient en effet dénudées jusqu'à la taille et se laissaient caresser les seins en riant par des admirateurs plus qu'à moitié ivres. D'autres, renversées sur des sofas, s'exhibaient avec une satisfaction évidente. Un couple d'éphèbes en collants couleur chair s'étreignait frénétiquement.

— Vous voyez qu'ils ne nous ont pas attendus, murmura Drago ; mais peut-être êtes-vous choquée...

— J'en ai vus d'autres ! riposta Laure en haussant les épaules ; mais ce qui me frappe surtout ici, c'est qu'ils n'ont pas du tout l'air de croire à ce

qu'ils font... Ce sont de mauvais acteurs dans une mauvaise pièce !

— Et le dialogue ne doit pas valoir grand-chose non plus ! Écoutons-le ! dit Drago en tournant un bouton.

— Mais que fait donc Drago ? demanda une voix aigre ; il nous a plantés là pour courir après son Chérubin ? C'est un peu fort ! Il est vrai que cette petite garce a tout fait pour l'aguicher...

— Il s'étranglait d'enthousiasme, renchérit quelqu'un d'autre ; je ne l'ai jamais vu ainsi ! Je vous parie ce que vous voudrez que le gros patapouf est de nouveau tombé amoureux... Cela promet des...

D'un geste sec, Drago éteignit l'appareil.

— Dommage ! ironisa Laure ; j'aurais aimé entendre la suite...

— Sans intérêt, grommela le colosse ; cherchons ailleurs... dans ce petit salon, par exemple...

Des ombres apparurent sur l'écran. Elles entouraient un lit sur lequel une femme entièrement nue était étendue dans une pose si provocante qu'elle en était obscène.

— Vous avez bien compris la règle du jeu, disait-elle ; je suis Danaé et j'attends de vous la pluie d'or. Chacun de vous lance son enchère et la glisse là où il convient... J'appartiendrai au plus offrant... Mais où est Drago ? Allez le chercher ! Je ne veux pas commencer sans lui !

— Salope ! gronda le colosse en coupant à la fois l'image et le son ; elle ne sait plus quoi inventer pour me rendre ridicule !

— Le ridicule serait plutôt pour elle, murmura Laure, frappée de voir à quel point les traits de Drago s'étaient altérés.

— Il rejaillit sur moi, soupira Drago ; c'est Christine, une de mes ex-épouses... J'ai été... très épris d'elle... Mais elle me hait et, chaque fois qu'elle le peut, elle me le prouve... En ce moment même, elle essaie de me ruiner avec l'aide de certains de mes ennemis... Au fait, Paul Andrews, où est-il passé, celui-là ?

Il alluma plusieurs écrans, les uns après les autres, et finit par obtenir l'image de deux hommes qui chuchotaient dans l'embrasement d'une porte. Drago poussa le volume au maximum en disant :

— Le voilà ! C'est celui qui porte une robe de moine. L'autre, le Japonais déguisé en sans-culotte, veut avoir ma peau depuis toujours... Qu'est-ce qu'ils peuvent bien se raconter ?...

— La nouvelle est toute fraîche, mais je vous la garantis, murmurait Andrews ; ce damné Drago a encore trouvé le moyen de nous coiffer au poteau !

— Il faut que nous en parlions, répondit le Japonais, mais pas ici... Je ne serais pas étonné qu'il y ait des micros partout...

— Alors sur mon yacht, proposa Andrews ; rendez-vous dans une heure... Nous serons entre amis...

— Et j'y serai aussi ! ricana Drago en se tournant vers Laure ; ou, du moins, j'entendrai comme si j'y étais : le yacht d'Andrews est sur écoute !

La jeune femme le regarda fixement et secoua la tête.

— Alors, c'est ça, la vie de l'homme le plus riche du monde ? dit-elle d'une voix désolée ; vous donnez des fêtes à des gens qui se moquent de vous ou complotent votre perte. Vous les espionnez et, eux, ils vous trahissent. Et tout cela pourquoi ? Pour augmenter votre fortune ? C'est d'un triste !

À sa grande surprise, Drago se mit à rire.

— Vous n'y comprenez rien ! assura-t-il ; il s'agit d'un jeu, un jeu que je vais gagner dans très peu de temps, sauf erreur... Et des erreurs, j'en commets rarement... sauf avec les femmes, je le reconnais. Mon point faible est là et mes adversaires en profitent. Mais, jusqu'ici, j'ai toujours déjoué leurs pièges... Et la partie est sur le point de se terminer à mon avantage, je le répète.

— Une partie dont l'enjeu est la Terre, n'est-ce pas ? murmura Laure sans le quitter des yeux.

Le colosse parut soudain déconcerté.

— Euh... Oui, d'une certaine manière...

— Et lorsque vous aurez gagné la Terre, quel sera le prochain objectif ? insista la jeune femme.

— Je ne sais pas encore... Il y a tant d'autres... d'autres...

— D'autres planètes ? suggéra Laure.

Le visage massif de Drago se contracta.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Vous êtes folle ? marmonna-t-il.

— Peut-être... Aussi folle que Pamela qui, comme moi, se demande si vous êtes un être humain...

— Pamela est une droguée !

— C'est vrai. Mais la tisane de Lune permet parfois d'être étonnamment lucide... Pamela dit encore que vous volez l'âme des femmes qui s'éprennent de vous...

Le colosse haussa les épaules.

— Fariboles ! s'exclama-t-il ; qu'est-ce que cela signifie ?

— Je l'ignore, dit Laure, et je ne veux surtout pas le découvrir à mes dépens... Alors, avant que je ne m'attache à vous, je vais vous révéler quelque chose qui va sans doute vous mettre en colère. Vous me chasserez de votre île, je rentrerai chez moi et vous pourrez continuer votre partie jusqu'au bout... Drago, j'ai été engagée par votre secrétaire Sandro Mosca non seulement comme comédienne mais aussi pour vous séduire. Je dois devenir votre maîtresse, votre amie, votre confidente, vous faire parler, surtout de votre passé, de votre enfance, votre adolescence, et tout répéter à Mosca... J'ajoute que je n'ai accepté ce rôle que parce que Mosca me faisait chanter... Et maintenant...

Un éclat de rire l'interrompt. Incrédule, elle regarda le colosse, plié en deux dans le fauteuil où il s'était laissé tomber.

— Alors c'est ça qu'ils ont trouvé ! hoqueta Drago ; mais ils deviennent tous les jours un peu plus malins, ma parole ! C'est à croire qu'eux aussi commencent à se douter de quelque chose... Et ce brave Mosca, la perle des secrétaires, un traître, comme les autres, comme vous !

Son rire s'interrompt brusquement.

— Pardon ! Vous ne m'avez pas trahie, Laure. Ce sont plutôt mes adversaires que vous trahissez ! Voilà un cas qui n'avait pas été prévu par le jeu... Il va falloir que je consulte les arbitres... Laure, je suis désolé pour vous, mais en me faisant vos aveux, vous avez tout remis en question !

— Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? demanda la jeune femme d'une voix étranglée ; laissez-moi repartir, je vous en prie...

— C'est tout à fait impossible, répondit Drago ; vous en avez trop appris, trop deviné... et trop dit. Pourquoi, diable, m'avez-vous révélé ce qu'était votre rôle exact ?

Laure jeta un coup d'œil ironique au colosse.

— Et si c'était parce qu'après tout je suis déjà amoureuse de vous ? lança-t-elle ; cela vous gênerait beaucoup, n'est-il pas vrai ? Cela

modifierait les règles de votre fameuse partie ? Eh bien, il ne vous reste plus qu'à en commencer une autre, mon bon ami ! En tenant compte, cette fois, d'un élément nouveau : un de vos pions vous aime, ce qui ne s'est jamais vu de mémoire de joueur ! Et maintenant, je vous quitte... Je tombe de sommeil...

— Vous n'avez pas envie d'écouter ce qu'Andrews et sa bande ont à se dire ? murmura Drago.

— Si, bien sûr, dit la jeune femme en bâillant ; mais je ne vous promets pas de rester éveillée jusqu'au bout...

OceanofPDF.com

CHAPITRE X

Le grand salon du yacht était faiblement éclairé et le visage des hommes qui s'y trouvaient rassemblés à peine visible dans la pénombre. Seuls les déguisements qu'ils portaient permettaient de les distinguer les uns des autres. Ils s'étaient assis, au fur et à mesure de leur arrivée, dans les fauteuils disposés en cercle autour d'une table basse surchargée de bouteilles et de verres.

Andrews, toujours couvert de sa robe de moine, les servit l'un après l'autre. Il paraissait épuisé et c'est avec un effort visible qu'il déclara :

— Messieurs, je ne pensais pas que nous serions amenés aussi vite à nous réunir de nouveau. Mais le diable d'homme à qui nous avons affaire brûle décidément les étapes. À peine avons-nous appris l'existence du dragodollar que la fusion en consortium de la Drago Pacific Investment avec onze autres banques mères du groupe était annoncée, en même temps que la création d'une vingtaine de filiales. Les actions de la D.P.I. baissent aussitôt, comme il se doit... et un nouveau bruit se met à courir : un trafic de drogues aurait été découvert à Wall Street où plusieurs courtiers seraient sur le point d'être arrêtés... Comme par hasard, ceux qui nous étaient favorables et travaillaient secrètement contre Drago...

— Cela est-il confirmé ? demanda Sködsborg en s'éventant avec son turban d'ambassadeur de Perse.

— Les mandats d'amener sont signés, répondit Andrews.

Lord Babcock-Appleby essaya vainement de tendre ses bas de soie sur ses mollets décharnés.

— Même si cet événement, euh... déplorable, devait se produire, murmura-t-il, ce n'est pas lui qui fera remonter les actions de la D.P.I. et du consortium. Drago va se retrouver au tapis !

Le financier lui jeta un coup d'œil agacé.

— Vous connaissez pourtant le principe de l'escarpolette, dit-il sèchement.

— Plaît-il ?

— Plus vite vous descendez, plus forte est la poussée qui vous renvoie en l'air ! Les filiales de Drago sont en train de racheter à tour de bras et à bas prix les actions de ses banques mères.

— Du papier ! s'esclaffa Silvio Alatri, drapé dans sa traîne de cardinal comme dans une cape.

— Du papier qui redeviendra de l'or dès que le déclic qui transforme une baisse en hausse se sera produit ! répliqua Andrews.

— Et ce déclic ? demanda Walter Grinzig qui n'avait pas songé à retirer son chapeau pointu de médecin de Molière.

— J'aurais dû parler d'explosion atomique, ironisa le financier ; vous êtes prêts, messieurs, à recevoir les retombées ?

Les yeux bridés de Yokosuka le regardèrent sans expression. « Il ne tourne pas rond, songea-t-il ; serait-il aussi malade qu'on le dit ? »

— Drago, poursuivit Andrews, a passé un accord avec Pékin ; le drago devient la monnaie nationale chinoise.

Grinzig lâcha un juron ordurier. Alatri répandit le contenu de sa coupe sur sa robe rouge. Lord Babcock-Appleby passa lentement la main sur son front plissé de rides.

— Officiel ? souffla Sködsborg.

— Ce le sera dans les heures qui viennent, affirma Andrews ; dès demain, un milliard d'hommes manipuleront le drago comme nous le dollar, la livre sterling ou le yen.

Un lourd silence s'établit dans la pièce.

— C'est un marché à conquérir, déclara enfin Yokosuka, impassible ; nous sommes bien placés pour vendre nos produits aux Chinois.

— Et vous accepterez des dragos en paiement ? gronda Sködsborg, rouge de colère ; vous entrez dans le jeu de ce mégalomane !

— Que faire d'autre ? soupira Rédésieh ; les trois quarts de mes importations de coton viennent de Chine. Il faudra bien que je les paie dans l'unité monétaire qui...

— Quelle unité monétaire ? interrompit hargneusement Sködsborg. Où est l'encaisse métallique qui garantit le drago, la couverture qui en fait une monnaie fiduciaire ?

— Eh ! Vous le savez bien ! s'exclama Alatri ; elle est ici, sa couverture ! Un trésor caché quelque part dans l'archipel...

— C'est ce que tout le monde dit, mais personne ne l'a vu, ce trésor, fit remarquer Lord Babcock-Appleby ; il pourrait aussi bien s'agir d'un bluff colossal, digne en tout point du tour de taille de notre homme !

— Possible, dit Rédésieh, mais lequel d'entre nous aura le culot... et les moyens d'aller voir si Drago bluffe ou pas ?... Ne répondez pas tous à la fois ! ajouta-t-il avec un rire moqueur.

Un nouveau silence se fit. Andrews en profita pour remplir les verres vides puis retourna se rasseoir et se prit la tête à deux mains.

— Tout est là, marmonna-t-il, dans ce trésor qui, en principe, fait de Drago l'homme le plus riche du monde. S'il existe, où se trouve-t-il ? Qui le sait, à part Drago lui-même ? Et qui peut lui arracher une pareille confiance ?

— Une femme, suggéra Grinzig avec une grimace de mépris.

— C'est ce que j'avais pensé, répondit Andrews ; d'où la scène qu'a jouée Christine tout à l'heure. Dans le rôle de Danaé, elle devait s'offrir à la pluie d'or et finir par appartenir au donateur le plus généreux. Dans son esprit, et dans le mien, ce dernier devait être Drago qui est resté très attaché à Christine... Mais Drago n'était pas là !

— Il devait folâtrer avec cette petite fille que nous lui avons envoyée, ironisa Alatri.

— Peut-être, admit Andrews ; tout ce que nous savons, c'est que le couple s'est enfermé dans le bureau de Drago et que les gardes ont reçu la consigne de ne laisser entrer personne sous quelque prétexte que ce soit.

— Voilà qui paraît clair ! ricana Rédésieh.

— Sauf sur un point, rectifia Andrews ; quand Drago est en bonne fortune, il s'isole dans ses appartements du premier étage... Pourquoi emmène-t-il cette gamine voir ses ordinateurs ?

Un sourire pincé retroussa les lèvres flétries de Lord Babcock-Appleby.

— Il lui montre peut-être ses derniers relevés de compte en banque pour mieux la séduire ! lança-t-il d'une voix aigrelette.

— Vous ne vous trompez sans doute pas de beaucoup, mon cher, dit Andrews ; ce tête-à-tête prolongé dans un endroit qui n'est guère romantique semble en tout cas prouver une chose : Drago se plaît dans la compagnie de sa nouvelle conquête et, ceci, avant même d'en avoir obtenu les faveurs.

— Et qu'en déduisez-vous ? demanda Yokosuka.

— Que cette fille, Laure Cabrières, pourrait bien être la clé de notre problème. Nous l'avions fait engager par Mosca, souvenez-vous, parce qu'elle était le portrait robot de la femme idéale telle que Drago la conçoit, et nous voulions qu'elle devienne peu à peu son amie, sa confidente... Laure paraît avoir réussi plus vite et mieux que nous ne l'espérions. Chargeons-la donc d'aller droit au but et d'arracher à Drago le secret de son trésor...

Il y eut des hochements de tête, des toussotements. Plusieurs des invités plongèrent leur nez dans leur verre comme s'ils espéraient y trouver une inspiration.

— Et après ? demanda enfin Grinzig en regardant Andrews dans les yeux ; en admettant que nous découvrions ainsi où est ce prétendu trésor, que ferons-nous ?

Le financier étendit vivement la main.

— Pas de malentendu entre nous, mes amis ! s'écria-t-il ; il ne saurait être question de nous livrer à une action immorale ou illégale comme d'enlever son bien à Drago. Mais...

Il eut un sourire forcé, presque une grimace.

— Qu'est-ce qui nous empêcherait, par exemple, une fois le trésor découvert, de le changer de place, de le dissimuler dans un lieu inconnu de son propriétaire ? Ce ne serait pas un vol, n'est-ce pas, tout au plus une plaisanterie.

— Une bonne blague, en quelque sorte, approuva Lord Babcock-Appleby d'un air réjoui ; mais qu'est-ce qui va se passer ensuite ?

— Imaginons, reprit Andrews, qu'un événement fortuit, une crise financière grave, accompagnée d'une forte tension politique sur le plan international, ébranle tout à coup les monnaies. Un nombre croissant de gens exigeront de pouvoir échanger leurs dragos en espèces sonnantes et trébuchantes ou, du moins, que Drago accepte de faire évaluer son encaisse

métallique par des experts. Il ne peut qu'accepter sous peine de perdre la confiance de ses fidèles. Il sera donc bien obligé de leur ouvrir toute grandes les portes de sa caverne d'Ali Baba et la trouvera vide !

— Il criera au voleur ! s'esclaffa Rédésieh.

— Qui le croira ? répliqua Andrews d'un ton sarcastique ; c'est lui qu'on accusera de vol, d'escroquerie, de détournement de fonds, que sais-je. Et, au moment où il sera sur le point de succomber sous le poids de la vindicte publique, qui apparaîtra pour lui sauver la mise ? Vous, mes amis, et moi ! Nous lui expliquerons le bon tour que nous lui avons joué et nous lui offrirons de rentrer en possession de ses biens... moyennant certaines conditions à débattre... Comment pourrait-il refuser que nous lui rendions ce petit service ?

Des rires coururent dans le groupe.

— En somme, résuma Lord Babcock-Appleby, vous voulez faire entrer ce brave Drago dans notre club... en lui forçant quelque peu la main.

Andrews allait répondre quand Yokosuka murmura, toujours impassible :

— Il y a quelque chose qui me dérange dans ce plan, par ailleurs remarquable... Vous parlez, cher ami, de provoquer une crise financière et de l'aggraver au besoin par une tension internationale... Et si la situation nous échappait ? Si nous nous retrouvions devant des krachs comparables à ceux de 1929 et de 1994 ? Ou devant une Quatrième Guerre mondiale ?

Le financier eut un regard étrange.

— L'objection est de taille, mon cher Yokosuka. Pour en discuter, il me faudrait plus de temps qu'il ne m'en reste cette nuit, car nous avons à faire... Mais il faudra qu'un de ces prochains jours, je vous expose mes idées en ce qui concerne la guerre... En attendant, je vais regagner le palais et vous conseille à chacun d'en faire autant. Il vaut mieux que notre absence ne soit pas remarquée...

Quelques minutes plus tard, Andrews se glissait dans la chambre où, entourée d'un petit groupe d'admirateurs, Christine continuait à jouer les Danaé. Un monceau de pièces d'or scintillait entre ses cuisses béantes.

— Ah ! Paul ! cria-t-elle dès qu'elle aperçut le financier ; allez-vous participer aux enchères, vous aussi, malgré votre habit religieux, ou venez-vous m'annoncer que Drago daigne enfin nous honorer de sa présence ?

— Drago ne viendra pas, répondit Andrews en s’approchant du lit, et les enchères sont terminées.

— Pardon, mais de quel droit ? demanda un grand escogriffe costumé en arlequin ; je venais justement de miser sur madame, et une somme assez coquette, ma foi !

Avec un rire sauvage, Christine saisit une poignée de pièces et la jeta au visage de l’arlequin.

— Tenez ! Reprenez votre mise ! hurla-t-elle ; la banque paie à tout va, messieurs ! Remboursez-vous et foutez le camp ! La voilà, la pluie d’or ! Mettez-vous-en plein les poches !

Les pièces volaient maintenant en tout sens, rebondissaient contre les murs et roulaient sur le sol où les enchérisseurs, à quatre pattes, se hâtaient de les ramasser.

— Sortez tous ! ordonna Andrews ; vous serez intégralement remboursés, je m’en porte garant.

La chambre se vida aussitôt. Andrews se pencha sur Christine qui continuait à rire convulsivement et étendit sur elle les pans de son déshabillé de dentelles.

— Calmez-vous, souffla-t-il.

— Donnez-moi à boire, hoqueta la jeune femme d’une voix épaisse.

— Vous ne croyez pas que vous avez déjà assez bu ?

Christine se dressa, les yeux étincelants.

— Et vous, vous ne croyez pas qu’il fallait être soûle comme une truie pour jouer une comédie pareille ? gronda-t-elle. Et tout cela pour rien ! Où est Drago ? Sans doute en train de s’envoyer en l’air avec sa petite théâtruse !

— C’est probable, murmura Andrews ; je comprends que vous soyez déçue mais cela ne change rien à nos accords...

— Pour vous peut-être ! riposta la jeune femme avec rage ; mais, moi, je ne me laisserai pas humilier ainsi ! Je me vengerai de Drago tout seule et j’en ai les moyens !

Andrews fronça les sourcils.

— J’espère que vous n’allez pas vous lancer dans une entreprise inconsidérée, marmonna-t-il.

— Je sais très bien ce que je fais, affirma Christine ; et vous serez surpris des résultats que j'obtiendrai, mon cher Paul... Laissez-moi, maintenant... J'ai à réfléchir...

Le fiancer quitta la chambre d'un pas mal assuré. « Il faut que j'aille m'étendre, se dit-il ; je n'en peux plus... »

— Le tout, maintenant, est de savoir comment m'y prendre, dit la jeune femme à mi-voix.

Une silhouette se détacha soudain du coin d'ombre où elle se tenait.

— Je pourrais peut-être vous aider, chuchota-t-elle.

Christine tressaillit violemment.

— Qui est là ? Qui parle ? s'exclama-t-elle.

— Sandro Mosca, madame... N'ayez pas peur...

— Ah ! C'est vous, Sandro, soupira la jeune femme avec soulagement ; qu'est-ce que vous faites ici ? Ne me dites pas que vous participiez à ces enchères !

— Je n'aurais pas pu me le permettre, madame, répondit le secrétaire d'un ton amer ; j'ai profité de ce que la porte était ouverte pour entrer et... vous admirer...

— M'admirer ? Vraiment ? ironisa Christine ; cette... fantaisie ne vous a donc pas encore passé ?

— Ce n'est pas une fantaisie, et vous le savez bien, Christine, dit Mosca en s'approchant du lit.

— La raclée que Drago vous a donnée quand il nous a surpris ensemble n'a pas suffi à vous calmer ?

Un éclair passa dans les yeux noirs du secrétaire.

— Elle a fait de moi un infirme, gronda-t-il ; mais elle ne m'a pas découragé... comme vous le voyez...

— C'est presque flatteur, s'esclaffa la jeune femme ; et que voulez-vous à présent ?

— Vous ! répliqua Mosca ; et aussi me venger de Drago... Voilà au moins une chose que nous avons en commun ! Depuis des mois, je travaille pour Paul Andrews et ses amis, je leur fournis des renseignements sur Drago et ses opérations financières... C'est moi qui ai recruté cette petite comédienne...

Christine s'assit sur le lit sans paraître remarquer que son déshabillé venait, en glissant, de la dénuder jusqu'à la taille.

— Du beau travail ! s'écria-t-elle ; et vous m'annoncez ça, à moi !

— J'ignorais que vous aviez vos plans... Mais, après ce que vous avez dit tout à l'heure à Andrews, je me mets à votre service...

Un sourire aguichant retroussa les lèvres charnues de la jeune femme.

— À quel prix ? souffla-t-elle.

— Votre prix sera le mien !

Christine se mit à rire.

— Après tout, c'est peut-être vous qui allez remporter ces enchères, ricana-t-elle ; venez donc vous asseoir ici, Sandro, et écoutez-moi... D'abord que pensez-vous de l'état de santé de Paul ?

Mosca hocha la tête.

— Rien de bon, dit-il ; il aurait attrapé ce virus qui vient, prétend-on de la Lune, que je n'en serais pas étonné.

— Il paraît que c'est incurable, murmura Christine ; si Paul venait à nous quitter, il laisserait un vide immense... Je me demande qui pourrait le combler...

— Vous, par exemple, suggéra le secrétaire en souriant ; avec mon aide, bien entendu...

CHAPITRE XI

Laure se débattit dans son sommeil et poussa un gémissement sourd. Il lui semblait être entourée par une ronde d'enfants dont elle ne distinguait pas les traits mais dont les yeux, d'un bleu phosphorescent, fixés sur elle avec une expression malicieuse la remplissaient de terreur. Ces regards, pourtant, n'étaient pas menaçants, au contraire. Mais ils brillaient d'une intelligence si profonde et si perspicace que la jeune femme avait l'impression qu'ils la pénétraient jusqu'au plus profond de son être.

Des voix enjouées résonnaient dans sa tête. Elles parlaient une langue inconnue, pleine de syllabes chantantes, entrecoupées de rires légers, argentins, des rires d'enfants heureux. Mais cette gaieté avait, elle aussi, quelque chose de cruel qui faisait peur à Laure, comme si elle était la victime d'une farce à la fois joyeuse et impitoyable.

— Laure ! appela soudain quelqu'un, tandis qu'une main posée sur son épaule la secouait doucement.

La jeune femme s'éveilla et crut, pendant quelques secondes, que son rêve continuait. Car les yeux bleus qui l'observaient semblaient avoir la même expression sagace et clairvoyante que celle des enfants. Puis elle reconnut Drago, son visage massif et sa chevelure en broussaille.

— Avez-vous bien dormi ? demanda le colosse d'un ton un peu ironique.

— Oui... J'ai même rêvé... Des enfants m'entouraient en riant... Mais où suis-je ? ajouta Laure en se redressant.

— Toujours dans mon bureau, rassurez-vous... Vous devez être bien fatiguée, ma pauvre petite... Est-ce que vous vous souvenez au moins de la conversation d'Andrews et de ses amis ?

— Bien sûr ! dit Laure ; il était question d'un trésor qui fait de vous l'homme le plus riche du monde et qui est caché dans cette île...

— Et vous allez avoir pour tâche de découvrir cette cachette en me tirant les vers du nez, ironisa Drago ; vous vous rappelez ? Eh bien, ma chère

Laure, vous n'aurez pas de grands efforts à faire pour m'arracher mon secret. Il ne sera même pas nécessaire que vous couchiez avec moi ! Je vais vous le confier tout de suite et, dès demain, vous le répéterez à Sandro Mosca.

Laure eut une expression stupéfaite.

— Vous... vous voulez que je dise à Mosca où se trouve votre trésor ? balbutia-t-elle ; mais, si j'ai bien compris, cela va vous ruiner !

Le colosse secoua vigoureusement la tête.

— Vous n'y êtes pas, ma mignonne ! C'est la cachette du trésor que vous indiquerez à Mosca... mais le trésor n'y sera pas ! Ces messieurs en seront pour leur courte honte... et quelques petites surprises que je leur réserve en prime ! Voilà quel sera le prochain coup de la partie... si vous êtes toujours d'accord pour la jouer avec moi, bien entendu...

Laure lui jeta un regard de défi.

— C'est vous qui manquez de mémoire, Drago ! lança-t-elle d'un ton narquois ; il me semble vous avoir fait tout à l'heure une déclaration en bonne et due forme. Cela vous serait-il sorti de l'esprit ?

Drago parut soudain un peu embarrassé.

— Certainement pas ! protesta-t-il ; je serais le dernier des mufles si j'avais oublié ce que vous... Mais c'est précisément pourquoi la règle du jeu est modifiée.

— Quelle règle et quel jeu ? s'exclama la jeune femme avec agacement.

— Je n'ai pas le droit de vous le dire... du moins pas avant que tout ceci soit terminé... Il m'est également interdit de... de vous prendre dans mes bras... Ce serait trop facile ! Je n'ai même pas eu à vous séduire...

— Mais, si vous continuez ainsi, vous arriverez à me déplaire ! riposta Laure d'un ton furieux ; comment ! je me jette littéralement à votre tête, je me confesse à vous, je m'offre, je me livre, et tout ce que vous trouvez à répondre c'est que je ne sais quel règlement grotesque vous défend d'en profiter ! Qui a imaginé ce jeu stupide ? La bande de sales gosses à laquelle vous appartenez ?

— Qu'est-ce que vous racontez ? bougonna Drago en fronçant les sourcils.

Laure éclata d'un rire pointu.

— Oh ! Je vous en prie ! N’essayez pas de m’impressionner en prenant vos airs d’ogre ! Je sais très bien que, chez vous, l’ogre ne fait que camoufler le petit Poucet, un gamin gourmand et avide qui se sert des humains, hommes et femmes, comme de pions qu’il manipule à son gré... Pour gagner quoi, on se le demande...

— Vous divaguez !

— Vraiment ? Je ne suis pas la seule ! Pamela m’a dit quelque chose d’analogue. Elle vous accuse de voler les âmes des femmes qui vous approchent, de les stocker... Qu’est-ce que vous en faites ensuite ?

— Après trois verres de tisane de Lune, Pamela déraisonne complètement !

— Peut-être. Cela ne l’empêche pas de remarquer des détails surprenants. Par exemple, que les initiales de votre nom forment le mot GOD... Est-ce à cela que vous visez, vous et vos amis ? À être les petits dieux de notre petite planète, à jouer avec nos vies, avec notre destin comme si vous jouiez aux billes ? Répondez-moi, Drago ! Je veux comprendre...

Le visage du colosse s’était curieusement contracté. Il semblait hésiter entre la colère et le rire.

— Vous êtes beaucoup trop intelligente, grommela-t-il enfin ; je les avais prévenus... Mais pas assez, quand même, pour vous faire une idée exacte de la situation...

— Qui avez-vous prévenus ?

— Peu importe !

— Il m’importe beaucoup, au contraire... Vous n’allez pas prétendre que vous êtes des extraterrestres ?

— C’est bien rebattu !

— Ni des dieux... ou des démons ?

— Non plus. Je vous dis que vous n’y arriverez pas. Vous parliez tout à l’heure du petit Poucet. L’idée n’est pas si bête...

— Merci ! Elle vient de Pamela... Qu’est-ce qu’il a de spécial, votre petit Poucet ?

— Il a... ce que les autres n’ont pas. Il n’est pas aussi poltron que ses frères et ses sœurs, pas aussi monstrueusement égoïste que ses parents qui l’abandonnent dans la forêt, pas aussi cruel que l’Ogre. Mais il possède une qualité que les autres n’ont pas : il est le plus malin de tous ! Il prévoit les

dangers, déjoue les pièges, saute ou contourne les obstacles et gagne la partie bien qu'il soit le plus jeune et le plus petit.

— Vous n'avez pourtant rien d'une mauviette ! persifla Laure.

— Oh ! Si vous vous en tenez aux apparences, bien sûr ! ronchonna Drago en passant la main sur son ventre rebondi ; mais, pour jouer mon rôle, il fallait que j'en prenne le costume, cela devrait être évident pour une comédienne. Il se fait que, dans ce pays, le plus riche est nécessairement le plus gros... Il n'y a pas qu'ici, d'ailleurs... D'où ma panse...

La jeune femme prit soudain une expression rêveuse.

— Vous voulez dire que vous pourriez être beaucoup plus mince ? murmura-t-elle.

— Et beaucoup plus jeune, oui.

— J'aimerais voir cela...

— Vous le verrez peut-être si vous ne m'empêchez pas de gagner la partie...

— Mais la partie de quoi, bon Dieu ? s'écria Laure, excédée.

Drago passa la main dans sa tignasse ébouriffée.

— Ah ! Ce n'est pas facile à définir, soupira-t-il ; et, en principe, je le répète, je n'ai pas la permission de...

— Fichez-moi la paix avec votre permission et parlez ! interrompit la jeune femme ; sinon, je laisse tout tomber !

— C'est qu'elle en est capable, marmonna Drago comme s'il s'adressait à des interlocuteurs invisibles ; et, en plus, elle sait déjà tant de choses... Connaissez-vous Omar Khayyam ? ajouta-t-il en se tournant vers Laure.

— Le poète persan, oui. Qu'est-ce qu'il vient faire dans cette histoire ? demanda celle-ci.

— Un de ses quatrains vous expliquera bien des choses, assura Drago ; écoutez...

Il se mit à réciter lentement :

— *Tout n'est qu'un échiquier de jours, de nuits,*

« Où le Destin s'amuse des humains.

« Il les avance, et les recule, et les abat...

... – Et les remet un à un dans la boîte..., acheva Laure en souriant ; j'aime beaucoup ces vers... Mais quel rapport avec votre partie ?

— Vous parliez de destin, tout à l’heure, répondit Drago ; vous nous accusiez, mes amis et moi, de jouer avec celui des hommes comme des gosses jouent avec des billes. Ce n’est pas tout à fait exact. Ce sont les hommes qui jouent leur vie avec une inconscience d’enfant. Ils se croient sûrs de ce qu’ils font, responsables, maîtres d’eux-mêmes comme de l’Univers, et, au total, ils bâtissent n’importe quoi mais surtout des châteaux de sable. Et cela est particulièrement évident lorsqu’il s’agit de l’argent et de tout ce qui le concerne.

Le colosse eut un sourire presque attendri.

— Le nombre de bourdes catastrophiques que les humains ont accumulées dans ce domaine, tout en se prenant très au sérieux, et avec la certitude qu’ils avaient enfin découvert la solution de tous leurs problèmes est proprement ahurissant, déclara-t-il ; je ne vais pas vous faire un cours de politique financière...

— Oh, merci ! dit Laure avec élan.

— Mais il pourrait se résumer à une formule simple : plus ils en ont, plus ils en veulent, et plus ils en veulent, plus ils risquent de perdre ce qu’ils avaient...

— Je vous promets de réciter cela soir et matin en guise de prière ! ironisa la comédienne.

— Vous vous en trouverez fort bien, affirma Drago ; bref, lorsque nous avons vu les hommes si méthodiquement appliqués à faire ce qu’il fallait pour ruiner leur planète, ce qui d’ailleurs arrive à intervalles réguliers, nous avons pensé qu’il pourrait être drôle de les battre à leur propre jeu et de leur imposer le nôtre. Nous avons, en somme, remplacé le hasard – qu’ils appellent le destin – par la logique. Les résultats ne se sont pas fait attendre : je suis devenu l’homme le plus riche du monde rien qu’en suivant les règles instituées par les gens d’argent mais en me moquant pas mal des conséquences et sans craindre de me ruiner.

Laure poussa un léger soupir.

— N’empêche qu’ils vous ont donné beaucoup de fil à retordre... et qu’ils vous en donnent encore ! Ne fût-ce qu’avec cette histoire de trésor...

— C’est vrai ! Il y a ce fameux trésor, gloussa Drago, goguenard ; eh bien, vous allez voir comment je vais résoudre ce problème... Êtes-vous prête à faire une petite promenade en mer ?

— À cette heure-ci ? s'étonna la jeune femme.

— L'heure idéale ! Personne pour nous surprendre et... je vous expliquerai le reste quand nous serons sur place... Au fait, j'espère que vous avez déjà fait de la plongée sous-marine...

— Oui.

— Parfait ! Suivez-moi...

Le colosse se dirigea vers un des panneaux lumineux accrochés au mur, le fit pivoter sur ses gonds et découvrit ainsi une cabine métallique assez grande pour contenir trois ou quatre personnes.

— Mon ascenseur particulier, commenta Drago ; personne n'en connaît l'existence. Il me permet de me rendre jusqu'à mon port privé et de quitter Tonga à ma guise alors que l'on me croit encore enfermé dans mon bureau. Venez, ma belle. Le petit Poucet va vous dévoiler quelques-uns de ses tours de passe-passe...

CHAPITRE XII

Notes de voyage de Bryan Baker

29/30 mars

Du diable si j'y comprends quelque chose ! D'abord ces dates qui se chevauchent ! Les fantaisies du 180° méridien me dépassent et je n'arrive pas à concevoir comment on peut être à la fois hier et demain !

Mais ce méli-mélo chronologique a bien peu d'importance si on le compare aux événements de la soirée et de la nuit. Tout avait pourtant commencé à merveille avec cette représentation du *Mariage de Figaro* où Laure s'est montrée éblouissante. Elle a interprété son rôle avec un tel feu, une telle passion qu'elle a fait oublier le côté ambigu de son costume... et de ses dessous.

Une salle emballée, un Drago enthousiaste, le champagne coule à flots, la fête commence... et l'héroïne manque à l'appel ! Je vais la chercher dans sa loge où je la trouve plutôt énervée et résolue à aller se coucher. Je reviens avertir Drago qui décide d'intervenir en personne. Après quoi, plus de Laure et plus de Drago ! Le bruit court que le couple s'est enfermé dans le bureau du grand D. Drôle d'endroit, quand même, pour draguer une nana et, plus encore, pour la sauter ! À moins que Laure n'aime éprouver le grand frisson au rythme des ordinateurs...

Je décide de me beurrer pour pouvoir supporter l'ambiance. Je préférerais, et de loin, aller me foutre au pieu mais je suis là en service commandé et mon journal attend de moi un compte rendu enflammé des réjouissances dragoliennes... Il peut toujours se brosser, le canard ! Car les spectacles auxquels j'assiste ne sont tout simplement pas racontables. D'ailleurs ça se mélange tant et tant qu'il n'y a pas grand-chose à décrire, sinon des mêlées de rugby sans ballon, des enchevêtrements dont on ne peut même pas dire qu'ils n'ont ni queue ni tête parce que, précisément, il n'y en a que trop !

Une mention spéciale à Christine qui a voulu renouveler le genre en interprétant une version très personnelle de Danaé et la pluie d'or. D'après les commentaires, elle espérait ainsi attirer Drago et lui faire renouveler le geste de Zeus... Pourquoi, puisque, de notoriété publique, elle est en guerre avec le gros D. ? Et pourquoi la fureur de la dame en apprenant que son ex s'était enfermé avec Laure ? Pourquoi, enfin, lorsqu'elle a daigné réapparaître, était-elle au bras de Mosca lequel arborait un air fanfaron que je ne lui ai jamais connu ?

Autre bizarrerie : l'absence prolongée de Paul Andrews et d'une brochette de ses amis, dont le Japonais Yokosuka et le vieux Lord Babcock-Appleby. Je les ai vus partir avec des mines de conspirateurs et revenir tout réjouis, ce qui, à mon avis, ne présage rien de bon pour Drago. Il ferait bien d'être là, le bougre, pour veiller au grain... Mais voilà ! Quand monsieur court après la gamine, il en oublie toute prudence...

J'en viens au principal et j'aurais dû commencer par là. J'allais de salons en salons, à la recherche, non pas d'une âme sœur ni même d'un corps frère mais d'une bouteille amie, quand je tombe sur Pamela. « Tomber » est quasiment le mot juste car la pauvre était affalée sur une pile de coussins éparpillés à même le sol. Je la ramasse, la dépose sur un divan et m'apprête à m'esquiver en douce pour la laisser cuver sa tisane de Lune quand elle sort des vapes, me reconnaît et s'agrippe à moi comme un noyé à sa bouée en pleurant toutes les larmes de son corps.

J'essaie de la calmer. Bernique ! C'était la crise grand format. Je lui fais boire n'importe quoi en me disant que ça va au moins l'endormir. Pas du tout ! Ça la secoue un peu plus et, entre deux hoquets, elle me lâche ce qui la tourmente.

Les confidences d'une droguée sont toujours un peu embrouillées. Mais celles de Pamela étaient de la vraie bouillie pour les chats. Ce que j'en ai tiré de moins vaseux peut se résumer ainsi : Christine est venue trouver sa rivale à la fin de la représentation et, après quelques chatteries (peut-être aussi quelques gâteries, mais je ne suis certain de rien), lui a demandé si, du temps où elle était la maîtresse de Drago, ce dernier ne lui avait jamais fait de confidences sur un groupe mystérieux pour lequel il travaillait.

Pamela a parlé de conversations qu'elle avait surprise entre Drago et des interlocuteurs invisibles qui riaient « comme des enfants » et elle a ressorti ses obsessions habituelles (dont elle avait fait part à Laure) : Drago n'était

pas un être humain mais un petit Poucet, venu d'ailleurs, et caché dans la peau d'un ogre ; il faisait prisonnières les âmes de ses femmes et les transformait en pions dans un jeu incompréhensible, etc.

Christine a paru très intéressée par les propos de Pamela. Elle aussi, a-t-elle dit, avait découvert des choses étranges dans le comportement de Drago. Celui-ci lui aurait même parlé, un soir de soulerie, de ce groupe secret qui cherchait à s'emparer de tous les pouvoirs sur la Terre... et Christine a enregistré ces aveux ! Elle est, d'après Pamela, persuadée que Drago agit pour le compte d'une puissance étrangère et elle est décidée à le dénoncer à la première occasion. Ce jour-là, Pamela serait-elle disposée à lui apporter son témoignage ?

— J'ai dit oui, a sangloté Pamela, mais maintenant je le regrette. Car Drago n'est pas un espion, j'en suis sûre ! C'est peut-être un diable, ou un dieu, mais pas un traître ! Je ne veux pas que Christine lui fasse du mal ! Prévenez-le, Bryan, je vous en prie...

Là-dessus, elle repart dans le cirage... et me voilà bien emmouscaillé ! Car je ne sais littéralement que faire.

Les délires de Pamela ne m'ont jamais impressionné. Mais les accusations de Christine, c'est autre chose ! L'ex-M^{me} Drago n° 3 (ou 4, je ne sais plus) a les pieds sur terre et si elle se lance dans un baroud pareil c'est qu'elle a des réserves. Pas seulement son enregistrement mais des appuis bien placés. Lesquels ? Il faut que Drago le sache avant d'être méchamment coincé.

Bien entendu, je ne crois pas un instant à cette histoire d'espionnage. Pour être un « agent d'une puissance étrangère », il faudrait que ladite puissance existe. Or il y a longtemps que l'idée de « nation », à la mode ancienne, a disparu. Les multinationales – le mot dit bien ce qu'il veut dire – lui ont réglé son compte, tant pis ou tant mieux. Il reste, certes, des gouvernements, mais ils sont plutôt là pour faire de la figuration, même pas intelligente, et leur pouvoir politique est de pure forme.

Accuser Drago de trahir son pays pour le compte d'un autre est donc absurde puisqu'il n'a pas de pays à lui... Mais ne vient-il pas de passer un accord avec les Chinois pour remplacer leur monnaie traditionnelle par celle qu'il a baptisée de son nom ? Pour lui, ce n'est qu'une bonne affaire de plus... Ouais... Et si l'opinion publique, dont il a un si grand besoin pour la bonne marche de ses affaires, voyait les choses autrement ? Une

campagne de presse bien orchestrée, quelques articles évoquant le « groupe » mystérieux dont le gros D. ferait partie, plus les cassettes de Christine et l'annonce de la création du « drago » chinois... C'est assez pour que l'homme de la rue regarde de travers le fameux trillionnaire. Que ses ennemis en profitent et le voilà par terre !

Qu'est-ce que cela peut bien me faire ? Je devrais me moquer éperdument de voir un nabab de plus tomber dans le ruisseau. Il faut croire que je tiens à Drago plus que je ne le pensais, car l'idée qu'il risque de se faire avoir aussi bêtement me hérise. Et Laure, que deviendrait-elle si un scandale éclatait ? Elle y serait nécessairement entraînée et, cela, je ne m'y résigne pas. Je dois donc alerter Drago... Mais où le joindre ? Dans son bureau ? Les gardes ne me laisseront pas passer. Et si le gentil couple a réussi à sortir sans être vu, Dieu sait quand il reviendra...

*

* *

Drago coupa le moteur du dinghy et laissa l'embarcation courir sur son erre jusqu'à une anse étroite entre deux amas de rochers.

— Quelle drôle d'île ! murmura Laure en prenant pied sur le rivage ; on dirait un pain de sucre qui émerge de l'océan.

— La comparaison n'est pas inexacte, reconnut Drago ; sauf que le sucre, ici, est de la lave. L'île Onevaï est d'origine volcanique comme la plus grande partie de l'archipel des Tonga. Mais elle a ceci de particulier qu'elle apparaît et disparaît au gré des éruptions sous-marines. On l'a vue une première fois en 1858. Quarante ans après, elle n'y était plus mais, en 1967, elle refaisait surface. Nouveau plongeon en 2002 et elle ne se montre à nouveau qu'en 2124.

— L'année de ma naissance ! s'exclama la jeune femme, amusée.

— C'est un bon présage, assura Drago en riant ; les Tongans prétendent que ceux qui ont le même âge que l'île deviendront aussi riches qu'elle.

— Parce qu'elle est riche ?

— Les indigènes l'ont surnommée *foi'atelolo*, le foie plein de graisse, leur plat favori, autrefois réservé aux chefs, car, je vous l'ai dit, pour eux, ceux qui sont riches sont gros et ceux qui sont gros sont beaux.

— Ils doivent vous considérer comme un véritable Adonis ! ironisa Laure avec un coup d’œil narquois pour l’énorme silhouette sanglée dans sa combinaison de plongée.

— Parfaitement ! répliqua Drago, sans se démonter ; et, pour eux, vous êtes une créature pitoyable et sous-alimentée.

— J’ai honte ! dit la jeune femme en lissant de la main le vêtement qui le moulait comme un gant.

— À juste titre ! Vous devriez vous gaver de foie gras comme les femmes d’ici. L’île Onevaï vous donne l’exemple, d’ailleurs ! Si elle plonge ainsi périodiquement sous la mer, c’est pour aller s’y gorger de trésors dont elle déborde quand elle émerge.

— Et ces fameux trésors, où sont-ils ?

— Dans son ventre... Je veux dire : dans le fond du cratère éteint qui constitue sa base... On y va ?

— Quand vous voudrez...

Le colosse se laissa glisser dans l’eau sombre sans provoquer la moindre éclaboussure. Presque aussitôt, le rayon de sa torche jaillit. Laure plongea et se guida sur lui. Ils descendirent ainsi une dizaine de mètres, le long d’une paroi d’un noir intense que la lumière de Drago piquetait d’étincelles. Puis la jeune femme distingua, sur sa droite, une ouverture ovale d’où s’échappait une clarté bleuâtre. Drago s’y engagea et Laure le suivit.

Après quelques secondes, elle aperçut, au-dessus de sa tête, une surface argentée qui oscillait doucement et, un instant plus tard, stupéfaite, elle se retrouvait à l’air libre.

— Une grotte sous-marine, expliqua la voix de Drago, toute proche ; installez-vous sur cette roche plate et regardez de tous vos yeux car le spectacle en vaut la peine...

Le colosse se hissa à côté d’elle et consulta sa montre-bracelet.

— Quelle heure avez-vous ? demanda-t-il.

— Une heure du matin.

— Je sais, mais quel jour sommes-nous ?

— Le 30 mars, répondit Laure, étonnée.

— Ou le 29 selon que nous nous trouverons d’un côté ou de l’autre du 180° méridien ! Or nous voici pratiquement assis dessus. Si bien qu’ici, c’est aujourd’hui, alors que pour l’autre moitié de la grotte, c’est hier...

— Amusant, dit la jeune femme ; mais quelle importance ?

— Elle est énorme, assura Drago en dirigeant sa torche vers la paroi rocheuse qui se dressait en face de lui ; il y a, là-bas, un certain nombre de cellules photoélectriques qui ne fonctionnent qu'à une date bien précise. Si j'essaie de les activer à partir de l'endroit où je suis, c'est-à-dire du 30 mars, rien ne se passe comme vous voyez...

Le pinceau lumineux se promena sur la paroi sans provoquer de réactions. Drago se leva et s'éloigna de plusieurs mètres.

— Mais, maintenant que je suis revenu au 29, poursuivit-il, les cellules captent mon signal et... voilà le résultat !

Le cri de Laure résonna longuement sous la voûte. Là-bas, deux pans de la falaise étaient en train de s'écarter l'un de l'autre et, par la faille qui s'agrandissait, la jeune femme apercevait un scintillement prodigieux, un ruissellement d'étincelles multicolores.

— Le trésor ! balbutia-t-elle.

— Et quel trésor ! s'exclama Drago en riant ; vous n'aviez jamais rêvé, n'est-ce pas, de voir une pareille accumulation de bijoux, de perles fines, de pépites, de diamants ? Eh bien, ma chère, détrompez-vous : tout cela n'est qu'une illusion d'optique !

— Que voulez-vous dire ?

— Venez ! Vous comprendrez tout de suite.

Laure se leva et s'avança, comme hypnotisée, vers l'amas fabuleux qui flamboyait sous ses yeux. Et, plus elle s'en approchait, plus elle le voyait se ternir. Drago se pencha, ramassa sur le sol une poignée de gemmes rutilantes, tendit la main vers la jeune femme qui sursauta et murmura d'un air désolé :

— Des coquillages...

Le colosse eut un éclat de rire homérique.

— Parfaitement, ma chère ! De simples et modestes coquillages comme il y en a des milliards et des milliards sur le fond de toutes les mers et sur le bord de toutes les plages ! Remarquez que ceux-ci sont d'une grande beauté, avec ces stries, ces volutes, ces spires, ces couleurs nacrées, dorées, irisées qui, vues de loin, font illusion. Mais enfin, ce ne sont jamais que des mollusques... et voilà de quoi se compose le trésor de Drago, sur quoi repose sa fortune !

Il se mit à fouiller à pleins bras dans le monceau de coques chatoyantes et les projeta en tout sens.

— Pourquoi pas, après tout ? cria-t-il ; d'autres coquillages, les cauris par exemple, ont servi de monnaie. Et des noix de coco, des pierres trouées, des têtes humaines, des sacs de sel, de la fiente d'oiseau, des perles de verre et j'en passe. Les hommes d'aujourd'hui vendent leur âme, ou ce qui en tient lieu, pour des bouts de papier où sont imprimés quelques chiffres et quelques symboles. Encore une illusion d'optique !

Drago revint vers Laure qui le considérait avec une expression perplexe.

— Simple question de convention, déclara-t-il ; si j'arrivais demain à ratisser tout l'or du monde et à le faire disparaître, et si je décrétais ensuite que les coquillages représentent la seule valeur sûre, les bords de mer se couvriraient de foules hystériques qui se massacreraient pour pouvoir se remplir les poches de palourdes, de bigorneaux ou de moules !

— En attendant ce jour béni, murmura Laure, je me demande comment Andrews et sa bande vont réagir devant votre curieux trésor...

— Moi aussi ! s'écria le colosse qui riait toujours ; mais je les connais comme si je les avais faits, ces obsédés de l'oseille. Ils vont d'abord perdre un temps fou à trouver le secret qui permet l'ouverture de la grotte...

— Le décalage d'un jour entre les deux côtés du méridien ?

— Exactement, répondit Drago ; et, plus ils chercheront, plus ils seront persuadés que le trésor doit être considérable pour que je l'aie protégé ainsi. Quand ils déboucheront enfin sur ceci, ajouta-t-il en désignant la montagne de coquillage, ils auront le choix entre deux attitudes : ou ils hurlent au voleur, dénoncent mon coup de bluff... et foutent en l'air toute l'économie mondiale, ce qui ne serait pas pour me déplaire, ou bien ils referment les portes, s'en vont sur la pointe des pieds et ne disent surtout à personne ce qu'ils ont vu. Car une partie importante de leur fortune repose sur la confiance que le bon peuple a dans le « trésor de Drago ». Et si cette confiance s'envolait, le reste suivrait rapidement...

Il prit la jeune femme par le bras et la fit sortir de la grotte. Les pans de la falaise se rapprochèrent derrière eux en silence.

— En fait, murmura Drago, quand ces messieurs auront compris que je suis un tricheur, ils seront certainement ulcérés. Mais, comme ce sont des tricheurs eux-mêmes, ils préféreront s'entendre avec moi. Sinon, il n'y a

plus de partie possible... Venez, ma chère, rentrons au palais et allons nous détendre un peu...

Laure le regarda dans les yeux.

— Je n'ignore pas ce que vous entendez par là, dit-elle en souriant ; mais j'aimerais être sûre que vous n'allez pas tricher avec moi...

— Hélas ! soupira le colosse ; vous savez bien, Laure, que c'est le seul jeu dans lequel on ne triche pas...

OceanofPDF.com

CHAPITRE XIII

Sandro Mosca posa devant lui un petit sac de toile que maculaient des taches d'humidité et, de sa voix sifflante, annonça :

— Voici un échantillon de ce qui a été trouvé dans la grotte sous-marine de l'île Onevaï, monsieur.

Paul Andrews s'empara du sac, en fit sortir le contenu qu'il éparpilla sur son bureau et demeura un instant immobile. Puis des plaques rouges marbrèrent ses joues terreuses, ses yeux eurent une lueur violente et il gronda d'une voix enrouée :

— Vous vous moquez de moi, Mosca ?

— Nullement, monsieur, dit le secrétaire, impassible ; la grotte est pleine de coquillages de ce genre et je n'y ai pas trouvé trace d'un objet de valeur. C'est d'autant plus curieux que le système d'ouverture est plutôt sophistiqué et qu'il nous a fallu un certain temps pour en découvrir le secret...

Le financier haussa les épaules.

— Alors, c'est cette fille, cette Laure Cabrières, qui vous a mené en bateau.

Mosca eut un mince sourire.

— Je ne crois pas qu'elle aurait osé, monsieur. D'ailleurs la grotte a bien été aménagée pour contenir des choses précieuses.

Andrews donna une chiquenaude à l'un des coquillages.

— Vous appelez ça des choses précieuses ?

— Non, monsieur... Mais je vois deux explications possibles à cette affaire : ou Drago bluffe depuis le début en parlant de son trésor et il a fait construire une chambre forte dans cette grotte pour nous persuader qu'il y enfermait une fortune...

— Ce qui serait assez dans sa manière, maugréa Andrews ; et l'autre explication ?

— Il y avait bien un trésor dans cette grotte mais Drago, mis au courant de vos intentions – je vous dirai comment – l’a transporté ailleurs et remplacé par ces bricoles, comme s’il voulait vous lancer une sorte de défi. Dans un cas comme dans l’autre, il vous met dans l’impossibilité de réagir.

— Vraiment ? Et pourquoi, je vous prie ?

— Parce que si vous révélez à l’opinion publique que le trésor de Drago n’existe pas ou qu’il a disparu, ce qui revient au même, vous provoquez l’effondrement de ses valeurs et une panique en Bourse dont vous pâtiez, vous aussi, et sans doute plus que lui.

Le regard du financier devint fixe. Son front se couvrit de sueur.

— Que voulez-vous dire ?

— Que Drago a sur vous une supériorité manifeste : il se moque d’être ruiné !

La pâleur d’Andrews s’accentua.

— Cela n’est pas possible, murmura-t-il ; ce ne serait pas... humain...

— Je ne le crois pas très humain, ni sous ce rapport ni sous beaucoup d’autres, répondit Mosca en haussant les épaules ; et je le vois fort bien danser la danse du scalp sur vos dépouilles en même temps que sur les siennes !

— Un fou ! marmonna Andrews, accablé.

— Ou un sage, de son point de vue. Mais trêve de psychologie ! Ce n’est pas en attaquant Drago sur le terrain financier que vous l’affaiblirez. Il faut chercher ailleurs...

— Où ? Dans sa vie privée ? Ses aventures féminines ne scandalisent personne, au contraire !

— J’ai trouvé mieux ! assura le secrétaire ; vous souhaitiez que Laure lui extorque des confidences sur son passé, sa jeunesse... Tout cela est bien vieux et d’ailleurs rien ne dit que Laure arrivera à ses fins... Mais supposez...

Mosca s’interrompit, se pencha et reprit d’une voix étouffée :

— Supposez qu’on accuse Drago de travailler pour le compte d’une puissance étrangère...

Andrews sursauta comme s’il était traversé par une secousse galvanique.

— Une puissance étrangère ! s’exclama-t-il ; laquelle ?

— On ne la connaît pas mais on finira bien par l'identifier... Tout ce que l'on sait pour l'instant, c'est qu'il s'agit d'un groupe mystérieux qui cherche à concentrer tous les pouvoirs entre ses mains et dont Drago est un membre important, peut-être même le chef...

Le financier demeura silencieux pendant quelques secondes puis secoua la tête.

— C'est du mauvais roman, grommela-t-il ; personne n'y croira ! Il faudrait des témoins, des preuves matérielles...

— J'ai un témoin, ainsi que l'enregistrement sur cassette de certains propos tenus par Drago et qui vont dans ce sens, affirma Mosca.

— Laure est donc arrivée à lui soutirer...

— Laure n'y est pour rien, interrompit le secrétaire ; c'est Christine Rykov qui vous fait ce cadeau...

Andrews eut un rire forcé.

— Connaissant cette chère Christine, cela m'étonnerait fort qu'il s'agisse d'un cadeau ! persifla-t-il.

— Vous en discuterez avec elle, répliqua Mosca ; moi, je ne suis qu'un simple intermédiaire...

Le financier se mit à jouer avec les coquillages qui jonchaient son bureau.

— Drago soupçonné d'espionnage, marmonna-t-il ; oui, bien sûr, le scandale sera énorme... Mais il se débattrra comme un beau diable...

— Ce qui ne fera que l'enfoncer, assura Mosca ; on ouvrira une enquête. Drago devra sans doute comparaître devant diverses commissions parlementaires, les médias seront pleins de l'affaire, on ne parlera plus que de cela...

— Y compris à Wall Street ! s'écria Andrews en frappant du plat de la main sur la table ; les actions de Drago s'effondreront et nous en revenons à la panique boursière que vous évoquiez tout à l'heure !

— Non, monsieur ! riposta Mosca ; car, dès que les premiers bruits se mettront à courir, vous demanderez aux autorités responsables la mise sous séquestre de tous les biens appartenant à Drago. Vous l'obtiendrez sans peine, j'en suis sûr, et vous n'aurez aucun mal à vous faire nommer curateur de ces biens. Du coup, plus de panique, plus d'actions qui s'effondrent. Vous gèrerez la fortune de Drago à la satisfaction générale jusqu'à la fin de

l'enquête qui pourrait être longue, très longue... surtout si des éléments nouveaux s'y ajoutent et viennent accabler un peu plus notre malheureux trillionnaire...

Andrews redressa la tête et regarda Mosca avec intérêt.

— Qu'est-ce que vous avez encore inventé, diable d'homme ? demanda-t-il en esquissant un sourire.

— Je n'ai rien inventé, affirma le secrétaire, très à l'aise ; j'ai été chercher la vérité là où elle se trouvait... Vous avez entendu parler des hommes qui montent, autour de Drago, une garde vigilante ?

— Des terroristes rachetés, je crois, dit Andrews d'un air dégoûté.

— Rachetés ou achetés, c'est pareil. Et qui s'est fait acheter une fois se vendra une deuxième pourvu que les prix montent... Bref, j'ai recruté quelques fidèles parmi les gardes de Drago et l'un d'eux m'a appris une chose amusante... Saviez-vous que votre yacht était sur écoutes ?

— Bien entendu ! répondit le financier avec un geste désinvolte ; mais je dispose d'un système de brouillage qui...

— Qui ne brouille plus rien du tout depuis qu'une équipe de nageurs de combat sont venus placer des capteurs perfectionnés sur votre coque, ironisa Mosca.

Andrews se leva d'un bond, le visage livide.

— Qu'est-ce que vous racontez ? gronda-t-il.

— Que tout ce qui s'est dit ici depuis quelques heures a été fidèlement retransmis par les haut-parleurs de Drago !

Le financier parut sur le point de s'évanouir.

— C'est... c'est monstrueux ! souffla-t-il.

— C'est de bonne guerre, dit Mosca d'un ton désinvolte.

— Mais alors... La conversation que nous avons en ce moment...

— Non, quand même ! ricana Mosca ; avant de venir vous voir, j'ai pris la précaution de faire enlever ces capteurs... que j'ai pieusement conservés, bien entendu, car ils pourront nous être utiles...

— Pour quoi faire ? demanda Andrews en passant une main tremblante dans ses cheveux argentés.

— Vous ne comprenez pas ? s'étonna le secrétaire ; voyons, monsieur : des hommes-grenouilles au passé plus que douteux posent, sur ce yacht, des

engins destinés à surprendre les propos qui s'y tiennent... N'est-ce pas de l'espionnage ? Voilà qui va s'ajouter au dossier de Drago et le rendre plus accablant encore...

Une expression de soulagement apparut sur le visage du financier.

— Bien joué ! s'exclama-t-il ; mon cher Mosca, vous êtes un homme de valeur... Une valeur que, moi, je ne calculerai pas en dragos...

Il s'interrompit brusquement et son visage se contracta. « Le drago ! songea-t-il ; la nouvelle monnaie chinoise ! Mais la voilà, la puissance étrangère dont notre adversaire est l'agent ! C'est la Chine ! Et nous aurons un milliard de témoins pour le confirmer... »

*

* *

Un soleil éclatant pénétrait par la coupole du bureau de Drago et inondait la pièce. Penché sur l'un des appareils fixés au mur, le colosse actionnait avec nervosité l'une des manettes de contrôle.

— Je n'y comprends rien, grommela-t-il enfin ; je ne capte plus un bruit sur le yacht d'Andrews. Pourtant, ce devrait être le branle-bas de combat pour ces messieurs... Es-tu sûre d'avoir transmis correctement l'information à Mosca ? ajouta-t-il en se tournant vers Laure assise derrière lui.

— Oui, patron, répondit la jeune femme d'un ton narquois ; dès que j'ai eu le chagrin de quitter votre couche, je me suis mise à arpenter les couloirs du palais à la recherche de votre dévoué secrétaire que j'ai très rapidement trouvé dans sa chambre. Je lui ai récité mot pour mot le boniment relatif à la grotte aux trésors de l'île Onevaï et l'ai quitté, tout rêveur m'a-t-il semblé, pour venir vous rejoindre dans votre poste de commandement... J'espère que vous êtes content de moi, patron...

Drago fronça ses épais sourcils.

— Qu'est-ce que c'est que ce style ? grommela-t-il ; quel rôle joues-tu pour l'instant ?

— Celui de l'esclave fidèle qui met son point d'honneur à satisfaire le moindre caprice de son maître, dit Laure en inclinant la tête avec une soumission simulée.

— Je te préférerais en Chérubin !

— Et moi, je te préfère en ogre... ou en petit Poucet ! répliqua la jeune femme ; ce que tu peux être assommant en homme d'affaires ! Tu prétends que tu t'amuses en jonglant avec tes trillions mais je te jure que cela ne se voit pas !

— Pour l'instant, il ne s'agit ni d'affaires, ni de trillions ! protesta Drago ; il faut absolument que je sache quelles sont les réactions d'Andrews à ma mystification... et ce fichu récepteur m'a tout l'air d'être en panne.

Il revint vers son bureau et enclencha l'interphone qui le mettait en communication avec les gardes de l'entrée.

— Trouvez-moi Bikfaya en vitesse ! ordonna-t-il.

— Oui, monsieur... Je vous signale que M. Bryan Baker est là et demande avec insistance à être reçu...

— Faites-le entrer...

Un instant plus tard, le journaliste se dressait sur le seuil de la pièce, les traits tirés, les yeux rouges et l'air furieux.

— Tu en as une tête ! s'esclaffa Drago.

— Gueule de bois, plus soporifiques, plus insomnie malgré les soporifiques, répondit Baker d'une voix éraillée ; mais ma tête n'est rien en comparaison de ce que sera la tienne quand tu connaîtras les dernières nouvelles... Bonjour, Laure, ajouta-t-il ; vous non plus, vous n'avez pas l'air très reposée...

— C'est que je n'ai aucune raison de l'être, dit la jeune femme en souriant ; et, pour vous éviter de poser la question, j'y réponds tout de suite : oui, nous avons passé la nuit ensemble, Drago et moi.

— Grand bien vous fasse ! maugréa Baker ; mais, pendant ce temps, vos ennemis s'occupaient de choses sérieuses, eux !

Il se tourna vers Drago et lui lança :

— Tu vas être accusé d'espionnage, mon gros père ! Christine possède, paraît-il, un enregistrement de ce que tu lui as raconté, un soir de cuite.

— Foutaises ! ricana le colosse ; les propos d'un ivrogne n'ont jamais rien valu devant un tribunal !

— Mais si tu les complètes par le témoignage d'une droguée comme Pamela, plus les commentaires d'une femme de tête qui, elle, ne boit pas et

ne se drogue pas – je parle de Christine –, les choses prennent déjà une tout autre tournure. Et si tu y ajoutes la collaboration active de ce traître de Mosca...

— Mosca ! gronda Drago ; qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ?

— Je n'en sais rien, sinon qu'il paraissait être au mieux avec Christine, laquelle s'est rendue tout à l'heure sur le yacht d'Andrews...

Drago jura entre ses dents.

— Ce n'est pas tout, poursuivit le journaliste ; quand on saura que ton drago est adopté comme monnaie par les Chinois, tout le monde dira que tu es vendu à Pékin !

Une voix monta dans l'interphone.

— Bikfaya, monsieur.

— Enfin ! J'arrive à vous joindre ! s'écria le petit homme chauve dès qu'il entra dans le bureau ; patron, il se passe des choses graves ! Plusieurs gardes manquaient à l'appel ce matin... dont trois nageurs de combat.

— Ceux qui ont posé les capteurs sur la coque de *La Puce* ? demanda Drago.

— Oui, patron. Et, à propos de *La Puce*, elle est en train de lever l'ancre... avec pas mal de monde à bord...

— Christine, bien entendu.

— Oui, patron. Et quelques-uns de vos invités...

— Laisse-moi deviner, interrompit Drago ; Lord Babcock-Appleby, Silvio Alatri, l'honorable Yokosuka, Rédésieh, Sködsborg...

— Et Walter Grinzig, compléta Bikfaya.

— Manque personne ! ricana le colosse ; une vraie croisière de luxe !

— Et tout ce joli monde n'a qu'une idée en tête, marmonna Bryan Baker : te faire la peau d'une manière ou d'une autre...

Le rire de Drago fit trembler la coupole.

— Il faudra d'abord qu'ils me retrouvent ! s'exclama-t-il ; et ils ne sont pas assez malins pour ça ! C'est maintenant que nous allons commencer à nous amuser vraiment !

CHAPITRE XIV

Au rez-de-chaussée de la Bourse de New York, à Wall Street, dans l'immense salle où se réunissaient les *brokers*, les courtiers et les agents de change, l'agitation était frénétique et le vacarme insoutenable. Autour de la corbeille et devant les tableaux d'affichage des cours, une foule surexcitée vociférait des syllabes incompréhensibles pour les non initiés et gesticulait furieusement en direction des opérateurs.

En revanche, au troisième sous-sol du palais de marbre blanc, l'atmosphère était bien différente. Le local exigü où siégeait la Commission fédérale des opérations de Bourse aurait pu passer pour une chapelle, avec ses éclairages tamisés, l'attitude affectée des assistants et les voix feutrées qui s'élevaient de temps à autre. Les trois hommes assis sur une estrade à l'extrémité de la pièce avaient l'air d'officiants et les épais volumes qu'ils consultaient à tour de rôle semblaient des livres de prières :

— Monsieur Andrews, vous avez la parole, dit l'homme qui se trouvait au centre de l'estrade.

Paul Andrews se leva avec effort et s'épongea le front.

— Monsieur le président, déclara-t-il, je serai bref car l'affaire qui nous occupe est intégralement exposée dans les documents soumis pour examen à votre Commission. En un mot comme en cent, mes amis, cosignataires de ces documents, et moi-même accusons le nommé Gian-Orazio Drago de s'être livré à diverses opérations délictueuses qui ont ébranlé le marché financier et mis en péril l'économie mondiale. Nous demandons l'ouverture immédiate d'une enquête sur les agissements de Drago et, en attendant les résultats de ladite enquête, la mise sous séquestre de tous les biens appartenant à l'intéressé.

Le président échangea une courte phrase avec ses assesseurs avant de répondre à Andrews :

— La Commission ne peut évidemment pas se prononcer dès à présent sur votre accusation ni sur votre demande d'enquête. Mais elle craint que la

mise sous séquestre que vous réclamez n'aggrave le malaise financier actuel, un malaise dont les signes avant-coureurs ne sont que trop visibles... En termes clairs, si les biens de Drago sont bloqués, ce sera la panique !

— Il existe un moyen d'éviter cette panique, monsieur le président, assura Andrews ; c'est de confier la gestion des affaires de Drago à un curateur *ad hoc* qui veillera à leur bonne marche. Ainsi, ceux qui ont fait confiance à Drago ne seront-ils pas lésés...

— Et à qui proposez-vous de confier cette responsabilité, monsieur Andrews ? demanda l'un des assesseurs.

— Je suis prêt à l'assumer, avec l'accord et l'aide de mes amis.

Il y eut un nouveau colloque entre les trois hommes. Puis le président se laissa aller contre le dossier de son fauteuil, croisa les mains sur son ventre et soupira :

— Je ne vous cache pas que la Commission est fort embarrassée, monsieur Andrews. Si Drago est coupable de ce dont vous l'accusez, les mesures que vous suggérez sont fondées et judicieuses. Mais si Drago est innocent, ces mêmes mesures deviennent arbitraires, pour ne pas dire abusives. Comment sortir de ce dilemme ?

— Permettez-moi de consulter un instant mes amis, monsieur le président, murmura le financier.

Il se pencha vers Rédésieh et Grinzig qui se trouvaient à côté de lui.

— Est-ce que tout est en place à Washington ? souffla-t-il.

Les deux hommes firent un signe d'assentiment.

— De plus, les gens de la C.I.A. et du F.B.I. ont été mis dans le coup, ajouta Sködsborg, assis un peu plus loin.

Andrews se redressa, le sourire aux lèvres.

— Monsieur le président, je dois vous demander une faveur exceptionnelle, dit-il avec une certaine emphase ; je souhaite que les révélations que je vais vous faire ne figurent pas au procès-verbal de cette séance car elles font état d'une deuxième affaire Drago, infiniment plus grave que celle qui nous occupe puisqu'elle relève de la Défense nationale...

— Je vous écoute, répondit le président en fronçant les sourcils.

— À l'heure où je vous parle, poursuivit Andrews, une autre Commission s'intéresse au sieur Drago : la Commission d'enquête de la

Chambre des représentants et du Sénat, réunie dans la salle du Congrès, à Washington. Elle cherche à établir si Drago est, ou non, l'agent d'une puissance étrangère.

Le président et ses assesseurs eurent le même sursaut.

— J'ajoute, enchaîna le financier que la Central Intelligence Agency et le Fédéral Bureau of Investigation sont également saisis du cas Drago. Enfin, je ne crois pas trahir le secret de l'instruction en précisant que la puissance en question serait la Chine. Drago ne vient-il pas de conclure avec elle un accord monétaire sans précédent ?

Le silence se fit dans la pièce. Le président se leva enfin, imité par les assesseurs.

— La séance est suspendue, annonça-t-il d'une voix rauque ; elle reprendra dans quelques minutes...

Dès que les trois hommes furent sortis, les amis d'Andrews l'entourèrent. Le financier se laissa lourdement tomber sur son siège.

— C'est bon ou mauvais signe, d'après vous ? demanda Lord Babcock-Appleby.

— L'affaire est dans le sac ! assura le financier ; ces messieurs sont en train de donner quelques coups de téléphone pour vérifier mes dires. Quand ils reviendront, je pourrai leur demander n'importe quoi, y compris la tête de Drago !

— Attention au choc en retour ! marmonna Silvio Alatri ; il n'est pas homme à se laisser conduire à l'abattoir sans réagir, le trillionnaire !

— Quelle réaction voulez-vous qu'il ait ? s'exclama Andrews, aigrement ; ses biens mis sous séquestre, une accusation d'espionnage sur les cornes, c'est plus qu'il n'en faut pour le mettre au tapis ! Et nous n'allons pas attendre qu'il récupère. Dès que la Commission aura rendu son verdict, et celui-ci ne fait aucun doute, nous reprenons les hostilités. Premier temps : une charge à fond contre le drago ! Je veux que cette monnaie de singe ait perdu la moitié de sa valeur avant la fin de la semaine !

Un sourire haineux retroussa ses lèvres parcheminées.

— L'autre moitié s'effondrera elle-même un peu plus tard ! ricana-t-il.

Yokosuka fixa ses yeux bridés sur le financier et secoua lentement la tête.

— Attention, Andrews, murmura-t-il ; vous allez ruiner un milliard d'hommes d'un coup d'un seul... Et si vous condamnez une pareille masse à la faim et au désespoir, vous savez ce qui risque de se produire ?

— Quoi donc ? interrogea Andrews ; la guerre ? Elle ne me fait pas peur ! Ce serait même un excellent moyen de venir à bout de nos derniers adversaires, y compris Drago, et de résoudre le problème démographique. Souvenez-vous de la formule de Clausewitz, mon cher : « La guerre n'est que la continuation de la politique par d'autres moyens... et celle de l'économie avec d'autres méthodes ». On oublie toujours de citer la fin de la phrase, je me demande pourquoi...

— Moi, grommela Grinzig, ce que j'aimerais savoir, c'est où peut bien être passé ce foutu Drago. Je serai quand même plus tranquille quand on lui aura mis le grappin dessus... mort ou vivant...

— On est en train de ratisser l'archipel des Tonga, répondit Andrews ; il s'est sans doute réfugié dans une des îles. J'attends le rapport de Mosca d'un instant à l'autre...

Il ferma les yeux avec lassitude et passa la main sur son front moite de sueur. Il se sentait sans force, littéralement vidé par l'effort qu'il avait dû fournir pour faire bonne figure pendant la séance de la Commission. « Et il me reste tant et tant de travail à abattre ! songea-t-il avec désespoir ; ne fût-ce que pour gérer la fortune de Drago... Il faudra aussi que je fasse attention à Christine. Elle n'a que trop tendance à profiter de mon état pour sortir de son rôle et prendre des initiatives discutables... Et tous mes chers partenaires qui m'entourent, m'épient et n'attendent qu'une chose : c'est que je m'écroule... Mais pas question ! Il doit exister des remèdes à mon mal... Je les trouverai ! Je guérirai ! Je veux vivre... »

*

* *

Sandro Mosca émergea de l'eau transparente, se propulsa d'un battement de palmes vers le dinghy qui l'attendait à quelques mètres et se hissa dans l'embarcation où se trouvaient trois nageurs de combat en combinaison de plongée.

— On rentre à Nukualofa, dit-il ; ça suffit pour aujourd'hui...

— Nous aurions même pu nous épargner cette visite à la grotte de l'île Onevaï, maugréa l'un des hommes-grenouilles en lançant le moteur ; Drago n'est pas assez idiot pour aller se planquer dans un endroit que nous avons repéré...

— Pas d'accord ! répliqua le secrétaire ; c'est justement le genre d'astuce dont Drago est capable... comme de faire passer un tas de coquillages pour un trésor fabuleux, ou de trafiquer les cellules photoélectriques qui commandent l'ouverture de la grotte pour qu'elles ne fonctionnent qu'à une certaine distance du signal...

— Je n'ai pas encore pigé le truc, grommela l'homme qui tenait la barre ; on aurait dit que le rayon de nos torches était comme... dévié par quelque chose...

— Une illusion d'optique provoquée par la vapeur d'eau, probablement, répondit Mosca ; en attendant, il nous reste un sacré paquet d'îles à visiter...

— Moi, je crois que nous perdons notre temps, ronchonna un autre plongeur ; le Drago, il doit être loin à l'heure qu'il est !

— Je ne crois pas, murmura le secrétaire ; il est chez lui, dans cet archipel, il le connaît comme sa poche, on dirait presque qu'il y est né... Et puis, comment serait-il parti ? Son yacht est dans le port, son avion n'a pas décollé... Non, je suis sûr qu'il s'est trouvé un abri bien tranquille et qu'il est en train de mijoter un de ses coups fumants... Mais, cette fois, il ne s'en tirera pas, ajouta-t-il avec un sourire satisfait ; il s'est mis un peu trop de monde à dos, le trillionnaire !

CHAPITRE XV

La pièce ressemblait à s'y méprendre au bureau de Drago : on y voyait les mêmes instruments aux murs, les mêmes ordinateurs, les mêmes télétypes et, au plafond, la même coupole transparente surmontée d'antennes. Mais celle-ci ne laissait pas apercevoir le ciel. Ce que l'on devinait, de l'autre côté – de la surface miroitante, c'était une masse liquide et sombre que striaient par instants des rayons argentés.

— Voilà, ils sont partis ! annonça Drago en éteignant l'écran de télévision devant lequel il se tenait ; on va pouvoir penser à des choses sérieuses, comme de se concocter une petite tambouille roborative...

Laure secoua lentement la tête.

— Ne me dis pas qu'il y a aussi à manger dans ce... dans ce quoi, au fait ? Où sommes-nous exactement ?

— Bonne question, ma foi, approuva Bryan Baker ; mais j'aimerais surtout savoir si l'on y trouve de quoi boire...

— Et des vêtements secs, gémit Bikfaya ; je gèle, moi, dans cette combinaison !

— Tout ce que vous voudrez, promet Drago ; vous aurez même droit chacun à votre cabine particulière, avec l'air conditionné, s'il vous plaît, et une vue imprenable sur le fond de la mer...

— En somme, c'est une espèce d'hôtel trois étoiles en version sous-marine ! ironisa le journaliste.

— Si tu veux. Et avec la plus grande piscine du monde : le Pacifique !

— Mais enfin, je ne comprends pas ! s'exclama Laure ; nous nous trouvons bien dans la grotte de l'île Onevaï ? Celle où tu as entassé ton trésor ?

— Oui, ma mignonne. Mais il y a plusieurs grottes qui se suivent et quelques-unes d'entre elles ont été aménagées comme tu le vois.

— Comment se fait-il que Mosca et ses hommes ne les aient pas découvertes ? insista la jeune femme ; l'entrée est pourtant bien visible !

Un éclair d'ironie passa dans les yeux bleu turquoise de Drago.

— Elle ne l'était pas pour eux, murmura-t-il ; mais je vous expliquerai tout cela quand nous aurons mangé et bu et que cette andouille de Bikfaya aura cessé de claquer des dents... Venez ! Je vais vous montrer vos cabines et vous pourrez vous y changer...

Il les guida le long d'une coursive étroite, aux parois métalliques sur laquelle s'ouvraient plusieurs portes.

— Honneur aux dames ! dit le colosse en désignant la première et en s'effaçant pour laisser passer Laure.

La comédienne pénétra dans une pièce exiguë mais d'apparence très confortable. Un gros hublot bombé occupait la paroi du fond. Laure s'en approcha et poussa une exclamation enchantée. Devant elle s'étendait un paysage de rêve que baignait une lumière diaprée. Des massifs d'algues chatoyantes s'étagaient entre des buissons de coraux rutilants parmi lesquels glissaient des bancs de poissons aux couleurs irréelles.

Laure dut faire un effort pour se détourner de ce spectacle fascinant et aperçut, étalé sur la couchette, un chandail de marin et un jean. Elle retira sa combinaison, enfila les vêtements qui étaient exactement à sa taille, chaussa des bottillons parfaitement adaptés à ses pieds et se considéra d'un air pensif dans une glace murale.

« Tout était donc prévu, même mon arrivée ici, se dit-elle ; à moins que... » Elle marcha vers un placard tout proche, l'ouvrit et demeura stupéfaite. Il y avait là des complets masculins, des robes dont quelques-unes étaient passablement démodées et des costumes pour enfants. « Cette grotte peut donc héberger des familles entières, pensa-t-elle ; mais de qui s'agit-il ? Des mystérieux amis de Drago ? Quel rôle jouent-ils dans cette histoire ? Et où sont-ils en ce moment ? »

Elle revint vers le bureau où Drago, lui aussi en chandail et jean, était en train de pianoter nerveusement sur le clavier d'un ordinateur.

— Les salopards ! grommela-t-il à l'entrée de la jeune femme ; ils ne perdent vraiment pas de temps ! La mise sous séquestre de mes biens a été demandée et une Commission parlementaire enquête sur mes activités d'espion... Il va falloir que je réagisse, et vite !

— Et tu comptes réagir d’ici ? demanda Laure.

— Bien sûr ! Cet endroit est la copie conforme du poste de commandement que tu as vu au palais.

— Ton Q.G. clandestin, en quelque sorte, comme les chefs d’État ! s’esclaffa Bryan Baker qui venait d’arriver, suivi de Bikfaya.

— Et encore plus clandestin que tu ne le crois ! riposta le colosse en riant ; mais si nous allions parler de tout cela en cassant une petite graine ?

Il fit coulisser un panneau mobile et ses trois hôtes poussèrent une exclamation identique. La pièce qui venait d’apparaître était presque entièrement occupée par une longue table recouverte d’une nappe immaculée sur laquelle une douzaine de couverts avaient été dressés.

— Tu attendais du monde ? plaisanta Baker.

— Ici, on attend toujours du monde, répondit Drago d’un ton malicieux ; mais les invités font eux-mêmes le service. Alors, Bryan, occupe-toi de cette bouteille de champagne. Bikfaya se charge de la boîte de caviar et Laure du bloc de foie gras.

— Pour un gars ruiné et en cavale, tu ne te débrouilles pas mal, constata le journaliste.

— Comme le disait je ne sais plus quel nabab du XIX^e siècle, c’est déjà assez triste d’être ruiné, s’il fallait encore se passer de tout !

Bikfaya poussa un soupir lamentable.

— Parce que nous sommes ruinés, patron ? gémit-il.

— À peu de chose près, oui, Ahmed, répondit Drago, jovialement ; mais tu sais qu’il me suffit de peu de chose pour refaire fortune... Au dernier coup de la partie ! ajouta-t-il en levant le verre que Baker venait de remplir.

Ils burent tous les quatre. Puis le journaliste apostropha Drago :

— Tu ne penses pas qu’il serait temps de nous en dire un peu plus sur cette fameuse partie ?

Le colosse inclina sa tête massive.

— D’accord, dit-il ; mais je vous préviens : vous allez avoir du mal à me suivre et plus encore à me croire... Alors, crampez-vous...

Il vida son verre d’un trait et se mit à parler, les yeux dans le vague :

— Elle commence, cette partie, à la fin de la dernière guerre. Un groupe d’hommes et de femmes de diverses nationalités étaient venus se réfugier

dans les Tonga pour échapper au massacre. Un jour, certains d'entre eux, qui pratiquaient la pêche sous-marine, ont découvert la grotte, ou plutôt la série de grottes communicantes où nous nous trouvons en ce moment. C'était l'abri idéal, en cas d'explosion nucléaire, pour eux et leur famille. Car plusieurs femmes avaient des enfants en bas âge ou étaient sur le point d'accoucher. Le groupe décida donc d'aménager ces grottes de manière à pouvoir y survivre pendant une période assez longue. Malheureusement...

Une ombre passa dans les yeux bleus du colosse.

— Les travaux n'étaient pas entièrement terminés quand un certain nombre de bombes atomiques ravagèrent la Nouvelle-Zélande. Des vents poussèrent les nuages de poussière radioactive en direction des Tonga...

— Mais je croyais que l'archipel avait échappé aux radiations ! interrompit Laure, étonnée.

— C'est vrai dans l'ensemble, reconnut Drago ; en fait, seules quelques îles ont été contaminées, dont celle-ci. Le groupe qui s'y était réfugié ne s'en est d'ailleurs pas rendu compte tout de suite. Mais, après un certain temps, le mal est apparu. Et les adultes irradiés sont morts les uns après les autres...

— Les adultes ? répéta Baker en fronçant les sourcils ; et les enfants ?

Drago le regarda dans les yeux.

— Ils ont presque tous survécu, dit-il, y compris ceux qui étaient nés entre-temps. Et, ceci, pour une raison très simple : au moment où les radiations ont atteint Onevaï, ces enfants étaient pour la plupart rassemblés dans la grotte qui servait de nursery. Or cette grotte était située de l'autre côté du 180^e méridien qui, comme vous le savez, se trouve au milieu de l'île.

Il y eut un bref silence. Baker en profita pour remplir les verres.

— Et alors ? interrogea-t-il après avoir bu une longue gorgée.

— Et alors, c'est ici qu'il va falloir accrocher vos ceintures, répondit Drago ; ce méridien n'est pas seulement un cercle imaginaire qui passe par les deux pôles terrestres. Le hasard, le destin ou ce que vous voudrez dans ce genre ont fait qu'il recoupe très exactement un immense champ de forces magnétiques.

— Et ce champ a arrêté les radiations ! s'exclama Laure.

— Pas exactement, rectifia le colosse ; il les a déviées, puis transformées.

Bikfaya eut une expression consternée.

— Patron, je n’y comprends plus rien, soupira-t-il.

— Je vais essayer de t’expliquer, Ahmed ; quand Mosca et ses plongeurs sont arrivés tout à l’heure, ils ont réussi sans problème à ouvrir la grotte aux trésors, je veux dire aux coquillages. Mais ils n’ont pas vu l’entrée de celle-ci, parce que le rayon de leurs torches butait sur le champ de forces comme sur un miroir déformant.

— Ce champ aurait donc une action sur la lumière ? marmonna Baker.

— Non seulement sur la lumière mais sur le temps, affirma Drago ; ce temps qui oscille déjà de vingt-quatre heures de part et d’autre du 180^e méridien et nous permet, si j’ose dire, de vivre deux jours en un, d’être à la fois aujourd’hui et demain.

— Mais ces différences de date sont une pure convention ! protesta le journaliste.

— Elles sont devenues une réalité depuis les retombées atomiques ! répliqua Drago ; les radiations ont perturbé le temps à la hauteur du méridien, et non seulement le temps officiel, celui des horloges, mais le temps intérieur de ceux qui se trouvent à proximité. Ne me demandez pas pourquoi ! Je n’en sais rien. Mais une chose est sûre : à partir de cette période, les enfants dont je parle ont cessé de vivre au même rythme que le reste du genre humain... Ils sont devenus des mutants temporels.

Laure releva brusquement la tête et regarda Drago dans les yeux.

— Et tu en es un, toi aussi, n’est-ce pas ? murmura-t-elle.

— Bien entendu, dit le colosse, très à l’aise.

— Quel âge as-tu ? insista la jeune femme.

Drago frappa du plat de la main sur la table.

— Je n’ai pas d’âge ! s’écria-t-il ; c’est ce que je me tue à vous démontrer ! Puisque votre temps n’est rien pour moi, ni pour les êtres de ma sorte, nous ne pouvons pas mesurer la durée de notre vie comme vous le faites pour la vôtre ! Supposons que j’aie cinquante ans maintenant, pour pouvoir jouer le jeu que je joue, il me suffit de franchir le méridien dans l’autre sens pour ne plus en avoir que vingt-cinq, ou dix...

— Si tu ne fais pas gaffe, tu vas te retrouver en nourrisson ! ricana Baker d’une voix épaisse ; j’espère qu’il reste du champagne ! Parce qu’il m’en faudra deux ou trois bouteilles avant que je ne m’y retrouve !

— Tu les auras, promet Drago ; mais je ne vois pas ce qui vous déconcerte tant dans mon histoire. Le temps est une dimension purement subjective. Pour tout le monde, il s'allonge ou se rétrécit en fonction des événements. Il se fait que nous, nous avons la faculté de le modifier à notre gré, en nous plaçant à gauche ou à droite du méridien. D'où le surnom que nous nous sommes donné et qui vous a tellement intrigués : G.O.D. signifie tout simplement gauche ou droite !

— C'est bien une idée de gosses ! dit Laure en haussant les épaules ; mais quel rapport avec cette partie, ce jeu dont tu ne cesses de parler ?

— Justement parce que nous sommes des gosses ! plaisanta Drago ; des grands ou des petits, mais des gosses ! Quand nous nous sommes retrouvés seuls dans notre grotte, il a bien fallu occuper le temps. Et tout ce que nous avions sous la main, comme jouets, c'était des coquillages. Alors nous avons inventé des jeux à base de coquillages. Et puis, quand nous avons regagné la surface et pris contact avec les habitants des autres îles, nous nous sommes rendu compte qu'ils jouaient, eux aussi. Pas avec des coquillages. Avec des objets qu'ils trouvaient précieux. Et les marchands qui sont arrivés par la suite faisaient pareil... Ils nous ont appris des tas de choses...

Un gros rire le secoua.

— Ce sont eux qui nous donne l'idée de continuer notre jeu, mais en beaucoup plus grand, à l'échelle des Tonga, à l'échelle terrestre. Car tu l'avais bien deviné, ma belle...

Ses yeux se posèrent sur la jeune femme avec une admiration évidente.

— C'est bien la Terre que je joue en ce moment, en suivant toute une série de règles trop compliquées pour que je vous en parle. Mais il y a d'autres parties en cours et d'autres planètes en cause. Un de mes camarades a pris la Lune pour enjeu et, aux dernières nouvelles, il était près de la victoire...

— On ne peut pas en dire autant de toi ! s'exclama Baker dont la voix devenait de plus en plus pâteuse ; tu l'as perdue, mon coco, ta fameuse partie !

— Ce n'est pas sûr ! riposta Drago ; il me reste un coup à jouer avant de déclarer forfait. Dans ces cas-là, le règlement prévoit que l'on peut faire appel à des aides extérieures. J'ai besoin de la vôtre, mes bons amis, et aussi

de ce camarade qui se trouve sur la Lune... Je vais l'appeler tout de suite, excusez-moi...

Dès que le colosse eut quitté la pièce, Laure, Baker et Bikfaya échangèrent un regard perplexe.

— Vous... vous ne croyez pas que le patron est... commença Bikfaya.

Il termina sa phrase en se tapotant délicatement le front du bout de l'index.

— Fou ? s'esclaffa le journaliste ; complètement ! D'ailleurs il faut être fondu à zéro pour devenir trillionnaire, tout perdre et trouver ça marrant ! Mais, bon sang, que c'est sympathique ! En tout cas, ajouta-t-il en se tournant vers Laure, je comprends mieux, maintenant, qu'il ait pu vous plaire... Quel âge avait-il, la nuit dernière, si je ne suis pas indiscret ?

La comédienne eut un sourire de défi.

— Vous êtes indiscret, Bryan, et, en plus, vous êtes ivre ! C'est pourquoi d'ailleurs j'accepte de vous répondre : la nuit dernière, Drago aurait pu être votre fils ! Ça vous suffit ?

— Oh ! Largement ! bredouilla Baker en engloutissant le contenu de son verre ; ça m'apprendra à poser des questions idiotes !

Drago revenait déjà, l'air radieux.

— C'est dans la poche ! assura-t-il.

— Quoi ? Votre trillion ? demanda Bikfaya avec fièvre.

— Non, andouille ! Mais le moyen de le récupérer ! Il ne reste plus qu'à quitter cette île sans nous faire repérer par Mosca et ses gorilles... Et, là, j'avoue que je sèche...

Laure eut un tousotement goguenard.

— C'est curieux comme les solutions les plus simples échappent aux esprits les plus éminents, ironisa-t-elle ; qui peut s'en aller d'ici sans attirer l'attention de personne ? Allons, messieurs, un petit effort ! La troupe dont je fais partie, la compagnie Jacques Janvier ! Après le triomphe d'hier soir, Jacques n'a plus rien à me refuser. Il sera trop heureux d'emmener avec lui un grand journaliste comme Bryan Baker, un souffleur... Bikfaya, je suis sûre que vous soufflez très bien et je me charge de vous rendre méconnaissable...

Elle fit face à Drago pour terminer sa phrase.

— Et la doublure de Chérubin, murmura-t-elle, un tout jeune homme romantique et passionné, du moins je l'espère. Pour la transformation, je te laisse te débrouiller avec ton méridien magnétique et radioactif...

Baker eut un rire qui se termina en hoquet.

— D'ici à ce que l'on surprenne les deux Chérubins au lit, dans les bras l'un de l'autre, il n'y a pas des kilomètres ! bafouilla-t-il ; de quoi faire se retourner ce pauvre Beaumarchais dans sa tombe !

— Et où irons-nous comme ça ? demanda Bikfaya avec inquiétude.

— À New York, répondit Drago ; je me charge de louer le Metropolitan pendant un mois... aux frais de Paul Andrews, bien entendu !

CHAPITRE XVI

Paul Andrews passa la main sur son front moite et essaya en vain de concentrer son attention sur les feuillets couverts de chiffres qui s'amoncelaient devant lui. « Je n'y vois plus rien, songea-t-il avec épouvante ; suis-je en train de devenir aveugle, en plus du reste ? Ce maudit virus me dévore vivant ! Et aucun médecin n'y comprend quelque chose, c'est abominable ! »

— Vous devriez prendre un peu de repos, monsieur, dit, près de lui, la voix pleine de sollicitude d'un secrétaire.

— Fichez-moi la paix avec votre repos ! aboya le financier ; résumez-moi plutôt la situation en ce qui concerne les affaires de Drago...

— Le résumé est facile à faire, monsieur, répondit le secrétaire ; toutes les actions Drago sont en chute libre. Elles ont encore perdu plus de cinquante points depuis l'ouverture de la séance à Wall Street.

— J'avais pourtant donné l'ordre que l'on intervienne pour freiner le mouvement, dit Andrews avec colère.

— Vos ordres ont été exécutés, monsieur. Mais rien n'y fait. Vous savez... Quand ce genre de panique commence... D'autres sociétés sont déjà touchées. En fait, c'est le marché tout entier qui donne des signes de débâcle...

— Et les banques centrales ?

— Elles multiplient les déclarations rassurantes mais rien n'y fait. On dirait que la masse des petits porteurs a perdu confiance. Ils vendent à tour de bras et à n'importe quel prix... La situation commence à ressembler beaucoup au krach de 1994...

Andrews se redressa et essaya de prendre une contenance imposante.

— Et comment s'est-elle terminée, cette situation ? demanda-t-il en forçant la voix ; par une guerre, mon garçon ! Une guerre providentielle qui nous a permis de redresser la barre ! Eh bien, s'il faut à nouveau employer

ce moyen, nous n'hésiterons pas ! Demandez-moi Walter Grinzig au visiphone et laissez-moi...

Quelques instants plus tard, l'image de Grinzig apparaissait sur l'écran. Andrews la distinguait à peine à travers l'espèce de brouillard qui flottait devant ses yeux. Il entra aussitôt dans le vif du sujet.

— Où en est-on de nos projets ? demanda-t-il.

— On avance, répondit son interlocuteur ; la campagne de presse est bien engagée. Tous les médias tirent à boulets rouges sur la Chine et son agent Drago...

— Ce n'est pas à boulets rouges qu'il faut tirer mais à coups de missiles ! grommela Andrews ; à quand la déclaration de guerre ?

— Doucement, mon cher, doucement ! s'exclama Grinzig ; une guerre ne s'improvise pas comme ça ! Laissez au moins le temps aux spécialistes du Pentagone...

— C'est justement ce temps qui nous manque ! s'emporta le financier ; ici, nous sommes au bord du gouffre, mon vieux ! Si quelque chose ne vient pas renverser la tendance...

— Je vais voir ce que je peux faire, promit Grinzig ; mais n'attendez pas de miracles ! Et permettez-moi de vous donner un conseil, cher ami : reposez-vous. Vous avez une mine à faire peur...

D'un geste rageur, Andrews coupa la communication et se prit le front à deux mains. « Ils ne comprennent rien ! songea-t-il, accablé ; mais si, j'attends un miracle ! Le miracle qui me maintiendra en vie... »

Le bourdonnement de l'interphone le fit sursauter.

— Monsieur, le médecin que vous aviez fait appeler est arrivé, annonça une voix.

« Le médecin ? Quel médecin ? se demanda Andrews ; je ne me souviens pas d'avoir pris un rendez-vous... Il est vrai que dans l'état où je suis... »

— Faites-le entrer, répondit-il.

Quelques instants plus tard, une silhouette indistincte se dressait devant lui.

— Rappelez-moi votre nom, docteur, murmura Andrews en esquissant le geste de se lever.

— Ne bougez surtout pas ! s'exclama le visiteur ; votre état est bien pire que tout ce que j'imaginais, monsieur Andrews... Je crois que j'arrive juste

à temps... Tenez ! Avalez ceci...

Le financier sentit qu'on lui glissait entre les doigts une petite pilule ronde.

— Qu'est-ce que c'est ? souffla-t-il.

— Exactement ce qu'il vous faut pour vous permettre de survivre...

Andrews plaça la pilule entre ses lèvres, déglutit... et, aussitôt, sentit un immense bien-être l'envahir. Il respirait plus librement, sa fatigue disparaissait et le brouillard qui lui troublait la vue se dissipait peu à peu.

— Prodigeux ! s'écria-t-il ; j'ai... j'ai l'impression de renaître ! Je... je ne sais comment vous remercier, docteur... docteur...

Il s'interrompit tout à coup et, les sourcils froncés, regarda celui qui se tenait debout devant lui. C'était un tout jeune homme, aux traits fins et réguliers, dont les yeux bleu turquoise l'examinaient avec une ironie souriante.

— Vous êtes déjà médecin, à votre âge ! s'étonna le financier.

Le jeune homme se mit à rire.

— Mon âge ne fait rien à l'affaire, Andrews, répondit-il joyeusement ; d'ailleurs je ne suis pas médecin ! Voyons... je ne te rappelle personne ?

Andrews sursauta.

— Ces yeux ! souffla-t-il ; ces yeux bleus... ce sont ceux de...

— Gian-Orazio Drago en personne ! acheva le jeune homme ; non, Andrews, ne touche pas à ton visiphone ! Ne presse pas le bouton d'alarme ! Ce serait un suicide ! Oui ! Je suis Drago, ton vieil ennemi, un Drago un peu modifié mais plus que jamais bon pied, bon œil. On ne peut pas en dire autant de toi, mon pauvre Andrews !

Drago s'assit en face du financier et poursuivit :

— Ce teint terreux, ce visage décharné, ces yeux vagues, ce halètement... Oui, tu es bien touché ! Le virus de Lune est en train de te liquider, mon vieux !

Andrews eut un rictus haineux.

— Qu'est-ce que tu peux bien connaître au virus de Lune ? demanda-t-il d'une voix enrouée.

— Juste assez pour pouvoir diagnostiquer le mal et, éventuellement, le guérir.

— Le guérir ? répéta le financier en crispant les mains sur les accoudoirs de son fauteuil.

— Mais oui ! Le remède existe, là-bas, sur la Lune. Je me suis fait envoyer la formule et tu viens d'en avaler une dose... Avoue que tu te sens beaucoup mieux... Malheureusement, l'effet de cette pilule est passager. Il dure environ vingt-quatre heures. C'est-à-dire que, dès demain, tu recommenceras à souffrir, comme avant mon arrivée, et même un peu plus... Et, si tu ne reprends pas une autre pilule, cela n'ira qu'en s'aggravant... Il ne te reste pas une semaine à vivre. Andrews... En revanche, si tu es bien sage...

Andrews eut un rire qui ressemblait à un sanglot.

— Alors, c'est ce que tu as trouvé, salopard ! râla-t-il ; me maintenir en vie, jour après jour, par petites doses ! C'est, c'est monstrueux !

— Pas plus monstrueux que la manière dont tu m'as ruiné, répliqua Drago ; et beaucoup moins que la guerre que tu t'apprêtes à déclencher pour rétablir tes affaires ou cette grotesque accusation d'espionnage... Mais tout cela, c'est du passé, n'est-ce pas ? Tu vas docilement suivre mes instructions, mettre fin à la campagne belliciste contre la Chine et gérer ma fortune comme on t'a chargé de le faire, en protégeant au mieux les intérêts des petits porteurs. En échange, tu recevras chaque jour une pilule de survie qui t'accordera un répit...

Une lueur passa dans les yeux du financier. Drago se mit à rire.

— Non, Andrews ! Ne fais pas de plans ! N'essaie pas de me faire arrêter, ou suivre, de mettre la main sur la réserve de pilules, tu n'y arriverais pas. Inutile, de même, d'envoyer une expédition sur la Lune pour te procurer le remède. Le temps qu'elle revienne et tu seras mort ! Il va falloir que tu m'obéisses, Andrews, à moi, ou à ceux qui viendront te voir de ma part. Tu m'as compris ? Alors, pour aujourd'hui, voici mes ordres : appeler tes amis du Pentagone et leur dire de rentrer à la niche. Demain, nous nous occuperons de mes actions en Bourse...

— Tes actions ? ricana le financier ; elles sont à zéro ! Tu es lessivé, Drago ! Et il n'y a rien que tu puisses y changer...

— Nous verrons, dit Drago en se levant ; nous en reparlerons demain, à pareille heure. Et souviens-toi, Andrews ! Pas de coups bas, pas de manœuvres en douce ! Sinon, tu te retrouves seul en tête à tête avec ton virus !

Drago sortit sans attendre de réponse, quitta l'immeuble d'Andrews et pénétra en face, dans le palais de marbre blanc qui abritait la Bourse de New York. Dans la grande salle du rez-de-chaussée, l'atmosphère était lugubre. Quelques courtiers au visage défait chuchotaient en regardant les tableaux de cotation désespérément vides. Le sol était jonché de brassées de papiers que des hommes de peine ramassaient à la pelle et entassaient dans des paniers d'osier.

Drago s'approcha de l'un d'eux.

— Qu'est-ce que c'est que ces paperasses ? demanda-t-il.

— Tout ce qui reste des actions de Drago, mon pote ! ricana l'homme.

— Et ça ne vaut plus rien ?

— Si ! Le poids du papier !

— Alors j'achète ! s'exclama Drago en riant ; un dollar, ça va ? Un dollar pour le contenu de la corbeille.

— O.K., dit le balayeur en haussant les épaules ; c'est toujours ça en moins que j'aurai à me coltiner ! Mais minute, fiston ! Tu ne peux pas t'en aller comme ça ! Il faut me signer une décharge...

— C'est facile, dit Drago en prenant le papier que l'homme lui tendait.

Il signa George O'Donnell. Et personne ne prit garde au fait que les initiales de ce nom étaient G.O.D.

FIN

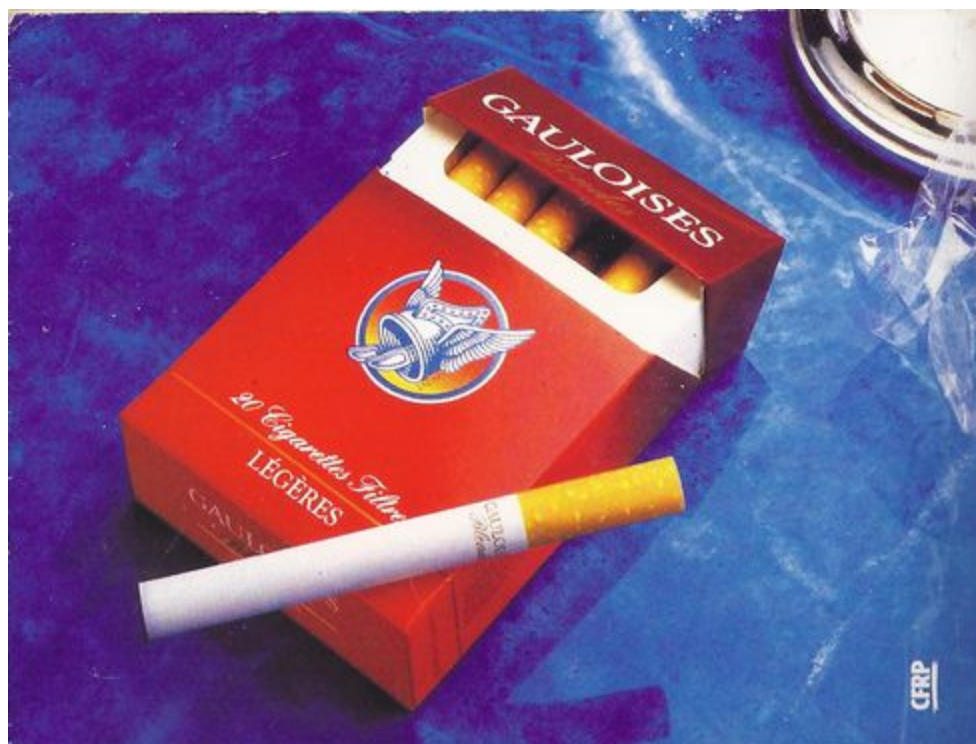
OceanofPDF.com

*Achevé d'imprimer en juillet 1987
sur les presses de l'imprimerie Bussière à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'impression : 1609. —
Dépôt légal : août 1987.
Imprimé en France

Numérisation :
version 2 / août 2014

OceanofPDF.com



GAULOISES BLONDES

Légères

Qu'est-ce que c'est qu'un trillionnaire? Un homme riche à trillions, c'est-à-dire l'homme le plus riche de la planète.

Comment devient-on trillionnaire? En jouant le jeu des gens riches, mais sans craindre de perdre, rien que pour le plaisir...



Doc. VLOO - YOUNG ARTISTS
(Stuart Hughes)

ISSN 0768-3014
ISBN 2-265-03658-7